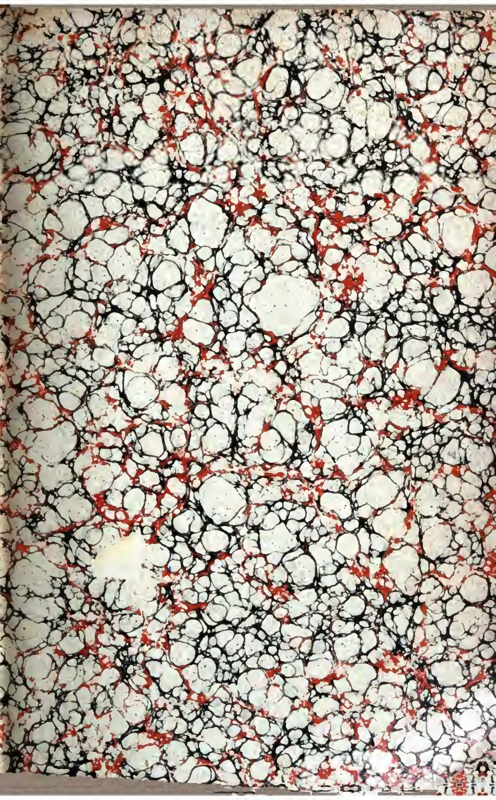

LLI


· BIBLIOTECA ·
· LVCCHESI · PALLI ·
Gr: Sala O. S. 4 VII: 37

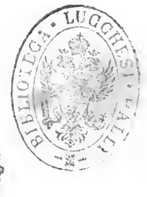


LA DUCHESSE DE LAUZUN.

COMTESSE D'ASH.

LA DUCHESSE
DE LAUZUN

3







PARIS
ALEXANDRE CADOT, ÉDITEUR,
37, RUE SERPENTE, 37.

I

On mit enfin M. le duc et madame la duchesse de Bourgogne ensemble. Ce fut un grand bonheur pour le prince, quant à la princesse elle n'y tenait guère, elle n'y tint jamais; pourtant elle avait avec son mari de telles façons, qu'il n'eût pas en toute sa vie le moindre soupçon sur sa tendresse, qu'il la crut

aussi amoureuse de lui qu'il l'était d'elle; et certes ce n'était pas peu dire, car il l'adorait. Jamais en sa vie il n'a regardé une autre femme; jamais il n'eût même une pensée en dehors de cette union, où il trouvait tout son bonheur.

L'hiver fut très brillant à la suite. On donna nombre de bals masqués, où il arriva, comme toujours, des aventures, qui fournirent matière aux discours.

J'eus le bonheur d'y échapper, moi qui étais si bien placée pour cela, et pour faire parler les gens. Je rencontrai M. le duc de Chartres à tous ces bals; il ne manqua pas de me parler à plusieurs reprises, et moi de l'accueillir. Je ne combattais plus mon sentiment pour lui, ce sentiment me rendait heureuse; j'étais seulement attentive à en régler les preuves et les effets. Je ne voulais point le voir autrement que je ne le voyais, je lui refusais tout en particulier, et je me faisais la chimère que ces entretiens lui suffiraient comme à moi. J'étais si jeune et si ignorante !

J'avais avec moi madame de Charnaie,

une des plus aimables personnes de ce temps-là, et qui est morte depuis de la petite vérole, bien subitement. Elle passait dans le monde pour aimer le comte d'Évreux et pour en être passionnément aimée. Je crois que cela était vrai, bien qu'elle m'en ait toujours fait grand mystère. M. de Lauzun n'en doutait pas.

On avait trouvé depuis peu une manière de faire des masques en cire, tellement ressemblants, que c'était la personne même ; je ne puis rendre l'effet qu'ils produisaient. On en fit ainsi de presque toutes les dames et les courtisans. Souvent on s'amusait au bal à prendre le visage d'un autre, sur lequel on mettait un loup noir ; on ôtait le loup ensuite, le masque de cire restait dessous, on s'y trompait, et cela faisait des quiproquos infinis.

Une chose particulière, et que tout le monde a pu voir, c'est que, ces masques serrés après le carnaval, pour les retrouver le carnaval suivant, lorsqu'on alla les chercher, étaient tous roses et vermeils comme s'ils sortaient de chez l'ouvrier, excepté ceux de quatre hommes de la cour, morts dans l'année.

Ceux-là étaient pâles, défaits, absolument de vrais cadavres. On essaya de les repeindre, la couleur ne prit pas, le nez était tiré, il ne voulut pas revenir. On y perdit sa peine. Il fallut les ôter, car ils faisaient mal à voir. Ce fait étrange, et qu'on n'a pu expliquer, est à la connaissance de tout ce qui habitait Versailles en ce temps-là. Le roi défendit qu'on on parlât. M. le duc de Chartres en chercha les explications dans ses livres et dans sa chimie, sans les découvrir plus que les autres.

Revenons à madame de Charnaie et au comte d'Évreux. C'était à un bal charmant chez M. le prince, où il y avait tous les divertissements possibles et qui fut gai, bien ordonné, comme tous ceux de la maison de Condé ; personne ne savait arranger une fête comme ces princes.

Un masque arriva au milieu du bal. Il portait une robe très ample et très longue, sous laquelle il avait une mécanique par laquelle il changeait de visage et en présentait quatre différents, l'un après l'autre, selon sa volonté. Les visages étaient fort ressemblants;

celui du comte d'Évreux en était un. Cette mascarade fut la nouvelle du bal. Pendant le menuet que dansa cet étrange personnage, il fit paraître ses différents visages tout à fait à propos. On l'applaudit et on l'entoura.

Son triomphe n'était pas complet, il en méditait un autre, pour lequel peut-être il était venu. J'ai toujours cru que ce fut le chevalier de Lorraine; je ne connais que lui assez méchant pour donner un pareil spectacle.

Il alla devant madame de Charnaie et lui présenta le visage du comte d'Évreux, en faisant la révérence. Elle fit bonne contenance et lui donna la main, qu'il prit aussitôt. Elle espérait en être quitte pour quelques passes, mais point Il allongea le menuet de façon à donner un divertissement à tout ce qui se trouvait là, et cela en prenant si bien ses mesures qu'il offrait toujours à sa danseuse le visage du comte d'Évreux, même en lui tournant le dos.

Elle rougissait, pâlissait, avançait la main pour finir, il n'y faisait nulle attention et continuait; il la tint ainsi en spectacle pen-

dant au moins le triple d'un menuet ordinaire. Son coup fait, il disparut.

M. de Charnaie, heureusement, n'était pas là et n'en vit rien. Il fut tenu dehors par un de ses amis, qui le promena dans la galerie des princes, sous prétexte de la chaleur. Il apprit cependant quelque chose du masque, mais cela se borna à des propos, dont les parents et les amis l'en détournèrent, il eut le bon esprit de ne rien laisser paraître, et sa femme le meilleur esprit encore, de se dégager petit à petit de la galanterie, dont elle apprit les inconvénients par cette expérimentation. Elle est morte estimée et aimée de tous ceux qui la connaissaient.

A ce même bal il arriva une autre histoire, dont les suites furent plus cruelles.

Madame de Luxembourg menait une vie décriée; on ne la voyait point, elle allait rarement à la cour, mais la rareté des danseuses la fit prier de ces fêtes. Il fallait être masqué, le roi le voulait. Il allait lui-même avec une robe de gaze par-dessus ses habits ; tous les autres avaient des costumes de caractères. M. de Luxembourg, fort ennuyé de cette

nécessité, s'en alla trouver M. le prince et le pria de l'en dispenser, ce que celui-ci refusa, en ajoutant que le roi le lui avait défendu.

— Et que diable mettrai-je sur moi alors ? Je n'entends rien à tout cela.

— Je m'en charge, monsieur ; venez avant le bal, dans mon cabinet, vous y trouverez tout préparé, et je vous promets un déguisement dont on parlera.

— Ma foi ! cela m'est bien égal, pourvu que je ne m'en occupe point.

M. le prince était de ceux qui ne respectent et n'aiment rien ; il se réjouit d'amuser toute la cour aux dépens de ce pauvre homme et lui fit endosser une manière de houppelande en mousseline, surmontée d'une capuce de même façon, le tout très ample, très long, très large, de façon à ne pas laisser deviner sa taille. Il le coiffa d'un turban avec des pointes et lui planta sur la tête un bois de cerf au naturel, d'une hauteur à s'accrocher dans les lustres.

Lorsqu'on le vit paraître, il y eut un murmure, et, le premier mot de M. de Lauzun,

qui ne laissait échapper aucune occasion, fut de demander quel était l'imbécille assez sûr de lui pour se promener avec une pareille coiffure. M. de Luxembourg n'entendit pas cette question, mais, juste en ce moment, il entr'ouvrit ses voiles et montra son visage. Il fut accueilli par un éclat de rire fou, il n'y eut personne dans la salle qui put s'en tenir avec ce que l'on savait, et que M. de Luxembourg ignorait seul. Sa femme avait l'art de lui faire croire à sa vertu, de telle sorte qu'il se supposait le mari le mieux garanti de la terre, et qui pouvait le mieux porter impunément sa splendide coiffure.

M. le comte de Toulouse, bon et serviable, se trouvant assis auprès de lui, lui demanda qui l'avait ainsi accoutré, et lui conseilla de s'en aller changer de bonnet.

— J'en serais bien fâché, c'est M. le prince qui m'a habillé, monsieur, il y a mis tous ses soins, et il serait malhonnête à moi de ne pas garder ce costume. D'ailleurs, il est très gai, tout le monde m'en fait compliment, voyez comment on en rit, le roi tout le premier, et

sans doute vous seriez de l'avis général, si vous l'aviez mieux regardé.

Et là-dessus il se mit à tourner, retourner pour se faire voir, se pavanant et disant qu'il était le mieux mis, qu'il ne changerait avec personne. Madame de Luxembourg passa en ce moment, il l'aperçut et l'appela, elle passa outre, car, malgré son effronterie, elle était bien honteuse, elle eut voulu être à cent pieds sous terre. Toute la nuit il resta ainsi, ce fut la joie des méchants et des médisants, en particulier de M. de Lauzun qui ne pouvait s'en taire, et qui lui en dit de toutes les façons.

Madame de Luxembourg n'allait pas à demi dans ses galanteries : elle avait toujours trois amants : un qu'elle allait quitter, un qu'elle avait, et un qu'elle allait prendre. C'était y mettre trop de prodigalité. Aussi toutes les femmes la fuyaient, et, hors sa famille, elle n'était restée nulle part. Ce soir-là deux de ses tenants étaient chez M. le prince, celui qui s'éclipsait n'y avait pas paru. C'étaient M. de Rantzau qui régnait et M. d'Albert qu'on préparait à lui succéder

bientôt. Ce dernier était un des hommes les plus remarquables de la cour. Il avait fait au siége de Namur une action d'éclat qui le couvrit de gloire. Se trouvant hors de la ville et voulant y rentrer, il se jeta à travers les assiégeants, l'épée à la main, et de là, dans l'eau, où on le poursuivait de coups de mousquets et le reste, mettant son épée entre les dents, il passa à la nage, et arriva sain et sauf; on le loua fort de son courage.

Madame de Luxembourg fit mieux, elle l'en récompensa. Il prit la chose au sérieux et en devint amoureux comme un fou, jaloux par conséquent, et la voulut faire respecter comme il la respectait lui-même, ce qui n'était pas facile.

Ce soir-là il vit et comprit son embarras, bien qu'il n'en devinât pas l'étendue, refusant de croire que cette idole n'eut pas été calomniée au moins pour les trois quarts dans le chiffre de ses préférences. Il allait donc dans les groupes, tâchant d'éteindre les plaisanteries et d'en diminuer l'effet. En tournant ainsi il joignit M. de Lauzun, qui ne se gênait guère pour rire aux dépens du

mari qu'il bernait, et en faisait tout haut des gorges chaudes. D'Albert, ne l'aimait point, bien qu'il ne le crut pas aussi heureux qu'il l'était, il lui répondit assez vivement que pour un ami de M. de Luxembourg il faisait bon marché de ses ridicules.

— Je ne suis point l'ami de M. de Luxembourg, monsieur, grâce au ciel ! sans quoi je me verrais dans un cruel embarras. Je suis l'ami de sa femme, ce qui ne se ressemble point, vous devez le savoir, puisque vous allez chez elle tous les jours.

— Monsieur, si vous êtes l'ami de madame de Luxembourg, vous devez être alors fort empêché en l'état où elle se trouve, et venir à son secours en apaisant ces cruelles plaisanteries.

— Monsieur, je ne reçois de leçons de personne.

— Monsieur, moi j'en donne volontiers, non pas ici, où la présence de Sa Majesté me l'interdit, mais partout ailleurs.

— C'est bien, monsieur, vous êtes de ceux à qui il est permis de corriger les autres, mais je suis bien vieux pour me corriger.

Ils en restèrent là, on n'en parla point, ils n'avaient pas élevé la voix, ne s'étaient pas échauffés, par conséquent on ne crut pas à une discussion, ceux qui les avaient entendus même ne le soupçonnèrent pas.

Le lendemain tous les deux retournèrent à Paris, et, trois jours après, ils se battirent, ayant MM. d'Uzès, Danois et de Schwartzemberg pour témoins.

Le duel fit du bruit, le roi en entendit parler, et leur ordonna de se constituer prisonniers. Le comte d'Albert était blessé, il eut le courage de ne pas le dire, afin de ne pas rendre la position de son adversaire plus mauvaise. Le régiment de M. d'Albert lui fut ôté, et jamais ils ne put rentrer en grâce. Ils s'expliquèrent après le combat en rivaux généraux, et le pauvre amoureux fut désabusé sur son infante, M. de Rantzau lui dit tout. Ils la quittèrent de concert en la méprisant.

Le beau fut M. de Luxembourg, demandant à tous les échos la cause de ce combat dont on parlait tant. Il persécuta M. le prince de Conti pendant tout un voyage de Meu-

don, pour lui faire dire, et celui-ci eut les mille peines à s'en garer. Cependant il manœuvra si bien qu'il vint à bout de s'en défaire.

Madame de Luxembourg mourut jeune. Son mari la pleura avec une amertume et un désespoir sans bornes, tant et si bien qu'un vieil ami de son père, impatienté de cette élégie, lui conta toute la vie de la duchesse, et sécha ses larmes. Quand il vit cela, il se consola promptement, ajoutant qu'il était bien fâché d'avoir pleuré cette vilaine. Ce fut là son oraison funèbre.

II

M. de Lauzun prit une autre singulière manie, ce fut de me faire jouer, et jouer gros jeu. Un jour chez M. Le Grand, où on s'était établi à un balcon, ne sachant que faire, je me mis à la table, par distraction, et je gagnai. M. de Lauzun, qui ne faisait rien non plus, et qui aimait passionnément les cartes

et les dés, m'entendit m'étonner et m'exclamer de ma bonne fortune, il vint derrière moi, me dit que j'allais être heureuse et qu'il fallait pousser, je le fis. Il en résulta que j'y pris goût, et que, depuis ce jour, exaltée par lui, je marchai en avant, je risquai de grosses sommes, soit au jeu du roi, soit à celui des princes, on me cita parmi les personnes sur lesquelles on pouvait compter pour les grosses parties, et je fus priée partout où elles se faisaient.

J'étais, on le sait, sous la conduite de madame d'Heudicourt. M. de Lauzun s'en faisait un moyen pour arriver jusqu'au roi, dont les *rigueurs* le tenaient dans la même désolation, il entendit parler par elle du désir qu'avait madame la duchesse du Maine de me recevoir à Sceaux, et, mettant sa jalousie de côté pour son ambition, il y consentit avec bonne grâce.

Au premier Marly où nous nous trouvâmes, elle me fit mille honnêtetés, me fit promettre que je m'en irais avec elle, selon les ordres de monseigneur, j'y consentis. Il espérait tout de cette déférence pour arriver au roi

par M. du Maine. Rien ne flattait plus la tendresse paternelle de Sa Majesté que ces liaisons avec son bâtard bien-aimé. On eut tout obtenu de lui par ce moyen, excepté M. de Lauzun pourtant, sur lequel le roi ne revint jamais de bon cœur. Il est vrai qu'il n'y persista pas, et que j'y mis bon ordre, ainsi qu'on le verra.

Je m'en allai à Sceaux avec madame du Maine. M. de Lauzun s'excusa de nous y suivre, sous prétexte d'une affaire à Versailles. J'en fus ravie, je me sentais si libre de moi-même, quand il n'était pas là !

Madame la duchesse du Maine, sur laquelle on a tant parlé et écrit, est assurément une des femmes les plus aimables et les plus charmantes de la cour. Je n'en connais pas de plus séduisantes lorsqu'elle veut s'en donner la peine, et alors elle cherchait à attirer bonne compagnie autour d'elle, elle tenait surtout à avoir pour amis des ducs et des duchesses, se doutant qu'elle aurait maille à partir avec eux, pour ce rang intermédiaire que le roi avait donné à son mari.

Elle avait trop de finesse et d'esprit pour

croire à sa durée après la fin de ce règne, elle se ménageait donc des coussins pour tomber plus doucement, ainsi que le disait M. de Lauzun ; il ne pouvait se taire, même sur les gens qu'il ménageait. Aussi, n'eût-il jamais que des ennemis plus ou moins déguisés.

J'arrivai à Sceaux avec quelques préventions, que m'avaient données M. le duc de Chartres, M. et madame de Saint-Simon et ma mère. Les plaisirs qui s'y succédaient, me semblaient indignes d'une princesse, indignes d'une femme de qualité, et bons à laisser aux baladins. Combien j'en fus détrompée, et quelles délicieuses fêtes je vis, au contraire. Madame du Maine réunissait autour d'elle les beaux esprits, les poètes, les artistes, elle savait les utiliser pour son agrément et celui de ses hôtes. On jouait la comédie, elle la jouait elle-même ; elle voulut me la faire jouer, je ne m'en serais pas avisée. M. de Lauzun ne l'eut pas trouvé bon, et M. de Saint-Simon en aurait pris la male-rage. Il ne souffrit point que ma sœur parut à Sceaux, malgré les avances qu'elle lui fit ; le rang des bâtards, ce fameux rang intermé-

diaire qui a fait user tant d'encre et de papier, et coûté tant de démarches, lui donnait des convulsions. Madame du Maine y perdit sa peine et ses avances.

Quant à moi, j'y allai franchement, puisqu'on me le permettait, sans me soucier d'approfondir les droits de M. du Maine au parlement, très résolue cependant, à ne pas me laisser traiter hors de ce qui m'était dû, à quoi l'on prenait grande attention. La princesse me voulait pour amie, à cela je ne me livrai point. Elle m'amusait, elle me plaisait; je ne l'aimais pas. D'abord elle ne pouvait souffrir M. le duc de Chartres; elle l'a bien prouvé depuis. En ce temps, elle se contentait de traits malins sur madame sa femme ou méprisant sur lui et Madame, dont la hauteur la blessait. Je m'étais imposée de ne rien répondre, mais il m'en coûtait beaucoup.

A cela près, j'étais heureuse à Sceaux; on riait, on y était instruit des premiers de toutes les nouvelles; la duchesse avait des quêteurs et des colporteurs, qui ne nous en laissaient pas manquer. Elle flairait les originaux et se les faisait conduire, c'était une

de ses jouissances. Je me rappelle une madame de Saint-Hérem, mère de Saint-Hérem, qui avait la capitainerie de Fontainebleau. Rien n'était drôle comme cette femme et par sa figure, et par son costume, et par ses façons.

Elle vint un jour qu'il faisait grand chaud; la princesse voulut se baigner, nous y allâmes toutes. Voilà la Saint-Hérem, criant que l'eau était trop froide et qu'il fallait la réchauffer.

— La réchauffer! Comment?

— Avec de l'eau chaude.

On avait dans le parc un immense bassin d'eau vive, tout salé, pour prendre des bains, il eût fallu tout le bois de la forêt de Saint-Germain pour en faire tiédir la moitié.

— Vous n'y pensez pas, madame.

— Mille pardons, madame, et vous allez voir.

Elle ordonna à une manière de page, qui ne la quittait point, d'aller aux cuisines faire bouillir une grande marmite et de l'apporter incontinent. Ce page était vieux, laid et bossu, c'eût été injurier les hommes que de le comp-

ter parmi eux, on le laissait donc tourner partout sans y faire attention. Il revint bientôt avec sa chaudière ; sa maîtresse était dans le bassin grelotant. Elle se fit verser cette eau bouillante autour d'elle, mais de si près, qu'elle se grilla complètement la cuisse et se mit à pousser des cris de possédée. Je ne crois pas que pareille histoire soit arrivée à personne.

Elle avait commencé par répandre dans cette grande pièce d'eau deux bouteilles d'eau de senteur, pour la parfumer, disait-elle.

Elle nous donna bien d'autres comédies.

Un jour il vint à tonner, elle se sauva dans sa chambre, se fourra sous un lit de repos où elle fit empiler ses gens les uns sur les autres, son page en dessous. Elle disait que le tonnerre ferait d'abord son effet sur eux et qu'il n'arriverait pas jusqu'à elle. C'était un singulier spectacle et qui nous fit rire à nous en crever. Une autre de ses manies, à quoi elle dépensa beaucoup d'argent, ce fut de se faire dire des évangiles sur la tête.

Mais sa plus belle aventure, et que toute la cour et la ville lui firent raconter mille fois, ce fut celle d'un homme qui lui *manqua de respect*, suivant ses expressions. Il faut savoir qu'elle avait toujours été horrible, et, qu'en ce moment elle avait quatre-vingts ans; elle était en grand deuil de veuve et ressemblait à tout ce que l'on peut imaginer de casse-noisettes et d'épouvantails. Madame du Maine ne manqua pas de l'interroger sur son histoire, elle n'en était pas chiche.

— Ah! madame, il ne se peut rien voir de pareil. J'étais chez moi, place Royale, où l'on voit et sait tout, c'est comme une seule maison. J'avais dîné, je me reposais; mes gens dînaient à leur tour. J'étais seule, assise dans mon fauteuil et songeant qu'il faudrait donner une cravate neuve à Amadis (son page), il avait déchiré la sienne. Je calculais si je n'avais pas quelque vieille dentelle à lui sacrifier, lorsque je vis entrer un monsieur qui me fit la révérence fort honnêtement, je la lui rendis, en lui offrant mes excuses de ce qu'il n'avait trouvé personne pour l'annoncer et lui avancer un siége.

« — Mes gens sont à table, ajoutai-je.

« — C'est ce que je désire, répliqua-t-il « d'un air farouche, en s'avançant vers « moi. »

L'idée me vint qu'il me voulait voler, je ne l'avais jamais vu, pourtant il n'était pas mis comme un voleur. Je n'eus guère le temps de réfléchir, il était à mes pieds.

« — Madame, je vous adore depuis long- « temps, je guette le moment de vous trou- « ver seule, je l'ai saisi ; je vais me venger « de vos rigueurs ; vous allez m'apparte- « nir...

« — Mais, monsieur, vous vous trompez, « m'écriai-je tout effrayée ; je ne vous ai ja- « mais vu, et je ne suis plus d'âge à appar- « tenir à personne, qu'au cercueil.

« — Je vous adore, répéta-t-il, et je ne « puis vivre davantage sans vos précieuses « faveurs. »

Tout en parlant, il poussait ses entrepri-ses, et moi j'allais des pieds et des dents pour l'arrêter ; je criais comme une hurlubière. Ces sottes créatures ne m'entendaient point, et, si Dieu n'eût envoyé Amadis, cet insolent

me manquait tout à fait de respect. Amadis, fut un vrai lion, il jeta cet homme à la porte, le fit arrêter et on le jugea; oui, madame, on l'a jugé, et M. le président de Harlay a dit qu'on devait lui donner pour punition de recommencer et de réussir. Quel est le plus insolent des deux, je vous le demande?

Il est inutile d'ajouter que cet homme était un fou.

Nous avions quelquefois aussi le duc et la duchesse de Gesvres, deux originaux, mais dont il ne fallait pas se moquer. La duchesse allait rarement à la cour, elle s'y montra une fois à Trianon singulièrement accoutrée. Les princeses en rirent avec leurs favorites, elle s'en aperçut et ne fit point de difficultés de leur dire leur fait, mais si serré et si vrai, qu'elles eurent peur du roi et lui firent demander quartier. Elle répondit qu'elle l'accordait cette fois, à la condition qu'elles ne recommenceraient pas. Quant à M. de Gesvres, voici un de ses traits :

Il ne s'en faisait point accroire sur sa

naissance. Il venait d'un secrétaire d'État, et son père seul, comme celui du maréchal de Villeroy, avait fait toute sa fortune. Celui-ci était aussi glorieux que l'autre était simple. Un jour il arriva, au moment du souper, le roi n'était pas encore là, remplissant toute la chambre de ses airs, et M. de Gesvres attendait, selon l'office de sa charge. Il s'impatienta de tout ce bruit.

— Monsieur le maréchal, dit-il tout à coup, convenez que nous sommes bien heureux.

Le maréchal, étonné, lui répond par une inclination, secoue sa tête, et se met à parler à quelqu'un; il connaissait le duc et s'attendait à quelques coups de boutoirs. L'autre ne se déconcerta pas, et continua.

— Grâces aux alliances des Créquy et des Luxembourg entrées dans nos familles, nos pères, secrétaires d'État, ont obtenu les charges, les gouvernements, les biens de toutes sortes, n'est-il pas vrai? Et les pères de ce secrétaire d'État?

Arrêtons-nous là, monsieur le maréchal; qu'étaient-ils ces pères? de petits commis, et de qui venaient-ils? le vôtre d'un vendeur de



marées aux halles, le mien d'un porte-balle et peut-être de bien pis encore. N'ai-je donc pas raison de dire que nous sommes heureux?

Le maréchal ne savait où se mettre, il prit le parti de tourner sur ses talons et de s'en aller.

L'autre s'étalait en espalier, et le suivait de ses rires, dont il ne pouvait se fâcher. puisque Gesvres faisait bon marché de lui-même, et se livrait tout d'abord.

Madame du Maine racontait cette histoire avec un plaisir extrême, elle n'aimait pas le maréchal, peu de personnes l'aimaient du reste, il était trop avantageux. Il a bien marqué depuis.

Je me souviens qu'une de nos joies, tant à Sceaux qu'à Marly, était de tourmenter la princesse d'Harcourt. Il n'était sorte de tours qu'on ne lui jouât, madame la duchesse de Bourgogne et les princesses les premières. On lui mettait des pétards sous sa chaise, on lui faisait entrer les tambours des Suisses dans sa chambre, pour la réveiller en sursaut, on lui jetait des boules de neige dans

son lit, jusqu'à ce qu'elle fût dans un bain, à se tortiller comme une anguille. Elle trouvait tout bon; c'était madame la duchesse de Bourgogne qui conduisait la bande.

Du reste, madame d'Harcourt, toute princesse de Lorraine qu'elle fût, était une sale créature, dont tout le monde se jouait, jusqu'à ses gens. Elle ne les payait point et les battait. Ils lui rendaient ses amabilités à leur façon.

Ainsi, un jour sur le Pont-Neuf, ils la laissèrent là dans son carrosse, en lui déclarant qu'ils la viendraient reprendre quand ils auraient leur argent.

Écuyer, femme de chambre, cocher, laquais, tout détalla.

Elle se mit à haranguer la canaille, on lui amena un cocher de louage, pour la reconduire.

Cela arrivait sans cesse. Une femme de chambre la battit et la laissa presque pour morte, puis tous les gens de l'hôtel décampèrent, en disant qu'ils étaient contents et qu'ils ne demandaient plus leur dû. Madame du Maine ne manqua pas, en bonne âme,

d'envoyer prendre de ses nouvelles tous les jours, comme si c'eût été une couche.

Tout alla bien entre cette duchesse et moi, pendant près d'une année, M. de Lauzun n'en était pas plus avancé pour cela.

Le roi était cuirassé contre tout, à son égard, d'ailleurs je ne crois pas que M. du Maine se soit donné beaucoup de peine pour le ramener, il ne devait rien lui en revenir, par conséquent on ne pouvait guère attendre.

Nous nous brouillâmes, et cette brouille me valut une plus illustre amitié. Madame du Maine était jalouse et exclusive, avec elle il fallait aller tout d'une pièce, on ne pouvait servir deux maîtres.

Depuis quelque temps, madame la duchesse de Bourgogne avait pour moi mille bontés, elle daignait me rechercher beaucoup, elle me mettait de sa partie et me faisait l'honneur de me recevoir souvent. Madame de Saint-Simon en était également, mais mon humeur convenait mieux à celle de la duchesse. Elle s'intitula mon

amie, ce dont M. de Lauzun fut charmé, et moi médiocrement.

Madame la duchesse de Bourgogne me retenait quelquefois à jouer à Marly, même quand j'y étais venue avec madame du Maine, qui m'y conduisait toujours, cela ne plaisait point à celle-ci, elle me le témoigna doucement, je tâchai de l'éviter, mais un jour je ne le pus pas, madame la duchesse de Bourgogne l'exigea absolument, je fus en prévenir madame du Maine, qui le prit sur le haut ton, me dit des choses dures, et enfin que je pouvais chercher qui me mènerait à Marly, où, sans doute, je ne reviendrais pas souvent.

Je fus d'une telle colère, que je ne répondis point, et que je m'en allai tout conter à madame la duchesse de Bourgogne.

Elle prit l'affront pour elle, m'assura que je serais de tous les Marly avec elle, et se plaignit au roi et à madame de Maintenon.

Madame du Maine, la tête bien lavée par eux et par son mari, envoya chez moi aux

excuses, sa dame d'honneur, madame de Chambenas.

Puis M. du Maine vint ensuite, chez M. de Lauzun et chez moi, je résistai. On m'envoya alors M. le prince, me suppliant de pardonner à madame sa fille, ce fut son mot.

Je répondis par des politesses, mais je tins bon et l'on m'en sut gré.

Madame la duchesse de Bourgogne me soutenait et me menait partout. De là date l'intimité dont elle m'honora, ainsi que ma belle-sœur, la duchesse de Lorge, mademoiselle Chamillart, fille du ministre.

C'est par cette intimité que j'ai vu et appris ce que je vais dire, après avoir toutefois parlé de plusieurs morts, nécessaires à consigner, et dont il en est qui me touchèrent fort.

III

M. le duc de Chartres continuait sa même vie, le roi en avait les oreilles rebattues par ses ennemis et il en tourmentait Monsieur, qui enfin en prit de l'humeur, et qui lui dit tout net, dans un entretien qu'ils eurent ensemble, qu'ils n'auraient aussi, ni l'un ni l'autre, une vie à regretter la jeunesse, que

d'ailleurs, il ne savait que dire à son fils. Il était repoussé de la cour par les dégoûts qu'il y recevait; il lui était interdit, ou à peu près, de servir; il était marié malgré lui à une femme qu'il n'aimait point; on l'écartait de tout ce que sa naissance lui donnait le droit d'espérer; que pouvait-il faire? Il s'amusait, il avait presque raison, cela valait mieux que de conspirer.

Le roi en resta confondu.

La froideur se mit entre les deux frères, et bien peu après, Monsieur, en revenant de Versailles à Saint-Cloud, tomba en apoplexie après son souper.

Il mangeait beaucoup; il avait eu cette forte émotion d'une discussion nouvelle avec le roi; le lendemain matin il était mort, sans avoir repris connaissance et sans s'être réconcilié avec son frère.

Celui-ci en prit son parti et l'oublia *scandaleusement*.

Je savais combien M. le duc de Chartres, devenu duc d'Orléans par cette mort, aimait son père, je compris son affliction et je voulus lui donner une marque de souvenir. Ce

n'était pas facile, sans éveiller la médisance.

Nous devions aller saluer Madame et lui, en mantes, mais c'était là un usage, non pas une attention.

Je rêvai toute la nuit ; je sentis combien je l'aimais et combien je souhaitais le lui prouver.

Je me déterminai à une chose si hardie, qu'en y songeant maintenant, je frémis. Ce que c'est que la jeunesse !

Roussel revenait quelquefois. M. de Lauzun lui rendit ses bonnes grâces lorsqu'il n'eût plus besoin de la chimère du petit Chamillart.

Je l'envoyai chercher et je lui dis que je voulais voir M. le duc d'Orléans ; qu'elle en devait trouver le moyen et revenir m'en instruire.

Elle lui était toujours dévouée et ne souhaitait rien tant que de lui être agréable ; elle se chargea volontiers de la commission ; et, après bien des inventions abandonnées, elle se décida pour celle-ci.

Elle introduisait le prince dans le jardin,

le soir, par une petite porte donnant sur la ruelle de l'Assomption.

M. de Lauzun était à Versailles, il n'en reviendrait pas de quelques jours. Il fallait laisser coucher mes gens et m'échapper ensuite par une fenêtre du grand cabinet, au rez-de-chaussée, attendu qu'on fermait toutes les portes.

Encore était-il bien nécessaire d'éviter le bruit et de laisser cette fenêtre entr'ouverte d'avance.

Soret couchait à côté de moi, elle pouvait m'entendre sortir, et j'aurais eu grande peine à m'en débarrasser : il ne s'agissait pas ici d'aller au prêche de madame Guyon.

Le jour pris, tout réglé, je me levai tremblante, j'allai droit à la croisée, que j'avais *préparée* moi-même, je la trouvai close. J'eus un instant de grande angoisse; je regardai autour de moi, il me sembla qu'on me guettait, que M. de Lauzun allait sortir de quelque coin et m'accabler de reproches. J'écoutai, tout était dans le silence ; je me rassurai par l'idée que, sans doute, Soret serait venue

après moi faire sa ronde et qu'elle avait fermé la fenêtre, qu'elle avait cru oubliée.

Je m'essayai à l'ouvrir doucement. J'en vins à bout, et sans trop de peine.

Je m'arrêtai ; j'eus un moment d'émotion très vive.

Je faisais là un grand pas. Peut-être l'interpréterait-il autrement que je ne le désirais et que je ne le faisais moi-même.

Je lui portais une consolation ; il attendrait de moi sans doute une condescendance plus marquée, et je ne voulais lui rien accorder de plus.

Mon cœur murmurait et s'élançait vers lui; ma raison et mon devoir me retenaient.

Je fus au moment de retourner, mais je pensai qu'il m'attendait et, sans réfléchir davantage, je montai sur une chaise et je sautai dans l'allée.

J'allai devant moi, seule, tremblante, ne sachant guère où je me dirigeais, craignant et désirant de le voir ; enfin je l'aperçus au coin d'une charmille ; Roussel se tenait à quelque distance ; il vint au devant de moi, éteignant ses pas.

Je ne me sentis que la force de l'attendre.

— Ah ! madame, que de bonté! me dit-il d'un ton ému.

— Ne suis-je pas votre amie, monsieur, et ne vous dois-je pas les consolations de l'amitié ?

— De l'amitié ! reprit-il amèrement ; ce ne sont point celles-là que je vous demandais et qui seraient sur moi toutes puissantes. Vous avez voulu me voir, madame, je suis venu, puisque vous m'appeliez ; j'aurais dû être sûr que vous me réserviez de nouvelles cruautés.

Le mot ingrat me brûlait le cœur et les lèvres ; je le retins, c'eût été un aveu.

— J'ai voulu vous dire, monsieur, combien je comprenais votre douleur, combien je la ressentais...

— Et moi, madame, je veux vous dire autre chose ; je veux vous parler de ce que j'ai souffert, de l'état de mon cœur, de ce que je vais faire sans doute, et que vous apprendrez par les bruits de la cour et par mes ennemis.

— Si cela peut atteindre votre gloire, ne me le dites pas, monsieur, je le saurai trop tôt.

— Ce que j'ai à vous dire, pourrait être mal interprété par vous ; vous vous croiriez le droit de m'accuser, et ceci je ne le veux pas.

— Vous accuser, monsieur ! mais il me semble...

— Que vous ne m'aimez pas assez pour prendre cette peine. Soit ! Quoiqu'il en soit, voici la vérité, la voici tout entière, croyez-la et ne croyez que moi, je vous en conjure.

J'écoutais, fort intriguée, je l'avoue, et ne soupçonnant pas où il en voulait venir.

— Madame, pardonnez-moi, oh ! pardonnez-moi, et croyez qu'un mot de vous, un seul, et j'oublie tout le reste. Je suis bien malheureux ; vous m'avez repoussé, j'ai trouvé, sans le chercher, un cœur qui s'est offert à moi, une amie, une...

— Une maîtresse ! repris-je tremblante, mais assurant ma voix par le mépris.

— Une... maîtresse... peut-être, si vous



me repoussez encore. Je ne puis vivre de vos dédains ; je sens le désespoir me gagner; je ne veux pas mourir, je veux vivre; je veux vous voir encore... Je ne sais ce que je dis, ni ce que j'espère. Encore une fois, pardonnez-moi, madame.

J'avais reçu un coup au cœur; je ne voulus pas le laisser voir ; je pris un air superbe :

— Eh! qui vous fait penser, qui vous permet de supposer, monsieur, que je m'occupe de vos maîtresses et de vos sentiments? De quoi voulez-vous me prévenir? De quoi vous défendez-vous? Je ne vous eusse point accusé, je vous assure; je n'y aurais point fait attention ; et ces amourettes de bas étage ne sont pas de celles dont on entretient d'ordinaire une femme de mon rang. Aimez vos grisettes, vos comédiennes, que m'importe! Et comment osez-vous me le faire savoir?

— Ce n'est ni une grisette, ni une comédienne, madame, je ne vous en aurais pas parlé.

— C'est une femme de la cour?

— A peu près...

— Ah !

Le trait était plus profond, je le sentis.

Je ne l'interrogeais point ; j'attendais qu'il parlât, et avec quelle anxiété ! Quelle était cette mystérieuse personne qu'il avait pu connaître à la cour, lui qui ne s'occupait de qui que ce fût, et que les dames fuyaient presque toutes. Comment ne m'en étais-je pas aperçue ? Mes yeux le suivaient pourtant à la dérobée, à tous les Marly et à Versailles, lorsqu'il y paraissait. Il avait pu se dérober à mon attention ! je ne le croyais pas possible.

Après un instant de silence, il reprit :

— C'est une jeune fille ; elle m'a cherché, elle a eu pitié de mes chagrins, de mon abandon ; elle a compris que mes fausses joies et mes débauches cachaient de grandes douleurs. Je l'ai repoussée d'abord, ce n'était pas vous ! puis accueillie, puis repoussée encore ; votre image et votre souvenir me détournent de toutes les femmes ! Enfin, maintenant...

— Vous l'aimez ! m'écriai-je malgré moi.

— Je ne l'aime pas, mais je veux l'aimer,



mais je veux me rattacher à cet intérêt qui me sauvera peut-être, je veux trouver un cœur tout à moi, pour y puiser du courage dans nos luttes incessantes. Vous me repoussez, je me dégagerai du lien qui m'accablera. Votre vertu vous rend forte contre moi, un nouvel amour me rendra fort contre vous. Voilà, madame, ce que j'ai résolu et ce que je suis satisfait de vous apprendre moi-même.

J'eus besoin de toute ma volonté pour ne pas lui dire d'écarter cette rivale, pour ne pas lui répondre du cœur qu'il m'arrachait et dont je sentais tout le prix en le perdant. Dieu vint à mon secours. Cependant l'amertume de mes sentiments se traduisit par mes paroles.

— Et moi j'ai risqué ma renommée et la paix de ma vie pour vous consoler ! Je vois que vous n'en aviez pas besoin. Je vous remercie, monsieur, de votre confiance ; elle est hors de saison néanmoins. Vous étiez parfaitement libre ; je n'avais ni le droit ni l'envie de m'initier dans vos amours. Soyez

aussi heureux que je le désire, et croyez bien que je ne saurais m'y opposer.

Et sans attendre de réponse, j'appelai Roussel ; je me jetai dans une allée sombre, où la connaissance des lieux me donnait sur lui un grand avantage, et je m'échappai, malgré sa voix suppliante, si bien qu'il fit tous ses efforts pour me rejoindre.

Rentrée chez moi haletante, par la même voie de la fenêtre de mon cabinet, très basse et très facile à escalader, je me jetai sur mon lit et je fondis en larmes, après avoir jeté la porte au nez de ma confidente toute surprise. Je ne saurais dire ce que je souffris cette nuit-là.

J'essuyai mille combats, mille tortures, je changeai de résolution et de dessein à chaque minute. Enfin, je triomphai par la prière, c'est le meilleur bonheur.

Je me promis de ne plus avoir avec lui aucunes relations que celles de la convenance, et je me tins parole, jusqu'au moment où son malheur fut au comble et où je ne pouvais l'abandonner sans lâcheté.

J'appris bientôt qu'il avait publiquement



déclaré mademoiselle de Sery pour sa maîtresse. Il en eut un enfant que nous voyons figurer aujourd'hui comme grand prince de France, qu'il reconnut sous le nom de chevalier d'Orléans.

Quant à la mère, fille d'honneur de Madame, il en fit, avec l'agrément du roi, la comtesse d'Argenton, et vécut avec elle à la face de madame sa femme, de toute la cour et de toute la France.

Je l'évitai, chaque fois que je l'apercevais, même de loin, je me sentais pâlir; il me semblait que j'allais tomber anéantie devant lui. Heureusement sa madame ne paraissait nulle part et se bornait à ses amis de Paris. Elle en avait beaucoup, même parmi les grandes dames; on suppose que je ne fus pas à la presse.

J'eus quelques mois après un autre grand chagrin. A mon tour aussi, je perdis mon père. A cette occasion, monsieur de Lauzun se raccommoda avec la maréchale; il alla la chercher et la prit chez lui; ce fut pour moi un grand bonheur.

Monsieur et madame de Saint-Simon nous

en voulurent fort et nous eûmes un peu de froid.

On maria mon frère, le duc de Lorge avec une fille de Chamillart le ministre, et cela, sans qu'ils s'en mêlassent en rien, ce qui les fâcha.

Monsieur de Lauzun perdit le roi d'Angleterre ; il se montra fort bien près de la reine, qui lui sut gré de ses empressements.

Je profitai de mon deuil pour vivre un peu plus solitaire et chercher à fermer ma blessure. Je dois cependant à cet amour peut-être d'avoir traversé la vie sans remords. L'âge de M. de Lauzun, si différent du mien, ma jeunesse, mon caractère gai et vif, laissaient croire à une facilité assez grande de ma part.

Beaucoup d'hommes, et de fort séduisants, m'adressèrent leurs vœux ; je ne les écoutais point, parce que j'étais gardée, non par mon devoir, et j'en rougis ! mais par ce sentiment qui me dominait et qui me défendait des autres. Quelle misère, hélas !

IV

Je veux maintenant parler d'une princesse qui était toute la cour, de madame la duchesse de Bourgogne, et après elle de cette autre fille de France, que nous avons vue la honte de sa famille, que Dieu a reprise pour la punir, pour punir son père et qui fut un vrai Satan pour tous les vices résumés en sa personne.

Je voudrais avoir le loisir de raconter tout ce que j'ai vu, mais ces mémoires seraient interminables, et je dois en finir ; l'âge approche, il faut laisser ce passé dans l'oubli, mettre un intervalle entre la vie et la mort et m'occuper de mon salut, cette grande affaire que j'ai trop négligée.

J'ai été placée par moi, par ma sœur, par ma belle-sœur, de façon à savoir même les choses bien cachées. Madame la duchesse de Bourgogne m'honorait de son amitié; j'étais de ses particuliers les plus intimes. Je l'ai dit, j'ai reçu ses confidences, et ces confidences appartiennent à l'histoire de ce temps, où tant de mystères encore restent inexpliqués.

Madame la duchesse de Bourgogne n'était ni belle ni jolie, mais elle était charmante. Elle plaisait non-seulement à cause de son rang et de son esprit, mais parce qu'elle avait mille grâces, et qu'on l'eût aimée partout pour elle-même.

Elle était vive, elle avait le cœur bon; elle était facilement prise par les dispositions qu'on lui montrait ; elle avait une gaieté franche, un besoin de plaisirs insatiables, et

l'horreur de l'hypocrisie; aussi ne se cachait-elle que par force et le moins possible.

Son pouvoir sur le roi et madame de Maintenon était sans bornes. Elle en faisait à sa fantaisie; ils ne lui refusaient rien : elle savait les amener où il lui plaisait, et ma conviction est qu'ils lui eussent tout pardonné, si elle leur avait avoué ses fautes. Elle les craignait cependant.

Monsieur le duc de Bourgogne, prince parfait en tout, l'était trop pour elle. Sa piété de cénobite s'effarouchait de la moindre chose; il avait de l'esprit sans doute, mais un esprit sérieux. Il savait beaucoup, il lisait, il s'occupait du gouvernement et de la chose publique, tout en adorant sa femme. Avant et depuis son mariage, il n'eût jamais même une idée pour une autre. Il arriva près d'elle aussi pur, aussi immaculé qu'elle-même. M. de Lauzun prétendait que pour un homme, pour un prince surtout, cette unique affection était une honte. Il parlait suivant le monde, et M. le duc de Bourgogne agissait suivant la religion.

Bon, dévoué, secourable, généreux, brave,



il avait toutes ces qualités, hors une bien essentielle : il ennuyait sa femme.

— Il est trop parfait, nous disait-elle en riant, je lui voudrais un petit défaut.

Elle l'aimait fort cependant, d'une tendresse vraie et profonde, mais non pas d'un sentiment qui put lui suffire, exposée comme elle l'était à tous les vents de la galanterie.

Le prince était assez beau de visage, mais il était bossu, ou du moins complètement de travers, sans grâce et sans tournure, bien qu'avec une grande dignité.

Le roi n'eut point d'enfants qui le valut en ce genre, si ce n'est Louis XV, bien plus beau, bien plus charmant qu'il ne le fut jamais, c'est certainement le plus parfait gentilhomme de son royaume.

J'avais pour amie madame de La Vrillière, fille de madame de Mailly, dame d'atours de madame la duchesse de Bourgogne, et petite-nièce de madame de Maintenon.

M. de Lauzun encourageait cette amitié à cause de cela. Il m'eut liée avec n'importe

qui pour la faveur, malgré sa jalousie. Elle ne cédait qu'à son ambition devant laquelle il n'y avait rien.

Madame de La Vrillière était une des plus délicieuses créatures que Dieu ait faites. Elle avait reçu tous ses dons, et elle se faisait chérir de tous ceux qui la connaissaient. Son mari ne la valait pas, et elle s'attacha à un homme, la fleur des pois de ce temps-là, que les femmes s'arrachaient. Celui qu'on n'appelait que le beau Nangis.

Il l'aimait sérieusement ; quant à elle, elle en était folle et s'en cachait fort peu. Elle me l'avait avoué dès que nous fûmes intimes, en me priant d'éviter les occasions de le voir, de lui parler, car elle était horriblement jalouse, et M. de Nangis avait un jour parlé de moi en sa présence, dans des termes qui lui donnaient des inquiétudes. Je ne pus m'empêcher d'en rire, je n'avais nulles passions sur ce beau Nangis, j'avais mieux à faire, bien que je n'en eusse rien confié à personne.

Nangis était le fils de madame de Blancas dont j'ai parlé, et qui m'avait offert ses services intéressés, près de M. le duc d'Or-

léans, on ne l'a pas oublié sans doute. Elle l'avait dressé au mariage des intrigues, elle en avait fait un fin matois, sachant gouverner sa barque auprès des dames et ailleurs. Elle lui avait enseigné la discrétion qui n'était pas la vertu favorite de la jeunesse, aussi avait-il quantité de bonnes fortunes.

Depuis madame de La Vrillière il n'y songeait plus, ou du moins il dissimulait si bien qu'elle ne s'en apercevait point, et Dieu sait si elle y tâchait, et si elle chômait de démarches et de précautions. Ce n'était pas qu'on n'essayât de lui enlever, il faut être juste et avouer qu'il ne s'y prêtait point..

La cour était à Fontainebleau, on y était fort gài, on y riait et on y faisait de petits jeux, après le coucher du roi, dans le parc, ou dans l'appartement de madame la duchesse de Bourgogne, les portes closes. M. de Lauzun m'y souffrait très bien, toujours d'après le même système. Il voulait y être seulement et me surveillait, ce qui m'était parfaitement égal; je n'avais rien à y cacher.

Un soir on jouait à la *guerre pampan.* M. le duc de Bourgogne était resté quelque temps et venait de se retirer. Nous étions plus libres et nous faisions un bruit dont tout le château retentissait.

Le roi et madame de Maintenon savaient tout, ils n'en faisaient pas semblant, et n'eurent jamais cette indulgence que pour cette aimable princesse, la joie de leurs vies et l'amour de leurs cœurs.

Elle s'approcha de moi, et dans un intervalle du jeu, me prit à part :

— Vous êtes trop l'amie de madame de La Vrillière pour ne pas connaître ses secrets, madame de Lauzun, me dit-elle.

— Je suis son amie en effet, madame.

— Est-il vrai que M. de Nangis soit son amant ?

— Je ne sais, madame.

— Dites-le moi, je vous en supplie, je tiens beaucoup à le savoir.

— Madame, on l'assure.

— L'aime-t-il beaucoup ?

— Mon Dieu ! madame, je ne puis

vous répondre à cela, permettez-moi de me taire. Si cela est, que j'en sois instruite, je garderai le secret. Si je l'ignore, je le garderai bien mieux, ainsi ne me demandez rien.

— Vous avez raison, répliqua-t-elle, après une courte réflexion, mais souvenez-vous également que vous n'avez rien voulu me dire.

Ces questions me parurent étranges, je songeai à m'enquérir des causes, et je n'avais pour cela qu'un moyen, c'était de tout regarder. Je n'y faillis point. Je vis madame la duchesse de Bourgogne prendre Nangis plusieurs fois dans les jeux, je la vis se rapprocher insensiblement de lui, je vis madame de La Vrillière attentive, et prête à le retenir, s'il en était besoin, je vis le beau Nangis fort embarrassé, n'osant croire à un bonheur qu'il ne cherchait point, ne voulant ni le repousser, ni l'accueillir, et se demandant s'il rêvait. Cela promettait de devenir curieux, et cela tint ce que cela promettait.

Dès le lendemain, madame de La Vrillière

me chercha à son tour, pour m'interroger. Je me tins sur la même réserve, mais je compris qu'il dépendrait de moi de jouer un double rôle et d'être initiée dans tout. Madame de Lorge prit des airs de mystère, et laissa échapper des demi-mots, il me fut facile de deviner qu'elle prendrait volontiers cette place.

M. de Lauzun vint dans ma chambre et me demanda en riant ce que je pensais de ces aventures préparées, je tombai de mon haut de cette habileté de vieux courtisan, auquel rien n'échappait.

— Prenez garde ! me dit-il, ne vous mettez point d'embarras en voulant soutenir votre amie. Madame la duchesse de Bourgogne regarde Nangis d'une telle façon, qu'à moins d'être un idiot, avant quinze jours il en sera maître. Prenez garde ! je ne saurais trop vous le répéter, prenez garde !

Il avait de ces sourires et de ces manières qui n'appartenaient qu'à lui, et qui disaient tout.

M. le duc de Bourgogne aimait beaucoup Nangis, il était de tout chez lui, et il avait

devant lui une belle fortune sous le règne de ce prince. Sa position devenait donc embarrassante, entre le prince, la princesse, et madame de La Vrillière, entre son devoir, son intérêt et son amour. Quel parti prendre? Il eut voulu être bien loin sans doute, et son orgueil, tout flatté qu'il fût d'un tel suffrage, cédait devant les craintes de son avenir perdu, et de ce qui pouvait en résulter.

Le reste du voyage de Fontainebleau, il parut peu.

La princesse, un jour, impatientée, l'envoya chercher chez madame la duchesse, où il était allé se réfugier.

Lorsqu'il entra, ne sachant que faire de tous ces regards fixés sur lui, madame la duchesse de Bourgogne ne put retenir un sourire de triomphe à l'adresse de madame de La Vrillière, que celle-ci ramassa, et dont elle fit son profit dès le même soir.

Madame la duchesse de Bourgogne avait de ces élans dont elle n'était pas maîtresse, et qui semblaient quelquefois étranges. Ainsi, un soir à Versailles, après le souper du roi, au moment où il n'avait près de lui que son

intime famille, et où elle se livrait à ces enfantillages qui charmaient son aïeul et *sa tante*, elle surprit un regard moqueur de mesdames de Conti, d'Orléans et de Bourbon, ses tantes.

Madame de Saint-Simon et moi, nous étions dans le premier cabinet, avec madame de Noailles et deux ou trois autres dames familières; elle entra, suivant de l'œil les princesses qui se retiraient, et, se tournant vers nous :

— Elles se moquent de moi ! Elles supposent que je ne vois point le ridicule des folies dont j'amuse ces vieux enfants ! Mais cela m'est égal, je le leur rendrai bien ; elles enragent, elles enrageront encore plus ; je serai leur reine, oui, je serai leur reine.

Et là-dessus, s'appuyant sur mon bras et celui de ma sœur, elle se mit à sauter, en répétant :

— Je serai leur reine ! je serai leur reine,

Hélas ! la pauvre princesse ne croyait pas s'en aller si tôt et n'avoir de couronne que dans le ciel.

Elle ne se cacha donc point de sa préfé-



rence pour Nangis, et le jour dont il est question, elle l'afficha à la face de toute la cour.

Elle le fit placer près d'elle, lui adressant continuellement la parole à demi bas, si bien qu'il était obligé de se baisser pour lui répondre.

Elle voulut mieux, et, pendant le tumulte des jeux, elle se retira à part avec la duchesse de Lorge :

— J'ai une grande fantaisie, leur dit-elle.

— Laquelle, madame? demanda ma belle-sœur.

— Il fait un temps par lequel on ne saurait dormir; je voudrais me promener.

— Rien de plus facile, madame; je vais faire appeler les porteurs de torches et nous irons aux flambeaux dans la forêt.

— Et que dirait madame du Lude, mon Dieu? Que dirait demain toute la cour, instruite de notre escapade? Madame de Maintenon, M. le duc de Bourgogne? Je les aurais tous après moi.

— Alors, je ne vois pas le moyen...

— M. de Lauzun racontait l'autre fois les courses de madame Henriette, dans le parc de Saint-Cloud et de Versailles, avec M. de Guiche et madame de Monaco; pourquoi n'en ferions-nous pas autant?

— Quand cela, madame?

— Cette nuit, demain, quand il nous plaira; vous avez bien de la peine à comprendre, madame de Lorge. Je gage que M. de Nangis me comprend, lui?

— Madame, je suis aux ordres de Votre Altesse Royale.

— Je vais les renvoyer tous et nous irons nous déguiser, puis nous sortirons tous les trois par la porte du petit degré et nous promènerons sous ces grands arbres, au clair de cette belle lune; comme ce sera joli et amusant! N'en disons rien à personne, au moins!

Madame de Lorge était une étourdie, elle trouva la chose délicieuse; quant à Nangis, c'était une autre histoire. Madame de La Vrillière, dont le mari était à Versailles, le recevait chaque soir; depuis ses inquiétudes pour la princesse, elle tenait davantage en-

core à ces moments volés au monde et au devoir.

Elle lui avait répété plusieurs fois, ce jour-là, de n'y point manquer.

Il la connaissait très capable d'éclater si elle ne le voyait point; et, d'un autre côté, comment refuser à la princesse?

Il était dans des transes, qui lui firent maudire mille fois ce caprice, impossible à accorder avec ses habitudes, et suivit machinalement madame de Lorge, qui elle-même suivait madame la duchesse de Bourgogne, se rapprochant du cercle, assez intrigué de son aparté à trois.

Tout aussitôt, madame de La Vrillière le joignit, plus pâle que son collet.

— Qu'y a-t-il? lui demanda-t-elle à demi-voix.

— Rien.

— Que vous a-t-*elle* dit?

— Des folies, des enfantillages, dont madame de Lorge rit encore.

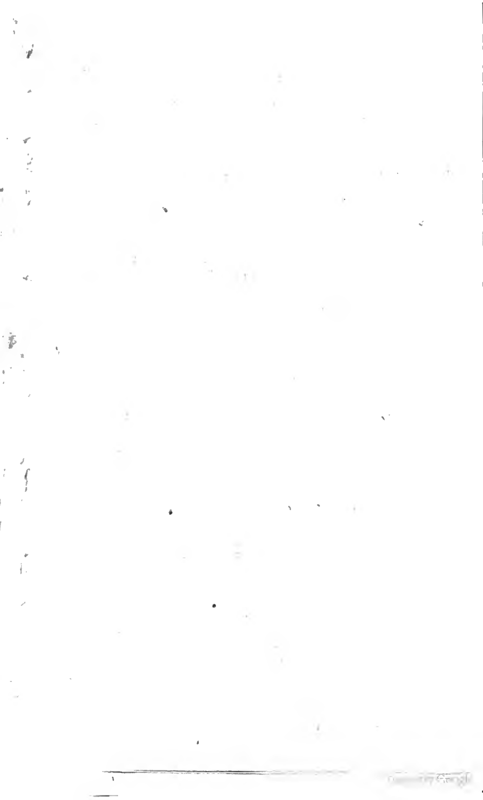
— Vous allez venir, n'est-ce pas?

— Certainement... sans doute... je ne suis pas bien.

— N'importe ! vous viendrez, je le veux ; ou sans cela, c'est moi qui irai chez vous.

La princesse congédiait justement la bande joyeuse pour suivre son projet. On se retira avec quelques soupçons, non pas de la vérité, mais de quelque chose de pis, peut-être.

En ce pays-là tout est flairé, su, commenté avant que d'avoir même été accompli. C'est la finesse du courtisan parfait.



V

Je rentrai chez moi, comme les autres, plus occupée que les autres même, car j'en savais plus qu'eux.

Je me fis déshabiller, et j'avais à peine attaché mes cornettes, lorsqu'on gratta vivement à ma porte. Je crus que c'était M. de Lauzun, et je criai d'ouvrir sans me déranger.

Je vis entrer madame de La Vrillière, décoiffée, son coqueluchon retombé sur ses épaules, une robe de chambre passée à la hâte, l'air d'une folle.

— Mon Dieu ! madame, m'écriai-je, qu'avez-vous ?

— J'ai besoin de vous parler, madame : renvoyez promptement vos femmes, je vous prie.

Elles étaient déjà loin, tant son visage était évaporé.

Dès que nous fûmes seules, elle accourut vers moi :

— Madame, je suis trahie, M. de Nangis est avec madame la duchesse de Bourgogne. C'est madame votre belle-sœur qui prête la main à ce beau commerce ; ils sont ensemble je ne sais où, et je viens vous supplier de m'accompagner à leur recherche. Si vous m'y laissez aller seule, je ne réponds pas de moi ; je ne sais ce dont je suis capable ; il me reste encore assez de raison pour penser que je m'en repentirais ensuite, et pour me mettre sous votre protection.

— Je vais vous garder ici, madame, et vous raisonner, s'il vous plaît.

— Me garder! oh! non; m'accompagner ou bien me laisser aller sans vous; car je les suivrai, rien ne m'en empêchera. Hâtez-vous, ils sont déjà partis, peut-être, et nous ne les rejoindrions plus.

Je me sentis à mon tour presque aussi embarrassée que Nangis; je n'osais me jeter dans cette intrigue, sans que M. de Lauzun en fut instruit; elle ne me laissait pas le temps de le prévenir, et, d'un autre côté, si j'abandonnais cette mauvaise tête à elle-même, je tremblais à l'idée de ce qui pouvait en résulter.

La Providence envoya M. de Lauzun.

— Ah! monsieur, lui dis-je, sans consulter madame de La Vrillière, vous ne pouviez arriver plus à propos.

— Madame... M. de Lauzun n'a pas besoin...

— M. de Lauzun, au contraire, a besoin de tout savoir, et nous besoin de tout lui dire. Son expérience seule peut nous tirer de là.

— Mais, madame, madame, ils s'en iront. Je n'attends pas; je resterai seule; il arrivera ce qu'il pourra.

Et elle s'élançait vers la porte. Je la retins.

— Une minute donc, M. de Lauzun est au fait, nous lui aurons bien vite expliqué et il ne tardera guère à nous répondre.

Il nous comprit en deux mots, devina le projet de la princesse, en se rappelant ce qu'il lui avait conté de madame Henriette, et le dit tranquillement à madame de La Vrillère, en s'engageant à rester tranquille, à en prendre son parti, à ne pas retenir de force un amant qui lui échapperait, et à ne pas établir une lutte où elle devrait succomber évidemment.

La pauvre femme ne l'écoutait point; elle tapait du pied et l'interrompit au milieu de son discours, en lui disant qu'elle n'en pouvait entendre davantage, et qu'elle était pressée.

— Je vois que vous êtes incorrigible et qu'il faut seulement vous empêcher de vous perdre tout à fait. Je vous confie à la Providence

et à la raison de madame de Lauzun ; je ne doute pas qu'elle n'ait sur vous plus de pouvoir que moi. Allez donc, puisqu'il n'y a pas moyen de faire autrement ; rappelez-vous seulement ce que je vous ai dit l'autre jour, ma chère duchesse, c'est le cas de vous en souvenir et de le mettre à exécution.

Je le compris facilement, et j'étais complètement de son avis. Nous rendrions un grand service à madame la duchesse de Bourgogne en contenant la jalousie de sa rivale, en l'empêchant d'éclater et de la perdre aux yeux du roi et de son mari.

Je jetai une mante sur mes épaules, et comme nous allions sortir, le duc arrêta madame de La Vrillère.

— Un dernier avis, madame, pour ma conscience et pour l'intérêt que je vous porte : la princesse est légère ; si vous lui laissez passer sa fantaisie sans obstacles, elle l'oubliera vite ; si vous la contrariez, de peu de chose elle fera beaucoup : songez-y.

Rien de plus inutile que de raisonner la passion ; M. de Lauzun le savait, mais il

avait le défaut des vieillards, il aimait à prêcher.

Madame de la Vrillière était déjà loin : je courus après elle, en appelant un de mes gens pour nous suivre. J'avais toujours un valet de chambre de confiance, sortant de chez le maréchal de Lorge, dans mon antichambre.

— J'ai un laquais, me cria-t-elle.

Elle allait vers le petit degré, ayant jugé promptement que la princesse sortirait par là. Il s'y trouvait un vieux suisse, connu et aimé de toute la cour, la providence des amoureux, les dénichant et les reconnaissant au juger, ne les interrogeant jamais, leur ouvrant doucement la porte à toutes les heures et d'une discrétion inviolable.

Lorsque nous passâmes devant lui, il nous regarda, nous reconnut, hocha la tête, car rien ne lui échappait ; cependant, il nous ouvrit sans observation, et resta quelques instants debout sur le seuil, quand nous fûmes passées.

Il avait pour madame de Lauzun une considération de souvenirs, et il ne savait pas trop où j'allais à cette heure, ou plutôt il

tremblait de le savoir et de contribuer ainsi à tromper un seigneur dont il avait reçu tant de pistoles pour l'aider à tromper les autres. A quelle heure que l'on passât près de sa loge, on le trouvait toujours debout, et il ne dormait jamais.

Le roi le connaissait bien et lui faisait toujours quelque douceur.

Nous étions parties comme des hannetons ignorant si nous prenions la bonne route, ignorant si nous étions les premiers ou les derniers; madame de La Vrillère me le dit d'un ton désespéré, en regardant cette belle pelouse, éclairée par la lune, où l'on distinguait tout, comme en plein jour.

— Ils ne sont pas là, ajouta-t-elle ; on les apercevrait ; allons là-bas, sous le quinconce, il y a un banc que madame de Bourgogne affectionne ; nous y étions hier ensemble.

Un léger bruit, des voix étouffées, nous firent regarder derrière nous ; trois personnes sortaient du château, en riant tout bas ; c'étaient nos masques. Nous n'eûmes que le temps de nous jeter dans une charmille pour les laisser passer. Nous les entendîmes. L'ac-

cent de la princesse avait une douceur et une coquetterie caressantes en s'adressant à Nangis, auxquelles il eût été difficile de résister. Madame de la Vrillère me pressa le bras :

— Mon Dieu! que je souffre! répétait-elle comme se parlant à elle-même.

J'avais d'elle une profonde pitié; je me rappelais madame d'Argenton, et ce que j'endurais encore en pensant à elle. Je lui glissai quelques mots d'intérêt et d'encouragement; j'avais peine à la suivre.

Nous longions les arbres, à l'ombre, les autres traversaient le parterre, dans l'intention sans doute de gagner le quinconce et d'aller s'asseoir à la place favorite. Ils s'arrêtaient fréquemment, riants, batifolants; nous y arrivâmes avant eux.

La princesse et madame de Lorge portaient des habits de grisettes; monsieur de Nangis avait un manteau et un chapeau rabattu. Madame de La Vrillère avait à sa dévotion une des femmes de la garde-robe chez la princesse; elle la couvrait d'or, depuis ses soupçons, et savait tout ce qui se passait. C'est par elle qu'elle avait été prévenue du

déguisement et du projet de sortie, aussitôt que l'ordre en avait été donné.

Nous étions vêtues de noir et bien cachées par les ombres épaisses. Le laquais s'était éclipsé, nous n'y songions plus.

Rien de plus téméraire que ce que nous faisions en ce moment. Si l'on nous surprenait, c'était la foudre.

La princesse n'eût pas compris dans ce premier moment mes explications et le service que je lui rendais ; elle n'aurait vu que l'audace de l'épier, de se mêler à ses affaires de cœur, sans y être autorisée par elle, et Dieu sait sa furie !

Il fallait que M. de Lauzun fût bien sûr de moi pour me permettre de risquer pareille démarche.

Ils arrivaient, et la princesse s'assit; son sein se soulevait ; elle était fort émue. Elle fit signe à madame de Lorge de se placer auprès d'elle.

— Quant à vous, monsieur, ajouta-elle en souveraine, voici un tapis de gazon à mes pieds, où vous devez vous trouver à mer-

veille. Nous ne sommes pas ici au cercle, l'on y peut respirer et causer à son aise.

Nous entendions et nous voyions tout, grâce aux longues branches d'un frêne qui nous enveloppait et nous cachait. Ils étaient éclairés en plein, et nous distinguions même les traits de leur visage.

M. de Nangis semblait triste et embarrassé ; madame de Lorge curieuse et attentive ; la princesse ravie, émue, amoureuse.

Et maintenant que nous sommes là, bien seuls, bien libres, qu'allons-nous faire, qu'allons-nous dire? continua-t-elle. Voyons, monsieur de Nangis, quelques mots au moins qui ne soient pas d'un courtisan ; quittez cette mine enchiffrenée ; supposons que nous soyons deux grisettes, assez faibles pour vous avoir suivies la nuit dans ce beau parc ; est-ce que vous resteriez ainsi immobile et respectueux auprès d'elles, sans lever les yeux? N'avez-vous pas quelque bonne folie à nous débiter ?

— Madame... le respect...

— Je viens de vous dire qu'il n'en était plus question. Le respect ! Est-ce que je ne le

trouve pas à mes côtés du matin au soir, à la cour, armé de toutes pièces ? Ah ! ce n'est pas là ce que nous racontais M. de Lauzun ! Je vois bien là madame Henriette et madame de Monaco, mais je n'y vois pas le galant comte de Guiche.

— Je n'oserais prétendre à tant de gloire et de bonheur, madame.

Les princesses ont cela de gênant et de cruel qu'elles ne peuvent pas être attaquées sans avoir fait les premiers pas. De là vient qu'elles sortent des habitudes des autres femmes et qu'elles vont tout d'abord bien plus loin que nous.

La situation se tendait fort entre ces deux personnages.

Madame la duchesse allait jouer le rôle de madame Putiphar, si Nangis, sérieusement amoureux de sa maîtresse, persistait à ne pas vouloir comprendre et s'en tenait à l'admiration.

Quant à lui, sa perplexité était étrange. Il avait les meilleurs raisons du monde pour résister et pour céder aussi.

Madame la duchesse de Bourgogne pouvait

le servir puissamment ou le perdre, s'il l'offensait ; il donnerait le spectacle ridicule d'un homme adoré par une jeune et charmante femme, qui fait le cruel et le barbare, on se moquérait de lui et l'on aurait raison.

D'une autre part, il aimait passionnément madame de La Vrillière ; il la savait capable de tout et sans calculer les suites, si elle se voyait enlever son amant.

M. le duc de Bourgogne, averti par le scandale, le ménagerait d'autant moins, que ses bontés avaient été plus grandes. Il ne se vit jamais position semblable ; des dangers partout, des secours nulle part.

La princesse comprenait *un peu* ce qu'il éprouvait ; mais, ce qu'elle ne comprenait pas, c'était qu'un homme tel que Nangis résistât à une femme telle qu'elle était, c'était que madame de La Vrillière osât le lui disputer.

Les princes se croient demi-dieux.

La princesse ne se contenta pas de la modestie du comte, elle la releva par une épigramme ; elle commençait à se piquer. Nan-

gis y fut insensible ; je ne sais pas s'il l'entendit.

— Madame de Lorges, reprit-elle, nous avons choisi pour cavalier Amadis en personne ; il rêve à ses amours et les plus belles damoiselles, les géants, les enchanteurs ne le distrairaient pas un instant de son Ariane.

La princesse aimait beaucoup les contes de chevalerie que l'on sait par cœur dans son pays, et que l'on apprend aux enfants dès leur jeune âge ; elle y prenait souvent ses comparaisons.

— Madame, admettez-vous qu'on puisse aimer autrement ? répliqua-t-il.

— Quoi ! c'est ainsi que vous l'entendez, à votre âge, à la cour ? reprit ma belle-sœur. En vérité, vous êtes l'unique, monsieur de Nangis.

— Je croyais que cette vertu de constance plaisait aux dames, et que c'était un moyen d'être aimé d'elle.

— Sans doute, lorsqu'elle s'exerce à leur profit.

— Comment cela, madame ?

— Oh ! je m'entends bien ! reprit la princesse.

— Comment, monsieur, si vous étiez l'amant, le serviteur d'une dame, rien ne saurait vous détacher d'elle, pas même la certitude de trouver mieux ailleurs ?

— Madame, il n'y a rien de mieux que ce que l'on aime.

Madame de La Vrillière essuya une larme de joie.

— Ah ! vraiment ! Quoi ! rien de mieux que ce que vous aimez ! Vous êtes peu galant, monsieur. Vous gardiez trop de respect tout à l'heure, à présent, vous oubliez même d'être poli.

La princesse était visiblement fâchée. Nangis revint à lui-même, il sentit qu'il était perdu.

— Je vois que j'ai le malheur de vous déplaire, je vous demande pardon, madame ; mais vous ne m'avez pas laissé le temps de m'expliquer. Il faut d'abord savoir qui j'aime, avant de me blâmer.

— On le sait.

— Non, madame, on ne le sait pas.

— Vraiment? Parce que vous êtes discret en paroles, vous croyez que vos regards et ceux de certaine dame sont muets.

— Madame, mes regards sont muets; je leur impose silence, ils n'ont jamais osé se lever jusqu'à la divinité que j'adore, dans la crainte d'être éblouis.

— Ah! fit la princesse en mettant la main sur son sein; elle étouffait de joie.

— Mon Dieu! balbutia l'autre pauvre femme, il va donc me trahir.

— A la bonne heure! reprit madame de Lorges; voilà qui devient plus humain. Vous adorez une déesse, c'est bon à savoir.

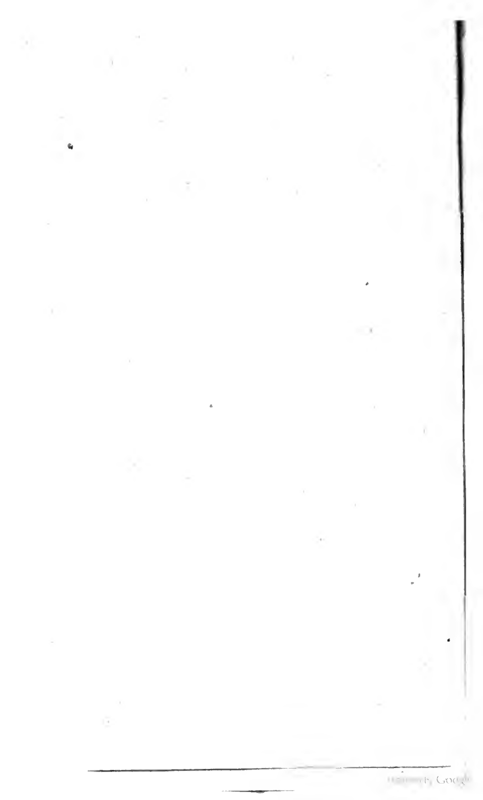
— Oui, madame.

— Et vous n'osez pas le lui dire?

— Je n'oserai même jamais le lui laisser soupçonner, je me souviens de Phaéton.

— Et si elle le devinait?

— Ah! madame, par pitié, ne me montrez pas un bonheur auquel je ne pourrais atteindre.



VI

Ce mot fut une étincelle. Madame de La Vrillière s'appuya sur moi, elle se sentait défaillir; je tremblai qu'elle n'eût pas la force d'en supporter davantage et qu'elle ne se trahît.

Madame de Lorges se leva et s'en alla vers une statue de l'Amour, dans le petit parterre,

elle se mit à cueillir des roses, dont elle était entourée.

Madame la duchesse de Bourgogne regarda Nangis de telle façon, qu'il eût fallu être de pierre pour y résister.

Il se tut néanmoins, mais il la regarda aussi.

Elle savoura un instant ce silence et ce regard.

Madame de La Vrillière étouffait ses sanglots ; je voulus l'entraîner.

— Non, j'irai jusqu'au bout, me répondit-elle, haletante.

— Et sans éclater?

— Je l'espère. Je préfère tout savoir.

— Vous voyez comme il vous aime.

— Ah! je vois qu'il va faiblir et que je serai oubliée.

C'était bien aussi mon opinion ; cependant je la rassurai en peu de mots en lui parlant dans l'oreille : elle ne m'écouta point ; son cœur parlait plus haut que moi.

La princesse se livrait à un bonheur inconnu pour elle ; elle s'y livrait sans pensée importune en ce moment. Les yeux de Nan-

gis lui disaient ce qu'elle voulait savoir ; elle souriait doucement; puis elle lui tendit la main, qu'il ne vit pas, sans doute, car il ne la prit point.

Madame la duchesse de Bourgogne la laissa retomber et ne s'en fâcha point ; son trouble, bien naturel, lui servit d'excuse à ses yeux.

— M. de Nangis, dit-elle, plus troublée que lui, rappelez madame de Lorge ; pourquoi nous a-t-elle quitté ?

Dieu sait quels rêves de fortune et de grandeur faisait le comte en ce moment; elle ne croyait qu'aux rêves d'amour.

— Madame de Lorge cueille des fleurs pour Votre Altesse, madame; elle ne reviendra que trop tôt.

— Mon Altesse! Mon Altesse ! Il n'y a point d'Altesse ici, entendez-vous ? J'ai jeté cette importune grandeur là-bas dans ce château, où je la retrouverai demain. Laissez-moi donc être un peu moi-même, un peu Victoire-Adélaïde, sans penser à la France et à la Savoie ; n'ai-je pas le temps de remet-

tre à mon front la couronne qu'il doit porter un jour et qui le blesse d'avance ?

— Ah ! madame, que vous êtes belle et que vous êtes bonne ! que vous êtes aimée ainsi !

— Cela est-il bien vrai, monsieur de Nangis ?

Rien de plus tendre que l'accent avec lequel elle prononça ces mots, il laissait tout espérer, bien plus ! il promettait tout, M. de Nangis fut héroïque, il répondit par un lien commun.

— Demandez plutôt à toute la France, madame.

— Eh ! monsieur, il ne s'agit pas de toute la France, je vous l'ai déjà dit. Mais j'ai froid, ajouta-t-elle en croisant sa mante, rappelez la duchesse, je veux rentrer, je ne suis restée que trop longtemps ici.

— Quoi déjà ! Voyez, madame, le beau temps ! Il est de bien bonne heure encore.

— Comment donc, monsieur ! C'est l'heure où *toute la France* dort et ne songe pas à m'aimer.

— Madame!...

— M. de Nangis!

— Vous êtes cruelle.

Hélas! elle n'y songeait faire, la pauvre princesse!

— Comment cela?

— Vous vous jouez de moi, vous me raillez.

— Du tout, je répète vos paroles.

— Ah! madame, vous ne me comprenez point.

— Si vous vous expliquiez mieux, je vous comprendrais peut-être.

— Cela me sera-t-il permis?

— Bien plus! je vous le demande, je suis lasse de jouer au propos interrompu.

L'ivresse du premier moment se dissipait, elle sentait qu'il n'avait point de suite, et le froid se glissait entre eux. Elle croisait de nouveau son mantelet par un mouvement machinal.

Il y a des moments où le cœur a froid et où l'on éprouve un besoin physique de le réchauffer. Elle était là. Je sentais tout cela, je sentais comme les deux femmes en

me rappelant madame d'Argenton. J'étais bien curieuse de la suite.

— Madame, reprit M. de Nangis, très lentement, comme un homme qui cherche ses paroles et qui tremble d'en dire une de trop; il est une personne que j'aime avec tout le respect, avec toute l'admiration qu'elle mérite. Je n'oserais jamais espérer qu'un regard favorable tombât de si haut jusque sur moi, et lors même que je l'espérerais, lors même que son adorable bonté descendrait jusqu'à mon néant, il ne me serait pas permis de prendre cet immense bonheur, je serais un lâche, un infâme...

— Pourquoi, monsieur? demanda-t-elle avec une hauteur où se retrouva tout l'orgueil de sa race.

— Parce que d'autres bontés tout aussi augustes m'enchaînent et me retiennent, parce qu'elle n'est pas aimée de moi seul, parce qu'une grande âme est attachée à la sienne, parce qu'une confiance illimitée m'est accordée par elle, parce qu'une amitié généreuse m'honore et me lie, parce que je

ne puis trahir et tromper la noble bienveillance d'un bienfaiteur.

Madame la duchesse de Bourgogne baissa les yeux et ne répondit point :

La réponse était adroite, elle avait deux tranchants, elle la frappait comme lui.

La princesse n'y pouvait trouver à redire, à moins de casser les vitres, il se pouvait qu'elle ne le fît pas. Madame de La Vrillère respira.

— Est-ce là votre seul motif? reprit la duchesse, après un silence assez prolongé.

— Oui, madame, le seul.

— Il est louable, il est digne d'un bon cœur, mais l'amour est plus fort que tout, monsieur.

— Ah! madame, me conseilleriez-vous de passer outre ?

— Je vous conseillerais, monsieur, si vous me demandiez un conseil...

— Eh quoi?

— Je vous conseillerais... de consulter

votre sentiment, celui de la personne aimée. Si vous vous sentiez l'un et l'autre capables de tout sacrifier à ce sentiment, s'il était votre premier bonheur, votre première vertu, pourquoi résister à vos désirs, au charme qui vous entraîne. D'ailleurs, fiez-vous à la femme qui vous aime, pour abuser votre rival et lui laisser toutes les joies de sa vie, son amour lui donnera la force et l'adresse nécessaires, rien n'est impossible à un vrai amour. Et, s'il ne le sait pas, qu'importe !

— Madame... est-ce bien là ce que vous pensez ?

— Oui, Nangis, et c'est ce que vous pensereriez vous-même si...

— Si...

— Si vous aimiez autant que vous le dites.

— Ah ! madame !

Pour cette fois, il vit la main, il la prit, il la baisa, et je ne sais ce qui serait arrivé si madame de La Vrillière n'eut pas fait un mouvement pour s'élancer. Je la retins et la

suppliai de me laisser paraître seule. Je ne sais si elle m'entendit, elle était à moitié évanouie. Je marchai résolûment vers madame de Lorge, le bruit que je fis rappela les amoureux à eux-mêmes.

— Emmenons la princesse, dis-je à ma belle-sœur, madame de La Vrillière est là, je tremble qu'elle ne se trahisse.

VII

Rien de plus étonné que madame de Lorge et madame la duchesse de Bourgogne en m'apercevant. Ma belle-sœur fut saisie de crainte et se mit à courir vers la princesse, sans me répondre.

Je la suivis, je la devançai même, ne sachant ce que j'allais dire, mais criant d'avance à demi bas :

— Venez, madame, au nom du ciel!

La princesse s'était levée et venait au devant de nous, fort effrayée aussi.

— Qu'y a-t-il? madame de Lauzun? me demanda-t-elle.

— Mon Dieu! madame, je ne sais, mais il faut rentrer bien vite. M. de Lauzun, qui devine tout, m'envoie vous prévenir, il n'a point voulu venir lui-même, pour ne pas gêner Votre Altesse Royale; il connaît mon dévouement, vos bontés pour moi; il m'a fait sentir...

Je pataugeais, mais comment faire? J'aurais bien désiré la faire partir et retourner en arrière; je tremblais pour ma jalouse, et il me semblait imprudent de la quitter.

J'entendis, ou du moins je crus entendre marcher sous les arbres. Sans consulter rien que la nécessité du moment je retournai en courant vers l'endroit où je l'avais laissée. La princesse se retourna, surprise, et tous les trois pensèrent qu'une raison impérieuse me faisait agir, surtout madame de Lorge, plus instruite que les autres; elle entraîna la princesse.

— Ne nous arrêtons pas, madame, je vous en supplie.

— Mais madame de Lauzun est folle apparemment.

— Non, non, elle sait très bien ce qu'elle fait, on nous épie, rentrons, hâtons-nous.

— On nous épie ! et qui cela? qui donc a cette hardiesse ?

Elle devint rouge de colère.

— Je l'ignore, madame, le roi, madame de Maintenon, monseigneur le duc de Bourgogne, mais c'est quelqu'un assurément.

— M. de Nangis, reprit-elle, en s'arrêtant tout court, ne soupçonnez-vous pas une autre personne.

Ses sourcils froncés annonçaient qu'elle ne supporterait pas tranquillement une inquiétude de ce genre.

— Non, madame, assurément; répliqua-t-il avec l'effronterie d'un mensonge décidé.

— Pressons-nous, madame, pressons-nous, poursuivit ma belle-sœur, qui croyait toujours nous entendre derrière eux.

Ils arrivaient près du château et ils entrè-

rent, la porte se referma, je les suivais de l'œil, j'eus un grand soulagement

Madame de La Vrillière était assise au pied de l'arbre où je l'avais laissée, heureusement incapable de faire un pas, sans quoi nous eussions vu de belles choses. Elle pleurait à fendre le cœur, je m'efforçais de la raisonner sans y réussir, et j'en étais réellement très inquiète.

— Je dirai tout à madame de Maintenon, je vous le jure, le roi le saura, M. le duc de Bourgogne aussi et nous verrons !

— Vous ne ferez pas cela, madame, vous ne le ferez pas, vous réfléchirez aux conséquences.

Je n'ai rien à réfléchir. Je me perdrai probablement, mais je les perdrai avec moi, plus que moi, je n'en demande pas davantage, je serai vengée. Oh ! l'infâme, ah ! l'infidèle !

— Que vouliez-vous qu'il fît ? Je lui trouve une vertu magnifique. Pas un autre n'aurait résisté autant qu'il l'a fait.

— Ce que je voulais qu'il fît ! Ah ! madame, si vous aviez aimé vous ne m'adresse-

riez pas cette question. Il fallait lui tout dire, lui avouer pourquoi il ne l'aimait pas, pourquoi il ne l'aimerait jamais, se vanter de notre mutuelle tendresse, et lui ôter toute espérance. Je l'aurais bien fait, moi.

— Quoi ! même en sachant que vous alliez créer à M. de Nangis un ennemi puissant et implacable par cet aveu ?

— Qu'importent les ennemis ! nous les combattrons ensemble. Quand on s'aime bien on ne craint rien, ni personne.

C'était peine perdue que de la sermoner. Je la laissai dire, en la priant de ne pas me retenir là jusqu'au jour. Elle se leva lorsqu'elle fût épuisée d'imprécations et de plaintes. Je l'accompagnai, je la fis coucher, je la recommandai bien à sa femme de confiance, et, au lieu de me coucher moi-même, je m'en allai près de M. de Lauzun, lui raconter les incidents de cette nuit, prendre son avis et ses conseils. Je pouvais être saisie d'un instant à l'autre à l'improviste, sans avoir le temps de la consulter.

Il m'écouta, un demi-sourire sur les lèvres, et sans m'interrompre.

— Allons! dit-il, c'est toujours comme dans ma jeunesse. Madame la duchesse de Bourgogne me rappelle de tous points madame Henriette. C'étaient les mêmes emportements, les mêmes volontés absolues, les princesses se ressemblent, excepté Mademoiselle, qui ne ressemblait à personne. Celle-ci fera comme sa tante, elle voudra Nangis ainsi que l'autre voulait Guiche, elle le voudra d'autant plus que celui-ci résistera. C'est un niais, il aurait pu tout accorder. Maintenant il est trop tard, Madame de La Vrillière est instruite, il ne lui donnera plus le change. Que je voudrais avoir semblable partie à jouer!

— Et moi, monsieur, que dois-je faire en tout ceci?

— Vous, madame? vous devez être dame d'honneur de madame la duchesse de Bourgogne, lorsque madame du Lude ne pourra plus tenir la place, c'est à cela qu'il faut viser. Pour cela vous devez la sauver et la servir en même temps, et je vous y aiderai

de tout mon pouvoir. Quel malheur qu'elle se soit mis en tête le seul imbécille capable de fidélité, il y en a tant d'autres à la cour avec lesquels pareille affaire irait toute seule !

— Cela est vrai.

— Retenez madame de La Vrillière, tâchez de lui faire entendre qu'elle le conservera si elle se tait, et tâchez aussi que la princesse ne se livre pas tout entière à madame de Lorge. Elle n'est pas pour vous supplanter en rien, en cas ordinaire, mais si elle se rend utile je ne réponds pas de la nécessité. Si vous étiez dame d'honneur j'aurais bientôt repris ma place et ma chère compagnie des gardes.

C'était là son occupation continuelle, il en était aux petitesses à cet égard.

— Vous voyez, madame, où mène la galanterie, ajouta-t-il, et à point, si madame la duchesse de Bourgogne et madame de La Vrillière ne s'occupaient que de leur maris, nous serions tous à dormir tranquillement, elles n'iraient pas courir la pretentaine dans les bosquets du parc, à deux heures du

matin, elles n'auraient ni inquiétudes, ni désespoir.

— Monsieur, c'est assez amusant de courir la pretentaine dans les bosquets, et puis si madame la duchesse de Bourgogne dormait tranquillement dans son lit, je ne serais pas en train de devenir sa dame d'honneur, en lui rendant quelques légers services.

— Petit masque! on ne la prend pas sans vert! Allez vous reposer, madame, et n'oubliez pas mes conseils.

Je ne me le fis pas répéter. Cependant je ne fermai pas les yeux. Je pensais à ma propre existence, si différente de celles des femmes de mon âge. Je pensais à celui que je ne voyais plus, que j'avais volontairement chassé, je pensais à ces amours qu'il affichait, à cette vie honteuse qu'il menait, à la belle place qu'il eût occupée dans son siècle et dans l'histoire s'il n'eût point gaspillé sa vie dans les débauches, j'aurais été heureuse d'être pour lui une nouvelle Agnès Sorel, de le pousser aux conquêtes, aux belles actions, et de jouir de ses services.

Au lieu de cela, rien ! un vieillard sans cœur, uniquement occupé de lui-même, et ne songeant à moi que comme un instrument, ou à un jouet, et la solitude éternelle ! Ces pensées étaient trop dangereuses, je les chassai et j'essayai de m'endormir.

A peine faisait-il jour que l'on m'annonça madame Cantin, première femme de madame la duchesse de Bourgogne, elle avait ordre de me faire réveiller et de me conduire chez la princesse, qui voulait me parler sur-le-champ. Je m'habillai et j'y courus.

Je la trouvai debout, il me parut qu'elle ne s'était pas couchée.

Elle était pâle et inquiète.

— Madame de Lauzun, me dit-elle vivement, vous êtes mon amie, je n'en doute pas; racontez-moi ce qui s'est passé cette nuit; pourquoi étiez-vous dans le parc? Pourquoi m'avez-vous engagée à rentrer si vite? Je veux tout savoir.

— Madame, j'ai eu l'honneur de vous le dire hier, c'est M. de Lauzun.

— D'où a-t-il su que j'étais sortie, ce que je faisais, avec qui j'étais?

— Je l'ignore, madame.

— Et pourquoi m'avez-vous quittée si promptement?

— Je craignais qu'on épiât vos démarches; j'entendais du bruit et j'ai couru pour en savoir la cause.

— Qu'avez-vous trouvé?

—Rien. Mon laquais, qui m'attendait sous les charmilles.

— Madame de Lauzun, je ne faisais pas de mal.

— Je n'en doute pas, madame.

— J'avais envie de me promener un peu librement au frais, voilà tout. Ma chaîne me pèse; cette représentation continuelle m'ennuie, et je cherche à m'en affranchir lorsque je le puis. Ne le trouvez-vous pas bien naturel?

— Certainement.

— Et puis, notre existence à nous autres, pauvres princesses, est si triste! Tous les regards nous suivent; on interprète jusqu'à nos pensées; on fait parler nos regards, on nous envie nos affections, on les calomnie. Nous sommes bien à plaindre.

Je lui exprimai, non pas ma pitié, je n'eusse pas été sincère, mais mon dévouement ; et je parlais vrai, je parlais du fond de mon cœur. Elle était si charmante et si digne d'être aimée.

Quant à moi, j'admirais Nangis ; à sa place je n'aurais pas eu tant de vertu.

J'eus sur le bout des lèvres de lui tout avouer, de lui parler de madame de La Vrillière, de la conjurer d'en rester là et de ne point s'exposer à un éclat dont elle se repentirait toute sa vie.

Je songeai que je lui déplairais peut-être et je me tus.

Elle avait cependant grande envie de savoir ce que madame de La Vrillière avait pu me dire à ce sujet, si elle prenait son parti et si on avait à craindre d'elle quelque éclat dangereux.

Sans m'avancer plus que de raison, je lui parlai de mon amie dans des termes qui la devaient effrayer, et lui donner à réfléchir.

— Madame de La Vrillière aime M. de Nangis d'un de ces sentiments qui ne cèdent

à rien. Elle défendra son amour envers et contre tous, madame, j'en suis sûre et je vous en réponds.

La princesse prit un air assez pincé :

— On ne songe pas à le lui enlever, madame ; elle n'a pas besoin de le si bien garder, vous pouvez le lui dire de ma part.

— Oh ! madame, lui dis-je en lui baisant la main ; madame, comptez sur moi à la vie et à la mort ; ne m'épargnez pas et ne vous laissez pas aller à des entraînements qui vous affligeraient un jour et dont vous vous repentiriez. Pardonnez la liberté de ce discours, mon cœur seul me le dicte, et...

— Je m'en souviendrai, madame, je ne douterai jamais de vous.

VIII

Je rentrai chez moi ; je n'essayai point de me recoucher ; je me fis habiller de bonne heure et je m'en allai chez madame de La Vrillière, avant de descendre à la messe du roi.

Elle aussi, elle était levée ; elle ne s'était pas couchée non plus probablement. Son visage était bouleversé ; elle me parut aussi changée qu'après une grande maladie.

En m'apercevant, elle se leva.

— Eh bien ! madame, la lutte est engagée. J'ai vu l'ingrat, j'ai pardonné, mais il résistera désormais : mais il ne cédera même pas à l'attrait de la grandeur et de la fortune ; j'en suis sûre, il me l'a juré sur sa foi de gentilhomme.

Je ne pus retenir un mouvement d'incrédulité.

— C'est qu'il m'aime bien, c'est que je lui suis plus chère que tout ; c'est que je ne crains plus rien maintenant, ni de madame la duchesse de Bourgogne, ni de qui que ce soit. Je vais descendre avec vous ; j'irai à tout aujourd'hui ; je ne veux plus me cacher ; je marche le front levé, je suis aimée, je suis heureuse.

Elle ne touchait pas la terre ; elle avait des ailes.

Je frémis en pensant à ce que j'avais entendu le matin.

Ainsi qu'elle venait de le dire, la lutte était engagée, et la pauvre femme devait y succomber, elle était la moins forte.

Qui pouvait prévoir ce qui arriva ?

— Vous allez voir un beau spectacle; il a du courage et de la loyauté, il ne m'abandonnera pas, il résistera à tout, et la princesse apprendra qu'il est des cœurs au-dessus de son pouvoir.

Madame, prenez garde! prenez garde! vous serez bien regardée.

— Que m'importe!

— Et madame votre mère? et madame de Maintenon? Songez!

— Je songe que je suis aimée et cela me suffit.

Elle ne voulut jamais sortir de là.

Je la quittai, fort inquiète de ce que cette journée amènerait.

Elle me semblait grosse d'orages et de malheurs.

Je causai avec M. de Lauzun, et tous les deux nous nous trouvâmes à la messe, où madame la duchesse de Bourgogne arriva tard.

Elle était fort parée, très à son avantage, et ses yeux cherchèrent autour d'elle M. de Nangis, qui n'avait garde de se montrer.

Il n'était pas tout à fait aussi héros que le

supposait madame de La Vrillière, et il se voyait engagé dans une impasse, dont il ne savait comment sortir.

Après la messe, la cour resta dans la galerie.

La princesse, au lieu de rentrer chez elle, demeura avec les dames et rassembla le plus de monde qu'elle put autour de son fauteuil.

Elle n'avait jamais semblé plus aimable.

Madame de La Vrillière, de son côté, tenait la position avec un brillant merveilleux. Elle étincelait d'esprit.

Madame la duchesse de Bourgogne lui parla souvent, avec affectation ; elle la loua sur sa toilette et sur sa grâce ; puis, tout à coup, sans transition :

— Mais où est donc M. de Nangis ? demanda-t-elle.

Chacun se regarda. Nangis ne paraissait pas, et nul ne put répondre.

— Madame, reprit M. de Maulévrier, Votre Altesse Royale fait à M. de Nangis l'honneur d'avoir besoin de lui.

— Oh ! mon Dieu non ! Je lui avais ordonné seulement de m'apporter ce matin une ariette, dont nous parlions hier ; je ne le vois point et j'y ai songé ; je veux la chanter en rentrant chez moi.

On alla donc chercher M. de Nangis.

Dangeau, qui s'était fait de fête, revint en disant qu'on ne le trouvait nulle part.

— Il sera allé à Paris chercher l'ariette, reprit Maulévrier. Ce que c'est que de vouloir obéir à tout prix.

Madame de La Vrillière avait sur les lèvres un sourire de triomphe à soulever des tempêtes ; la princesse le vit, et elle n'eût pas été femme si le désir de s'en venger ne l'avait saisie.

Mais en même temps la phrase et l'air de M. de Maulévrier donna à M. de Lauzun une idée qui devait faire le dénouement de cette aventure d'une façon toute inattendue.

Il tourna autour de Maulévrier, avec cet air impayable qui n'appartenait qu'à lui, et commença de lancer quelques mots qui firent

piaffer le bon apôtre, et qui lui mirent un projet en tête.

— Monsieur, M. de Nangis ne vous semble-t-il pas bien heureux ?

— Bien heureux en effet, monseigneur, et bien peu soucieux de le mériter.

— Parbleu ! si j'étais jeune, je lui voudrais donner une leçon.

— Comment cela ?

— On pourrait facilement profiter de sa niaiserie et convoiter la place qu'il dédaigne.

— Eh ! monseigneur, qui l'oserait ?

— Un homme d'esprit, bien tourné, avec une de ces audaces qui ne s'effrayent pas de peu de chose, et qui saurait mener à bien une entreprise.

M. de Maulévrier regarda fixement le vieux duc. Il venait de lui faire naître tout un monde d'espérances et de pensées. Maulévrier, fils d'un frère de M. de Colbert le ministre, avait épousé mademoiselle de Tessé, fille du maréchal, pour lequel madame la duchesse de Bourgogne conservait une vive reconnaissance, qu'elle se piquait de lui té-

moigner dans toutes les occasions. Elle avait donc bien accueilli le jeune ménage, et madame de Maulévrier, jolie, sans esprit, méchante et tracassière, était dans ses particuliers de tous les jours.

Le mari y vint avec elle, il fut de tout, se faufila, se fit rechercher et compter même par les plus difficiles. Il n'était point beau, mais il avait un esprit très fin, très amusant, très orné. Il avait toute l'intrigue d'un vieux diplomate, et il en aurait mené dix à la fois. Il était fort ami du duc de Lorge, et lui cachait peu de chose, nous en avons bien appris par lui sur son compte.

Il ne s'occupait pas des dames ordinairement, aussi ne se méfiait-on pas de lui sur ce chapitre. Son ambition n'avait pas de bornes, Il eût détrôné Jupiter pour prendre sa place. Ce moyen, ce joint, que venait de lui donner M. de Lauzun, lui montra les cieux ouverts. Il vit la princesse accessible à un sentiment dédaigné jusques-là, il vit un homme indécis, embarrassé, ne pouvant ou ne voulant pas profiter d'un coup de dé unique pour sa fortune, et madame de Bourgogne en furie

cherchant un vengeur, le prenant n'importe où sous sa main, et lui donnant au centuple, pour montrer à l'autre ce qu'il avait perdu.

C'était bien là le compte de M. de Lauzun. Il se retira après son hameçon jeté, pour en attendre l'effet, comme le pêcheur qui se cache derrière un saule; il vit sa marionnette pensive et occupée, et il s'applaudit de cette invention magnifique. En effet, que fallait-il faire ? détourner la princesse d'une fantaisie impossible et lui en inspirer une autre, facile à satisfaire, dans laquelle on trouverait son compte de conseils et de petits services ? C'était là le fin du fin. Madame de Maulévrier ne ressemblait pas à madame de La Vrillière, elle eût volontiers aidé à la réussite, afin d'en partager les profits.

Il est vrai que ce galant n'était pas tourné comme l'autre, mais il avait un charmant esprit, souple, délié, habile, qui valait mieux qu'une jolie figure.

Dans tous les cas M. de Lauzun attendit.

Ce ne fut pas long. Nous vîmes le nouveau

soupirant s'approcher de la princesse, laquelle était de fort mauvaise humeur. Il lui porta trois ou quatre coups qui ne se sentirent point, elle ne branla pas, il n'était pas homme à se décourager, et redoubla de traits, de saillies, il obtint un sourire. Ce fut une victoire.

— Madame, dit tout au beau milieu de la conversation madame de Mailly, qui ne se doutait de rien, M. de Nangis est avec M. le duc de Bourgogne, il ne l'a pas quitté depuis ce matin.

C'était pour achever la pauvre duchesse, elle sentit qu'il se repentait de ce qui s'était passé la nuit, et qu'il cherchait un bouclier dans cette excuse du devoir qu'il avait jetée en avant. Elle se mordit les lèvres, en disant :

— C'est très bien, qu'on ne le dérange pas.

Et puis elle tâcha de paraître calme et s'occupa des folies que Maulévrier lui débitait. Il sentit son succès et redoubla. M. de Lauzun, qui le vit lancé, lui vint en aide, il le fit valoir par des répliques savantes, il

lui fournit des mots et des anecdotes, il le poussa de son mieux en accablant son rival. Personne n'avait comme lui le secret d'éteindre les gens, ou de les mettre en lumière. Sans nommer Nangis il tomba sur lui au point de le rendre ridicule, et cela en cherchant toujours dans son passé, si brillant, des points de comparaison.

Il avait allumé la princesse à l'endroit de la promenade, en lui citant madame Henriette, il lui mit dans la tête une rage des bureaux d'esprit, en lui dépeignant l'hôtel de Rambouillet et les triomphes de Julie d'Angennes.

— Elle a eu une couronne plus immortelle que celles des reines, madame, *la guirlande de Julie*, ce monument tout divin où chaque beau génie apporta sa pierre. Oh! que n'avez-vous connu cette société si polie, si savante et si aimable en même temps. Que ne peut-on ressusciter ces génies!

— Mais, monsieur, il y en a encore en ce temps-ci, on peut les rassembler. N'est-il pas vrai, monsieur de Maulévrier?

— Madame, un ordre de Votre Altesse

Royale, un de ses regards, fait éclore une nouvelle guirlande, plus brillante, plus impérissable que la première.

Sur ce terrain, Nangis était battu d'avance, il n'était pas de force à combattre un rival tel que celui-là.

— Le croyez-vous, monsieur ? Y a-t-il encore des muses ? Nous voyons beaucoup de vers, mais ils ne me semblent plus dignes des Corneille et des Racine. Ils sont bien morts, La Fontaine aussi.

— M. Despréaux vit encore.

— Hélas ! madame, il se meurt.

— Il est certain que beaucoup font des vers. Jusqu'au fils de mon notaire, le petit Arouet, un enfant, il a adressé à monseigneur une supplique tout à fait bien tournée, au nom d'un invalide, cela ne sent pas son écolier.

— Mais à la cour, reprit Lauzun, il y a de beaux esprits, sinon des poètes.

— Il y a M. de Saint-Simon, votre beau-frère, monsieur.

— Il y en a beaucoup d'autres, monsieur, sans vous compter, ni moi non plus.

La princesse ne put retenir un franc éclat de rire.

— Alors faisons une académie.

— Oh ! la feue reine Anne en avait toujours eu le grand désir, et nous y tâchâmes à l'hôtel de Soissons, alors que Sa Majesté le roi était encore un enfant.

Le discours continua là-dessus, avec bien de la vivacité, au bout d'une demi-heure la princesse avait oublié Nangis.

On se sépara pour les toilettes et pour se retrouver au dîner du roi. Il ne nourrissait pas les dames à Fontainebleau, mais les tables particulières de ceux qui avaient accoutumé d'en tenir étaient fort fréquentées. Nous en avions une excellente, on ne parla d'autre chose que de l'incident du matin, de Nangis, de Maulévrier et des suites probables de ce combat. Au beau milieu des opinions, M. de Maulévrier entra, tout poudré, tout enrubanné, l'œil emmerillonné comme un fiancé de la veille, il fit des excuses d'arriver si tard, et se planta au bout de la table, avec la fausse modestie d'un homme qui sait fort bien qu'on s'occupe de lui.

La conversation changea, mais non pas les idées, et la preuve c'est que l'on revint à M. de Nangis et à madame de La Vrillère. Chacun lança son épigramme, excepté Maulévrier, qui garda le silence et qui affecta de ne pas manger. M. de Lauzun ne laissait rien perdre; il lui demanda s'il était malade.

— Non, monseigneur, je suis occupé.

On ne releva pas ce mot; cependant il porta coup, c'était un aveu, c'était une prise de possession publique d'une situation nouvelle; à la cour, être occupé a plus de signification que de lettres.

Chacun grillait de curiosité. Madame de Saint-Simon me dit en sortant de table :

— Ma chère, il me semble que je lis un roman de madame de Lafayette et que je vois marcher la princesse de Clèves.

— Ma chère, ne tournons pas les pages trop vite, répondit M. de Lauzun, attendons le dénouement.

IX

L'après-dinée, on se promena dans la forêt ; chacun se mit suivant sa fantaisie, excepté les princesses que le roi prit dans son carrosse.

L'évènement fut l'apparition de Nangis à la suite du duc de Bourgogne, qu'il ne quitta pas d'une semelle. La princesse ne le regarda

point, mais madame de Lorge n'en voulut pas avoir le démenti. Elle le prit à part et le fit causer.

Là son cœur déborda. Il lui raconta l'horrible embarras où il se trouvait. Madame de La Vrillière, qu'il avait été voir en rentrant du parc, s'était bien douté des raisons de mon entrée dans cette comédie. Sa maîtresse donc, lui avait déclaré que s'il parlait encore à la princesse, s'il faisait mine d'une particularité avec elle, elle irait le réclamer au beau milieu du cercle et devant le roi.

— Bah ! elle ne le ferait point.

— Elle le ferait, madame, vous ne la connaissez pas.

— Vous êtes bien à plaindre d'être aimé ainsi.

— Mon Dieu ! madame, cela ne m'enpêche pas de l'aimer.

— Mieux que la princesse ?

— Tout autrement.

— Me répondrez-vous franchement, monsieur, en vous donnant ma parole que je garderai pour moi votre réponse ?

— Hélas ! je ne demande pas mieux, si ma

réponse surtout peut m'attirer un bon conseil et m'aider à sortir de cette nasse.

— Supposons que la princesse ne fut pas princesse, et qu'elle eût pour vous de la bonne volonté; la mettriez-vous en balance avec madame de La Vrillière?

— Oh! non, pas une minute.

— C'est bien, je sais à quoi m'en tenir. Alors, mon cher monsieur, il faut que la princesse ne s'occupe plus de vous; avec l'entraînement que vous avez, vous lui échapperiez sans cesse. Je vais tâcher de la détourner doucement. J'espère que ce ne sera pas impossible. Ce matin, l'esprit de M. de Maulévrier avait presque comblé la lacune.

Le cœur humain est fait d'étrange sorte; Nangis se sentit troublé à l'idée de perdre ce qu'il ne voulait point.

— Merci, madame, ne vous hâtez pas, s'écria-t-il vivement.

— Croyez-vous qu'on laissera la princesse en adoration devant votre cruauté? croyez-vous qu'on ne vous remplacera pas? Allons donc, monsieur, il ne manque pas de beaux fils à la cour.

M. de Nangis, en recevant ainsi sur les ongles, n'osa pas répondre, il s'en tira par une révérence.

Si l'on supprimait les révérences du langage, je ne sais pas comment on répliquerait souvent à la cour.

Mais que de choses dans une révérence! Combien ne tirent-elles pas d'embarras les courtisans? Que de malices, de soumissions, d'espérances trompées ; que de sentiments enfin!

Tant qu'on les conservera, il ne sera pas besoin de grandes phrases, et elles s'interpréteront dans tous leurs détails par les habiles, même par les niais.

Cependant Maulévrier ne perdait pas son temps.

Il avait déjà dressé ses batteries.

Cette journée et la suivante, il ne quitta pas madame la duchesse de Bourgogne; il sut l'amuser si bien qu'il se rendit nécessaire.

Elle le retint lorsqu'il fit mine de se retirer, dans la crainte d'être importun; elle se montra fort gaie et ne dit pas un mot de par-

ticulier, ni à madame de Lorge, ni à qui que ce fut, au sujet de Nangis, qu'elle affecta de ne pas regarder.

Tout cela n'était pas naturel, mais elle annonçait un changement, qui pouvait devenir plus grave.

Nangis était comme un fou, il voyait la faveur lui échapper, il voyait s'écrouler les projets d'ambition formés malgré lui, et son amour ne le dédommageait pas.

Il n'avait point envie d'être délaissé, et madame de La Vrillière en porta la peine.

Elle le trouva inégal, brusque, il ne répondait pas à ses empressements, il était triste, songeur, et elle lui disait sans cesse :

— Vous regrettez donc ce que vous avez perdu ?

Et elle le menaçait de se laisser mourir, afin de se débarrasser d'elle.

La peur le prenait, il faisait ses soumissions, ses promesses, pour recommencer une heure après.

M. de Lauzun triomphait de tout cela.

Maulévrier seulement n'allait pas assez vite à son gré.

Il eût voulu lui dicter des expéditions.

Il avait surpris plusieurs fois les yeux de la princesse fixés sur Nangis, lorsqu'il se déterminait, avec une expression de regret et de tendresse qui eut ramené celui-ci à ses pieds, s'il s'en était aperçu.

Il ne fallait qu'un instant pour tout détruire.

— Ce Maulévrier n'a pas de hardiesse, il ne sait pas prendre les femmes de ce rang. Si on ne les brusque pas, on n'en peut rien obtenir.

Il ignorait la difficulté; il ignorait le plan souterrain, savamment conçu et bien mené de celui qu'il accusait de timidité imbécille.

M. de Maulévrier a montré depuis qu'il s'entendait en astuce.

Le maréchal de Tessé, son beau-père, était premier écuyer de madame la duchesse de Bourgogne, elle l'avait voulu, comme ayant négocié son mariage, et elle le traitait avec une distinction toute particulière.

Le maréchal, pas plus que sa fille, n'était capable d'arrêter son gendre par des consi-

dérations secondaires de fidélité et de bonheur domestique.

Maulévrier se servit de son crédit, sans embarras ni craintes.

Il s'en alla trouver madame Cantin, de tout temps dévouée au maréchal, et la pria de remettre à madame la duchesse de Bourgogne une lettre importante.

Le maréchal désirait que la princesse seule en eût connaissance.

Madame Cantin savait trop la cour pour ignorer ce que contenait cette lettre, mais elle était aussi trop adroite pour le laisser paraître.

Elle la prit, promit à Maulévrier de la rendre le soir même à son adresse, et d'épier un de ses fréquents moments de solitude avec sa maîtresse.

Elle n'y manqua pas.

— Un billet de M. le maréchal de Tessé, dit-elle, on m'a priée de le donner secrètement à Votre Altesse Royale. Le contenu est fort important et ne doit être connu que d'elle.

— Quelques nouvelles de Savoie ou d'Es-

pagne, répondit négligemment la princesse, qui peut-être en savait plus long que sa suivante.

— Votre Altesse voudra bien se rappeler ce que l'on m'a recommandé.

— C'est bien, Cantin, laisse-moi et veille à ce que personne ne m'interrompe, surtout M. le duc de Bourgogne. Il ne sait pas se taire avec le roi.

Elle resta seule et ouvrit la lettre ; elle la lut et la relut longtemps, à ce qu'il paraît, car la faction de Cantin fut longue.

La lettre était habilement faite ; elle était pleine de respect, de soumission, mais de passion en même temps ; il ne pouvait vivre que par elle et pour elle ; un de ses regards, un de ses sourires étaient toute son existence.

Il ne lui demandait rien, il s'humiliait dans son néant, il se jetait à ses pieds, en la suppliant d'excuser sa témérité folle, mais il allait mourir s'il ne parlait pas.

Il n'oserait plus maintenant lever les yeux devant elle, il attendrait son arrêt, et si elle le bannissait, il disait en même temps adieu

à elle, à ses amis, à tout, il était perdu.

La princesse compara cette passion à la froideur de Nangis; malheureusement la froideur de Nangis l'aiguillonnait; malheureusement l'amour-propre et l'envie de triompher d'une rivale se mêlaient à l'entraînement; malheureusement surtout, cet entraînement était très réel, et elle l'aimait en dépit d'elle-même, justement peut-être parce qu'il ne l'aimait pas.

Cependant elle ne dédaigna pas la vengeance; elle ne repoussa pas Maulévrier, qui se trouvait admirablement posté pour cela.

Elle lui fit une mine toute gracieuse en le revoyant, et, sans lui dire un mot de son billet, elle lui laissa comprendre qu'elle l'avait lu et qu'il ne lui déplaisait point.

M. de Lauzun aux aguets, entendant vanter les charmes du style épistolaire, se douta qu'il y avait quelque billet sous roche.

Il vanta l'éloquence de l'amour et les belles phrases écrites qui restaient, qu'on pouvait relire, et combien les amours y trouvaient de secours véritables, que sais-je!

Madame la duchesse de Bourgogne s'éten-

dit là-dessus tout de son mieux ; Maulévrier fut aux anges.

Pendant ce temps Nangis, attaché aux chausses de son protecteur ne le quittait point ; il séchait d'impatience et de colère ; il accusait la princesse d'inconstance et de ne pas savoir tenir ses promesses.

Madame de La Vrillière avait beau prodiguer les consolations et les tendresses, cela ne servait de rien ; il ruminait en lui-même, et, comme il se trouvait présent à ce bel étalage sur les correspondances, il lui vint une idée qui faillit tout remettre en question.

Pourquoi n'écrirait-il pas ? Le difficile était de remettre sa lettre.

Madame de Lorge voudrait-elle s'en charger ?

Il en douta, car elle le fuyait, et c'était tout perdre que de hasarder une démarche inutile.

Il se rappela l'ariette qu'il avait promise, et ce fut sa planche de salut.

Toute la nuit il médita cette lettre, même auprès de madame de La Vrillière, qui le

voyait bien occupé sans deviner de quoi.

Au matin il la quitta, rentra chez lui et écrivit six pages brûlantes, mais maladroites.

Il eût la franchise d'avouer sa situation, de livrer sa maîtresse, sans la nommer, et de laisser comprendre qu'il balançait entre deux amours.

C'est une grande faute.

Pas une femme ne l'eût pardonnée, et une princesse, la plus grande princesse de l'univers, encore moins qu'aucune autre.

Cette lettre ainsi était bien loin de celle de Maulévrier, par le style et par les pensées; il ne pouvait que perdre à la comparaison, et se jeta ainsi de lui-même au-devant.

Le soir, au moment du salut, il s'en alla par les corridors et par les petits degrés de service, afin de ne pas être vu, jusqu'à l'appartement de la princesse, qui faisait sa toilette en ce moment, non pas sa toilette publique, mais celle qu'elle appelait sa toilette sérieuse, dans ses arrière-cabinets.

Il avisa une fille qu'elle aimait fort, qui

sortait très empressée avec un peignoir sur le bras.

Il l'appela et débuta par un compliment et un baiser, ce qui, pour ces filles-là, est bien plus que de l'argent, venant d'un joli seigneur tel que celui-là.

— Henriette, lui dit-il, voici une ariette que madame la duchesse de Bourgogne attend depuis plusieurs jours, va la lui remettre à elle-même, entends-tu? Elle veut l'apprendre en secret pour en distraire le roi, et je suis convenu avec elle que ce serait toi qui la lui porterais, sans qu'on y puisse faire attention. Reviens me dire comment elle l'aura reçue, car je suis en retard et je crains de lui avoir déplu. Je te promets un beau déshabillé de soie pour ta peine.

Henriette ne se fit pas prier, elle alla, elle revint, l'ariette était donnée aux mains de la princesse, qui l'avait prise en rougissant, mais sans paraître en colère.

Elle l'avait serrée dans sa poche, et puis elle avait ordonné qu'on la laissât libre quelques instants, avant de descendre souper.

Elle lisait donc le poulet.

Nangis s'enfuit, joyeux et tremblant.

Il ne vint que très tard et se dissimula derrière les autres, pendant que l'on jouait dans le salon bleu, le roi déjà retiré, écoutant sa musique chez madame de Maintenon.

La princesse le devina et devint plus rouge et plus tremblante que lui.

X

C'était un combat en règle, on égalisait les armes.

La princesse avait probablement les deux correspondances dans sa poche, et les comparait tout en jetant ses cartes, car elle était distraite, au point de frapper tout le monde.

Le fond du cœur, le vrai était toujours à Nangis, il lui plaisait évidemment plus que son rival ; et puis elle se piquait au jeu et tout s'embrouillait dans son âme ; elle ne se rendait pas compte d'elle-même; elle eût payé cher la clé de ses propres sentiments.

On la réveillait en sursaut en lui parlant ; chacun des deux concurrents s'en attribuait la gloire.

Madame de La Vrillière ne s'y laissa pas tromper ; elle comprit qu'il y avait quelque chose de nouveau qu'elle ignorait et qui menaçait son bonheur.

Malgré sa perspicacité, elle n'eût jamais deviné la lettre, Nangis n'avait pas pour habitude d'être écrivain.

Toute la soirée il se tint éloigné.

Maulévrier, au contraire, se rapprocha et fit le plongeon autour de la table ; la divinité daignait l'encourager quelquefois, tout en restant distraite.

Enfin, le penchant l'emporta, et, se tournant vers Nangis, elle l'appela d'une voix émue, avec les yeux baissés.

Pour tout ce qui était là, c'était une faveur

déclarée ; Maulévrier d'un côté, madame de La Vrillière de l'autre, devinrent pâles comme des attrapés.

Nangis oublia les menaces de sa maîtresse, la tête lui tourna de joie ; il s'approcha, courbé en deux, par le respect et par le besoin de cacher ses regards, dont il n'était plus maître.

— Monsieur de Nangis, lui dit la princesse, de façon à n'être entendue que des plus proches, qui encore s'écartèrent ; j'ai reçu votre ariette, je l'ai lue et je vais l'apprendre, elle ne me déplaît pas.

— Ah ! madame !

— Seulement, la seconde partie est mal entendue. Il faudra changer cela. Je n'aime pas ces deux voix de femmes, qui ne s'accorderont jamais, d'ailleurs je ne chante pas en partie. Je suis habituée à faire le dessus, et je ne saurais apprendre une autre méthode. Je vous pardonne de me l'avoir fait attendre, à condition qu'une autre fois vous marquerez plus d'empressement.

Il y eût un silence complet autour d'elle, chacun se regarda et se tut.

Nangis ne répondit rien ; madame de La Vrillière avait tout entendu ; j'étais près d'elle et je la vis pâlir encore, au point qu'elle ressemblait à un cadavre.

Elle se leva avant que je n'eusse pu l'en empêcher, et alla droit à madame la duchesse de Bourgogne. Chacun frémit. Quant à Nangis, il eut voulu être à cent pieds sous terre.

— Madame, lui dit-elle, ne pourrai-je avoir l'honneur de vous entretenir un instant?

La princesse se retourna, jeta sur elle un regard de mépris à l'écraser.

— En ce moment, madame, ne savez-vous pas bien que c'est impossible? Demain, plus tard, un autre jour.

— Je vous demande pardon, madame, insista l'autre, qui ne se soutenait plus. C'est à l'instant que je dois vous parler.

Je n'ai jamais vu scène pareille. Il n'était pas un des assistants qui ne frémit des suites. M. le duc de Bourgogne était dans la chambre, causant à la croisée avec l'ambassadeur d'Espagne. La princesse prit encore plus de

hauteur, et toisant madame de La Vrillière du haut en bas :

— Madame de Mailly, poursuivit-elle, emmenez-moi donc madame votre fille, elle est folle, je crois, si elle n'est que cela, et tout ce que je puis faire, en faveur de mon amitié pour vous, c'est de vous la confier. Madame de Lauzun, j'ai quatorze de dames; et vous?

Elle se retourna vers moi, comme n'en voulant ni voir ni entendre davantage. Madame de La Vrillière fut si fortement frappée de ce qu'elle avait fait et de ce traitement, qu'elle tomba évanouie. On l'emporta. Madame de Mailly la suivit, mais Nangis demeura. Il parut tellement soulagé, qu'il ne fut pas un être qui en pût douter autour de nous.

Madame la duchesse de Bourgogne le rassura d'un regard, et l'appela pour prendre part à son jeu. Il vint derrière elle; Maulévrier y était déjà, et ne quitta pas la place. Ils semblaient deux chiens prêts à se jeter l'un sur l'autre. Toutes les grâces étaient pour Nangis, Maulévrier n'en glanait que

quelques-unes, et encore les arrachait-il par ses importunités.

Une chose étrange, et qui ne s'est point revue, c'est que madame la duchesse de Bourgogne ne fut point compromise publiquement par une pareille conduite. Elle était adorée à la cour, tout le monde lui voulait du bien; on n'en parla donc que tout bas, et entre soi. Ces aventures ne coururent ni la ville, ni les pays étrangers, nous l'eussions tous défendu. Le roi n'en eut pas l'ombre de soupçons, et si madame de Maintenon fut instruite, comme on le verra plus tard, par la trahison, elle ne le laissa pas paraître.

Quant à M. le duc de Bourgogne, elle fut toujours avec lui de telle façon, qu'il se crut aimé autant qu'il aimait, et cependant c'était du dégoût qu'il inspirait quelquefois; elle me l'a avoué dans un entretien de confiance.

— Je l'aime comme un frère, comme un époux, mais il ne me plaît pas, j'ai peine à souffrir ses caresses; et si j'étais libre de les éviter, ce serait le plus beau jour de ma vie. Mais il m'aime tant, je le vois si heureux de ma tendresse, que j'accepte ce rôle comme

un châtiment. Je ne mérite point un pareil homme, aucune femme ne le mérite; Dieu seul est digne de lui, il est trop parfait.

Ce fut donc par un accord tacite qu'on ferma les yeux, qu'on garda le silence, et qu'on la laissa libre d'aimer, d'être aimée selon son goût. Les bâtards seuls eurent comme une idée de rivalité, surtout M. du Maine et madame la duchesse; madame de Maintenon leur parla apparemment, ils se turent.

Madame de La Vrillière fut assez sérieusement malade pour donner des inquiétudes, et là parut encore l'attachement de Nangis pour elle. Elle le demanda, il alla près d'elle. La pauvre femme était mourante. Elle lui parla seul à seul, bien que madame de Mailly eût tout fait pour l'en détourner.

Elle ne menaçait point, elle suppliait, elle demandait la vie à grands cris, assurant qu'elle ne prendrait aucuns remèdes, qu'elle se laisserait mourir s'il ne lui jurait qu'il l'aimait encore ou qu'il ne la quitterait point. Il jura tout ce qu'elle voulut.

Mais le soir il fallait reparaître au cercle,

et la princesse le rappelait, et il n'osait pas, il ne voulait pas résister à ses ordres; et un quart d'heure après, il ne se souvenait plus que madame de La Vrillière fût au monde, jusqu'à ce qu'une nouvelle crise amenât de nouveaux serments, aussi vite oubliés que les autres. Ces alternatives durèrent pendant tout le voyage de Fontainebleau.

Maulévrier écrivait toujours, et madame Cantin remettait les lettres au nom du maréchal de Tessé, qui n'en savait pas davantage, et qui n'avait garde de réclamer. La princesse les conduisait tous les deux sans se prononcer absolument; ni l'un ni l'autre n'en savait plus, mais elle leur laissait tout espérer. Le diable voulait qu'elle succombât. Il inspira à M. de La Vrillière l'idée d'envoyer sa femme à un voyage d'utilité, pour un procès qu'il avait en Languedoc, où un oncle lui avait laissé de gros biens. Son ministère ne lui permettait pas de s'absenter, et puis peut-être avait-elle été prévenue, j'ai même des raisons de le croire. Madame de La Vrillière déclara tout net qu'elle n'irait point; il en donna l'ordre, soutenu de celui de madame

de Mailly, corroboré par madame de Maintenon. Il fallut presque employer la violence, et il en résulta de belles entreprises.

Enfin elle partit, non sans avoir encore fait jurer bien des choses à Nangis, et le laissa libre. Son adieu fut celui-ci :

— Vous allez me tromper en mon absence, souvenez-vous que je le saurai et que je trouverai bien moyen de revenir au moment où vous m'attendrez le moins.

Il n'en avait pas grand'peur, se fiant aux ordres donnés par son mari, qui n'avait pas envie qu'elle ruinât son crédit. Madame de Mailly, également, avait hâte de s'en débarrasser; elle leur pesait à tous avec ses extravagances. Pour moi, je crus que c'était une gageure; nous l'avons vue moins acharnée depuis, et plus facile aux changements.

La cour était à Marly, un lieu ravissant; madame la duchesse de Bourgogne l'aimait beaucoup. Elle aimait surtout une petite maison près de Luciennes, dont la vue était enchantée, qui appartenait à Cavoi, et qu'il lui prêtait, lorsqu'elle en avait la fantaisie, pour y aller faire une collation. Elle y allait

souvent, toujours avec les mêmes personnes, c'est-à-dire madame de Lorge, madame de Caylus et moi, puis Nangis et l'écuyer de service, tout au plus une de ses dames du palais, choisie parmi les plus sûres et les plus familières. Depuis le départ de madame de La Vrillière, ni madame de Mailly, ni Maulévrier n'y avaient paru.

Nous restions là presque la journée entière, et Nangis faisait son chemin, je vous l'assure. Ils ne se gênaient point devant nous, et nous laissaient parfaitement pour se perdre dans les bosquets et aller admirer le paysage, à ce qu'ils disaient au retour. Nangis, amoureux ou non, le semblait du moins : il était enivré d'orgueil et d'ambition, si ce n'est de tendresse, et sa maîtresse ne le gardait plus.

Un jour, il n'y avait que madame de Lorge et moi à cette promenade, en homme, Nangis seul également. Je ne sais ce qui avait retenu les autres ou si on les avait écartés. Madame la duchesse de Bourgogne se promena quelques instants avec nous, appuyée sur le bras de Nangis. A peine nous répondaient-

ils ; peu à peu ils restèrent en arrière, et nous les perdîmes de vue, près d'une petite gloriette, où Cavoi avait fait un charmant cabinet.

Ma belle-sœur et moi nous nous regardâmes, et l'envie de rire me prit, je l'avoue.

— Ma sœur, me dit madame de Lorge, nous pouvons nous arrêter où il nous plaira; nous voilà seules pour longtemps.

Je partageais cet avis. Nous allâmes vers une tonnelle, d'où l'on découvrait toute la vallée, et nous nous mîmes à causer. Je voulais oublier ce qui se passait presque sous nos yeux et les conséquences que pouvaient avoir ces évènements sur ma propre fortune, sans compter la princesse, qui m'occupait plus que moi encore.

Madame de Lorge tourna les yeux du côté de la route de Marly et aperçut comme des points brillants qui s'agitaient.

— Qu'est-ce donc que cela ? me demanda-t-elle.

Je regardai à mon tour, et il me parut que c'étaient des habits brodés d'or ou d'ar-

gent, et des chevaux richement harnachés, sur qui le soleil tombait d'aplomb.

— Ce sont des courtisans curieux, dis-je, ils n'entreront point, bien qu'ils arrivent en force. A présent qu'ils approchent, j'en distingue bien une douzaine, sans compter les laquais que voici derrière. Ils ne ménagent pas leurs chevaux au moins. Apportent-ils donc une nouvelle pressée?

— Mon Dieu! madame, est-ce que ce grand, le second, n'est pas M. de Maulévrier? C'est de l'imprudence et de l'impudence aussi. Il y a des gens qui ne doutent de rien.

— Ah! m'écriai-je, plus morte que vive, c'est bien pis encore, c'est monseigneur le duc de Bourgogne. Qu'allons-nous devenir? Au train dont ils vont ils seront ici tout à l'heure. Que faire? je vous en prie, dites-le moi.

XI

— Il n'y a pas à hésiter, répondit madame de Lorge, après s'être assurée que je ne me trompais pas, courons avertir la princesse.

— Oui, et comment? nous ne pouvons avoir l'air de supposer qu'elle se cache.

— Oh ! ceci est facile ; elle comprendra à demi-mot.

Ma belle-sœur était bien plus versée en intrigues que moi ; toutes ces filles de ministres en ourdissent dès le berceau.

Nous allâmes droit au pavillon et elle se mit à crier comme si je n'étais pas auprès d'elle et qu'elle me cherchât :

— Madame de Luynes, où donc êtes-vous? arrivez vite. Quelle aimable surprise fait monseigneur le duc de Bourgogne à notre chère princesse ! Il vient faire collation avec elle. Hâtez-vous, si vous ne voulez pas arriver trop tard ; il est déjà à la grille, j'en suis sûre, et madame la duchesse de Bourgogne se trouvera seule pour le recevoir.

— Ah ! j'y vais, répliquai-je.

Et nous nous mîmes à courir vers la maison sans regarder derrière nous.

Nous nous arrêtâmes un peu, avant d'arriver, pour l'attendre.

Elle ne tarda pas à paraître, et seule.

Ses habits étaient en désordre, ses cheveux étaient dérangés ; elle nous parut troublée et presque défaillante.

— Mesdames, dit-elle, je me sens malade et j'ai grand besoin de vos soins.

Nous nous empressâmes, et pendant qu'elle respirait de l'eau de la reine de Hongrie, que nous la soutenions, après l'avoir étendue sur l'herbe, nous entendîmes les pas de plusieurs personnes, et le prince, avec plusieurs seigneurs, parut dans l'allée.

Son visage calme et joyeux nous rassura; il n'avait aucuns soupçons; il venait la surprendre pour lui faire plaisir. En l'apercevant ainsi, pâle et presque pâmée, il jeta un cri et courut à elle.

— Mon Dieu! madame, qu'a la princesse?

— Quoi! c'est vous, monsieur? Ah! ne soyez pas inquiet, ce n'est rien, quelques vapeurs, qui m'ont prise tout à coup; cela va passer.

Rouge d'émotion, de honte peut-être, elle se tourna de mon côté et cacha sa tête dans mon sein.

Il n'en fallait pas tant pour donner à son mari une vive inquiétude.

Il s'empressa, questionna, voulut la prendre et l'attirer vers lui; elle le repoussa doucement :

— Non, monsieur, non, dit-elle avec em-



barras, ce ne sera sien, vous dis-je ; faites servir la collation, j'en prendrai ma part.

— Êtes-vous donc seules ici, mesdames ?

— Non, monseigneur ; nous avons M. de Nangis, répliqua madame de Lorge, fort naturellement. Son Altesse Royale voulant rester à causer avec madame de Lauzun et moi, l'a envoyé vaquer par les jardins. Il a sans doute appris l'arrivée de Votre Altesse Royale, car le voilà qui revient là-bas.

Le bon prince en fut complètement dupe ; mais il le fut seul, pas un courtisan ne s'y trompa. La figure de M. de Maulévrier était à peindre ; quant à M. de Lauzun, jamais on ne vit une physionomie plus contrite, plus persuadée, et Dieu sait ce qu'il en pensait : il m'en dit fort long à ce sujet le même soir.

La collation fut apportée..

Madame la duchesse de Bourgogne se remit d'une alarme aussi chaude ; M. le prince, son mari, renaissait en même temps à vue d'œil. Il suivait tous ses mouvements ; il ne pouvait se lasser de la voir, et l'inquiétude, empreinte sur ses traits, se dissipait.

Elle lui sourit enfin, et, dès-lors, son bonheur fut au comble.

Hélas! pourtant, ce jour-là, Dieu sait ce qui s'était passé à Luciennes, et quel larcin l'amour avait fait à la fortune. Quant à moi, je n'en dirai rien.

Tout le monde revint ensemble à Marly.

Le soir, il y eût jeu et musique.

Madame la duchesse de Bourgogne y parut radieuse; il ne restait pas de traces de sa souffrance du matin.

M. de Nangis fut accablé de révérences, madame de Lorge et moi de questions.

Nous fîmes tous fort bien.

On put faire des conjectures pour des certitudes; personne n'en eût, et nous gardâmes les nôtres.

Pendant huit jours nous allâmes à Luciennes en même compagnie.

Le roi en fit l'observation : il n'aimait pas que les princesses, celle-là surtout, eussent des particuliers sans lui.

— Mais, sire, lui répondit-elle, est-ce que je suis seule déshéritée? La duchesse du Maine a Sceaux, la duchesse de Chartres a l'Étoile,

madame la duchesse a sa maison au bout du parc de Versailles; elles y vont quand elles veulent avec leurs amis, et moi je ne puis pas passer deux heures en liberté, dans un petit coin que j'ai emprunté, sans que Votre Majesté me gronde. Savez-vous que cela n'est pas bien, et que je bouderai.

— Vous, madame ! Vous avez Versailles, Marly, Fontainebleau, Compiègne, toutes mes maisons et mes châteaux; vous n'avez pas besoin d'en avoir d'autres. Vous êtes la femme de mon petit-fils, de mon héritier; vous serez reine, et vous ne pouvez agir comme celles qui n'ont point de comptes à rendre.

— Avez-vous envie de m'en demander, sire ?

Elle se mit à le cajoler, à faire ses enfantillages habituels, à tourner autour de lui, à décacheter ses dépêches, elle l'amusa tant qu'il finit par dire :

— Allez à Luciennes tant qu'il vous plaira, pourvu que je ne perde pas une occasion de vous voir.

Elle n'en demandait pas davantage, et le train recommença.

Mesdames d'O, la maréchale de Cœuvres, furent admises dans nos promenades presque tous les jours ; elles faisaient nombre, et c'était une chose importante, pour détourner les soupçons, si l'on en avait conçu.

Nous nous employions de toutes nos forces à l'empêcher ; on est si méchant lorsque les intérêts sont en jeu.

Maulévrier commença à faire le malade de la poitrine, du moment où Nangis triompha.

Il se mit dans les remèdes et se fit plaindre comme s'il allait mourir.

Tout le monde disait de lui :

— Ce pauvre M. de Maulévrier !

Il paraissait de temps en temps, comme une ombre, pâle et blême, en vrai spectre.

Il passait, l'œil morne, triste, désolé.

Il faisait si bien, que le roi lui demandait de ses nouvelles, et que la cruelle divinité lui jetait quelques mots de pitié pour l'engager à prendre soin de lui.

Il répondait par un regard de découragement, car il ne parlait plus ; on le lui avait défendu, sous peine de la vie, écrivait-il.

« — Ce n'est pas qui j'y tienne, ajoutait « le bon apôtre, mais *elle* peut avoir besoin « de moi. »

Il se mit donc sur le pied de ne pas dire un mot tout haut, et de ne parler qu'à l'oreille, ce qui lui permettait de recevoir les confidences sans en avoir l'air et sans qu'on le trouvât singulier.

La princesse seule n'en profita point, ou plutôt ne l'en fit pas profiter.

Elle ne le regardait guère et semblait tout au plus s'apercevoir qu'il fût ou ne fut pas à la cour.

Voilà comment la fortune change, elle devait bien changer encore.

Madame de Cœuvres était fort aimée de madame la duchesse de Bourgogne.

Nous nous étions assez liées dans un voyage que je fis à Bourbon avec madame de Saint-Simon, et où toutes trois nous reçûmes le dernier soupir de madame de Montespan,

cette belle et altière favorite, disgraciée et oubliée, qui pis est.

Ce fut un étrange retour des évènements qui m'envoya, moi, la femme de ce Lauzun qu'elle avait tant persécuté, près de ce lit de de mort où elle allait finir seule, abandonnée aux subalternes, elle si puissante autrefois.

Ce fut une honte et un scandale que cet abandon de la part de ses enfants.

Elle était venue à Bourbon, fort convaincue qu'elle n'en partirait pas ; elle me le dit la première fois que je la vis dans la petite maison qu'elle habitait, où elle passait sa vie à marier et à doter les jeunes filles ; c'était là une singulière fantaisie, convenez-en.

M. de Lauzun disait :

— C'est pour faire une pépinière de maris trompés.

Il a toujours été méchant, surtout pour elle.

Il est vrai qu'elle lui avait valu de rudes moments.

Madame de Cœuvres l'accompagnait, j'entends madame de Montespan, dans ce voyage, ainsi que madame de Noailles.

L'ancienne favorite était devenue l'édification de tous ceux qui la voyaient.

Elle portait des ceintures à pointes de fer et se donnait la discipline; elle distribuait ses biens aux pauvres et travaillait pour eux, de sa blanche main, aux ouvrages les plus grossiers.

Elle était restée splendidement belle et le demeura même après sa mort.

De ses anciens péchés, elle ne garda que l'orgueil.

Elle voulait être traitée en reine, ne se levait pour qui que ce fût, ne donnait chez elle de fauteuil à personne, pas même aux princesses du sang, et cependant tout le monde y allait, c'était la mode.

Elle avait fondé la communauté de Saint-Joseph, où elle demeurait à Paris.

Elle faisait des pensions à beaucoup de pauvre noblesse, dont elle était bénie.

Le roi lui donnait à peu près trois cent mille livres par an, qui passaient à cela.

On la veillait toujours, tant elle craignait la mort, même en santé.

Ce qui ne l'empêcha pas d'être prise tout

à coup d'une crise qui l'emporta ; après quelques jours de souffrances.

Elle reçut les sacrements et demanda qu'on fit entrer tout le monde, depuis nous jusqu'à ses plus bas domestiques, et, l'hostie sur les lèvres, elle fit une amende honorable publique de sa conduite.

Ses yeux se tournèrent de mon côté, et elle répéta une fois de plus :

— Pardonnez-moi.

Je compris bien ce qu'elle voulait dire ; c'était à l'adresse de M. de Lauzun. Je lui transmis cette prière.

— Oui, me répondit-il, au lit de la mort, pas avant ; encore me faudra-t-il être bien sûr que je n'en reviendrai pas.

Elle avait envoyé un courrier au duc d'Antin, son fils.

Il arriva comme elle allait finir.

Elle lui parla très peu et expira.

Ce qui ne se peut dire assez, ce sont ses étranges funérailles.

On la laissa à la merci des valets et des prêtres de bas étage, qui se disputèrent son

corps, dans l'espoir d'en avoir quelque bénéfice.

Ce fût un vrai scandale.

On le laissa là quand on vit l'indifférence des enfants, et ce ne fût que bien longtemps après qu'il fut transporté en Poitou, dans le tombeau des Mortemart.

J'ai cru pouvoir faire cette digression sur une personne aussi célèbre, et qui a joué un si grand rôle dans l'histoire de M. de Lauzun.

Ils se ressemblèrent par plus d'un point, et leur mort fut à peu près semblable.

Cependant madame de Montespan se montra meilleure que son ennemi.

Il se convertit comme elle, mais il n'oublia pas, jusque dans ses derniers jours, il se divertit du mal des autres, non pas bien grand à la vérité, mais assez pour qu'ils en souffrissent.

Aussi, ne pût-on regretter ces grands esprits, comme si à côté de l'esprit il y eût encore eu le cœur, ce qui vaut mieux.

XII

Madame de Cœuvres, un jour que nous étions à Fontainebleau, où la cour était retournée, vint me chercher dans ma chambre, en priant M. de Lauzun, qui s'y trouvait, de nous laisser seules. Elle avait, disait-elle un petit secret de femme à me confier.

Il ne se fit pas prier, il émettait quelque confidence dont il pourrait faire son profit.

— Madame, me dit madame de Cœuvres, je crois bien que tout est perdu.

— Comment cela ? Vous m'effrayez, madame !

— Lisez ce que l'on vient de m'écrire, et conseillez-moi.

Elle me tendit une lettre, sans signature, d'une écriture toute longue et toute contrefaite ; je la pris et je lus.

C'était un avertissement de prendre garde à la princesse.

Une femme jalouse devait lui faire une scène publique, et cela dans un lieu et avec des circonstances où elle ne s'en garantirait pas facilement.

Un ami dévoué et inconnu donnait cet avis, afin que l'on prît d'avance les moyens de la préserver.

On ne devait pas mépriser cette nouvelle et la tenir pour la plus certaine du monde, cela ne pouvait manquer d'arriver certainement et plus tôt qu'on ne le pensait.

— Madame, dis-je, ceci pourrait bien être une ruse de M. de Maulévrier, ou de madame de La Vrillière elle-même, pour séparer la princesse de M. de Nangis. Ne le pensez-vous pas?

— Cela est possible, madame, et c'est ce dont j'ai peur.

— J'ai bien plus peur que vous, madame, moi qui ai déjà vu les préliminaires.

— Que faire alors?

— Montrer cette lettre à la princesse, cela suffira peut-être pour l'engager à prendre des précautions, à se méfier.

— Hélas! madame, elle est si heureuse! Y voudra-t-elle entendre, le croyez-vous?

— Croyons-y, du moins, nous n'aurons pas de reproches à nous faire.

Il fut donc convenu que madame de Cœuvres poserait le soir la lettre sur la toilette de madame la duchesse de Bourgogne, sans lui rien dire, et que la princesse la lirait certainement.

— Attendons ensuite, Dieu aura pitié de nous.

Le lendemain de bonne heure, madame

la duchesse de Bourgogne me fit appeler, et me montra ce billet en me demandant ce que j'en pensais, et si ma chère amie madame de La Vrillière serait capable de ce dont on la menaçait.

Je savais à quoi m'en tenir là-dessus, et je n'hésitai pas à répondre que je le croyais en effet. Mon dévouement respectueux pour la princesse me faisait une loi de lui dire la vérité, qu'elle n'avait pas voulu entendre de ma bouche, bien que j'eusse essayé plusieurs fois de la lui faire connaître.

— Eh bien, me dit-elle, que faire? Obtenir une lettre de cachet qui lui défende de quitter Toulouse? On criera à la tyrannie; et d'ailleurs, quelle raison donner? On ne peut dire au roi les sottes imaginations de cette femme, il y croirait.

— Le mieux est, je crois, madame, de faire parler à madame de Mailly, elle est la mère de cette pauvre créature, mais elle est dame d'atours de Votre Altesse Royale, elle lui est dévouée, et ne peut souffrir que madame de La Vrillière sorte de son devoir.

— J'y passerai, madame de Lauzun. En vérité, les princes sont bien à plaindre, ils ne peuvent avoir une affection, une amitié, sans que l'envie ou la méchanceté s'en emparent.

J'avais bien envie de lui répondre que les princes n'avaient pas le droit de dérober à leurs sujets les affections qu'ils leur disputent, de trouver mauvais que ces sujets cherchent à les disputer ou à les reprendre.

Tout ce jour, M. de Nangis s'éloigna de la princesse, il n'y eut point de promenade, et M. le duc de Bourgogne ne quitta pas madame sa femme; ce fut le seul changement qui parut et que la cour remarqua, sans en connaître le motif, excepté nous qui étions dans le secret.

Une semaine se passa de même, la princesse semblait avoir choisi un autre plan de vie, elle affectait la gaieté, elle ne regardait pas Nangis, qui prenait des airs déjà incroyables.

Je savais, par les valets intérieurs, qu'ils se voyaient des instants dans un arrière-cabinet, où Nangis arrivait en cachette, intro-

duit par une femme de confiance, la même qui avait remis la première lettre, sous le nom de l'ariette, et qui l'avait toujours protégé depuis.

C'était une chose obtenue, sur quoi nous n'avions pas osé compter. Tout le monde était tranquille et l'orage était près de gronder.

Il y avait près de Fontainebleau, au milieu de la forêt, une roche très célèbre dans les légendes et que l'on appelle la Roche des Amants.

Madame la duchesse de Bourgogne, lorsqu'elle eut convaincu l'univers de sa sagesse, éprouva le besoin d'une escapade, et, un beau matin, à l'aube, nous fit inviter, madame de Cœuvres, madame de Lorge et moi, pour aller, toutes à cheval, manger du lait chez l'ermite.

M. le duc de Bourgogne aurait dû être de la partie, mais il s'en priva, dans l'espérance qui si le roi l'apprenait sa colère serait moindre, puisque la princesse n'aurait point entraîné son mari à cet oubli de sa dignité des personnes royales.

Nous partîmes gaiement. Nangis nous accompagnait, et M. d'O, deux laquais de confiance, c'était tout.

Dans ses promenades, la princesse faisait toujours emporter une bourse bien garnie, pour donner aux pauvres qu'elle rencontrait. Ils se groupaient sur son passage, elle causait avec eux, s'informait de leurs besoins, de leurs misères, et les consolait encore plus par ses paroles que par ses bienfaits.

Nous traversâmes la ville, uniquement pour nous amuser et voir, disait la princesse, les bons bourgeois en bonnet de coton.

En approchant d'une auberge, nous aperçûmes un malotru, assis devant la porte, à cette heure matinale. En nous apercevant, il rentra précipitamment, nous n'eûmes pas le temps de le voir. Je ne sais pourquoi j'y fis attention, et pourquoi je me le rappelai ensuite.

Nous arrivâmes promptement à l'ermitage.

Nous y trouvâmes un bon vieillard, une manière de moine, qui rassemblait ses chèvres et ses vaches, et se disposait à les envoyer avec un petit garçon dans une clai-

rière, où l'herbe croissait à foison. Il avait seul la permission d'y mener ses bêtes, la feue reine la lui avait fait donner. Il ne connaissait pas madame la duchesse de Bourgogne, Nangis lui dit le nom de celle qu'il avait l'honneur de recevoir, et il en fut confondu de joie.

Le lait, la crême, les œufs frais, les baies de la forêt et des haies, les fruits de son petit jardin, tout fut étalé, bien appétissant et entouré de fleurs.

La princesse était d'une joie qui nous réjouissait. En la voyant si heureuse, nous oubliions ses dangers, elle les oubliait bien plus encore.

Quelques paysans passèrent, elle leur fit donner. On lui amena un enfant sourd et muet, elle vida sa bourse dans son tablier; ce fut autour d'elle, comme de coutume, un concert de louanges et de bénédictions.

En sortant plusieurs fois de l'ermitage, pour faire quelques pas aux alentours, j'avais cru apercevoir ce même homme qui s'était jeté dans l'auberge si vite à notre passage. Il semblait nous observer et se dérober derrière les arbres.

J'appelai M. d'O et je lui montrai ce personnage, il n'hésita pas à marcher vers lui; l'homme ne se sauva point et l'attendit de pied ferme.

— Que faites-vous là? demanda le comte.

— Monsieur, je voudrais voir madame la duchesse de Bourgogne. C'est bien elle, n'est-ce pas, qui est à l'ermitage?

— Oui, c'est elle. Que désirez-vous?

— Monsieur, ce n'est pas moi, c'est ma maîtresse; elle dit que la princesse peut la sauver d'un grand danger, elle si secourable et si bonne pour ceux qui souffrent.

— Comment se nomme votre maîtresse?

— Madame Saint-Jean.

— Qu'est-ce que ce nom-là? Je ne le connais point.

— C'est celui qu'on lui donne dans tout le pays; elle en a un autre, je ne le sais pas.

M. d'O se prit à réfléchir. Les ordres de madame la duchesse de Bourgogne étaient positifs. Il fallait laisser approcher d'elle tous ceux qui demandaient à la voir dans ses promenades, surtout ceux qui souffraient; elle ne faisait acception de personne : petits et

grands, elle accueillait tout le monde.

Cependant les allures de cette femme ne lui plaisaient pas. Ce pouvait être quelque intrigante dangereuse, ce pouvait être quelque coureuse de grands chemins. Comme le danger n'était pas grand, et qu'on serait toujours à même de la chasser si elle abusait de sa position, il dit à cet homme d'aller chercher sa maîtresse et de la conduire à l'ermitage, où la princesse la recevrait sûrement.

Il revint nous rendre le compte de son ambassade. Madame la duchesse de Bourgogne, qui l'entendit, s'apitoya sur cette femme et ajouta qu'elle lui accordait d'avance sa demande, qu'elle était trop heureuse pour vouloir souffrir autour d'elle des malheureux.

Elle buvait son lait. Madame de Lorge et moi nous la servions, Nangis tenait une assiette toute chargée de fruits; nous, nous empressions autour d'elle dans la dernière chambre de l'ermite, s'ouvrant sur son jardin. Il entra et annonça la dame errante, qui venait, comme dans les romans de chevalerie, demander justice à la fille du roi.

— Je l'attends! répliqua la princesse, sans cesser de rire, et regardant Nangis, lequel ne cessait pas de la regarder.

L'ermite reparut avec l'étrangère. Elle ne l'était point, hélas! Nous nous retournâmes en même temps et nous aperçûmes madame de La Vrillière, debout sur la porte, pâle et immobile, ressemblant à la statue de la Colère, et si maigrie, et si changée que, sans son regard, on n'aurait pu la reconnaître.

La princesse jeta un cri, et mit involontairement sa main devant ses yeux; M. d'O ne fit qu'un saut vers la jalouse, Nangis resta pétrifié. Quant à nous, nous nous plaçâmes d'instinct devant madame la duchesse de Bourgogne pour la défendre.

— Madame de La Vrillière! s'écria M. d'O. Osez-vous bien, madame, paraître ainsi devant Son Altesse Royale, sans être appelée par elle?

Ceci était une maladresse. On pouvait considérer cette phrase comme un aveu de la faute et de notre complicité à tous. Madame de La Vrillière, très fine et préparée de longue main à cette entrevue, ne la laissa pas échap-



per. Pourquoi une dame, depuis longtemps des particuliers de la princesse, fille de sa dame d'atours, ne s'approcherait-elle pas, en la rencontrant presque incognito dans la forêt de Fontainebleau, lorsque tant d'autres le faisaient avec moins de droits?

— Monsieur, répliqua-t-elle, je ne savais pas qu'une loi nouvelle m'interdît la présence de Son Altesse Royale. J'attendrai, si vous le voulez bien, qu'elle ait daigné me le signifier.

Le bon côté de la position était déjà pris par l'assaillante : c'était une cause à moitié perdue.

La princesse reprenait ses esprits en regardant sa rivale en face ; mille impressions lui arrivèrent à la fois. Madame de La Vrillière avançait toujours.

— Que me voulez-vous, madame? dit enfin madame la duchesse de Bourgogne.

— Vous parler quelques instants sans témoins, madame.

— Oh! madame, ne le faites pas, interrompit la maréchale de Cœuvres.

— Craignez-vous donc quelque danger

pour la princesse, madame? demanda madame de La Vrillière. Vous le savez, je suis calme, je suis seule, je suis malade et suppliante.

Ces mots, prononcés d'une voix éteinte, touchèrent profondément la princesse, et pénétrèrent jusqu'à son cœur, le plus accessible du monde à la pitié et à la compassion. Nangis était abîmé, il ne faisait pas un mouvement et n'osait pas lever les yeux.

— Madame de La Vrillière a raison, mesdames, elle a raison, monsieur d'O. Puisqu'elle désire me parler, retirez-vous, je vous prie. Elle est malheureuse, elle demande mon appui, il ne lui sera pas refusé. Allez! et n'ayez pas d'inquiétude; je vous rappellerai quand il en sera temps.

Nous hésitions, malgré cet ordre formel; un geste impérieux nous força d'obéir. M. de Nangis, seul, restait à sa place; elle se retourna et lui dit doucement :

— Vous aussi, monsieur de Nangis, allez et ne craignez rien.

XIII

Il n'y avait plus là une princesse et une sujette en présence, il y avait deux femmes, deux rivales : l'une venant réclamer à l'autre l'amour qu'elle lui avait enlevé ; et s'il existait des droits en amour, ces droits étaient du côté de celle-ci, le beau rôle était pour elle. Madame la duchesse de Bourgogne le

sentait bien. Madame de La Vrillière parla d'abord.

— Madame, vous me reconnaissez, n'est-ce pas? Cependant je suis cruellement changée.

— En effet...

— C'est que j'ai beaucoup souffert, madame, c'est que je souffre beaucoup.

— Et que puis-je pour vous soulager, madame de La Vrillière? J'attends que vous me le disiez.

— Vous ne pouvez rien, madame, ou du moins vous ne pouvez me guérir d'un mal incurable; mais vous pouvez le partager, et c'est ce que vous ferez sans doute quand vous m'aurez entendue.

— Je vous écoute donc.

— Je devrais en toute autre circonstance m'excuser de la liberté que je prends, mais il est des occasions qui dispensent des formes, vous le comprenez comme moi. Vous aimez M. de Nangis, madame?

— Mais...

— Vous l'aimez, et il est votre amant. Je sais tout, ne niez pas. J'ajouterai qu'il était à

moi avant de vous appartenir ; je vous donne mon secret en échange du vôtre.

— Eh bien ! madame, reprit la princesse avec beaucoup de hauteur, si vous dites vrai, je ne vois pas ce que vous désirez de moi. Il vous a aimée, c'est moi qu'il aime aujourd'hui, vous n'y pouvez rien faire. Consolez-vous ou pleurez en silence, c'est tout ce qui reste à faire en pareil cas.

— Vous auriez raison, madame, si les choses étaient ainsi ; mais vous vous trompez.

— Je me trompe ! Alors pourquoi le dites-vous ?

— Je ne dis pas ce que vous dites, madame, je ne dis pas qu'il vous aime et qu'il ne m'aime plus, car je puis facilement vous prouver le contraire.

— Vous ?

— Oui, madame.

— C'est impossible.

— Ne me défiez pas, madame, vous vous en repentiriez cruellement tout à l'heure. Vous m'avez fait bien du mal, vous me l'avez fait sciemment, volontairement ; vous m'avez

pris ce que j'avais de plus cher et de plus précieux en ce monde. Malgré cela, je ne puis me décider à vous affliger à mon tour. Placée en face de ma vengeance, j'hésite à la saisir; je me souviens que je vous ai bien aimée.

— Parlez, madame. J'ai assez de courage pour vous entendre.

— Vous vous croyez adorée, n'est-il pas vrai ?

La princesse ne répondit pas ; un aveu de ce genre fait à sa rivale, lui semblait un blasphême.

— Lisez donc, et voyez ce que vous devez croire réellement et qui est la vérité.

Elle lui tendit une lettre.

— Vous connaissez l'écriture, c'est la sienne, je ne vous trompe pas.

Madame la duchesse de Bourgogne prit la lettre machinalement et la garda dans sa main, sans l'ouvrir.

Elle m'a raconté depuis qu'elle pressentait une grande douleur, et qu'il lui semblait toucher un charbon ardent.

— Lisez donc, madame, reprit l'autre.

Elle lui reprit le papier et le lui donna tout ouvert.

Les yeux de la princesse se portèrent sur la première ligne, et, malgré elle, elle alla jusqu'au bout.

Madame de La Vrillière tenait la lettre, sa main tremblait ; elles se taisaient l'une et l'autre ; on entendait leurs respirations haletantes.

Elles souffraient cruellement.

Cette lettre était de Nangis, elle s'adressait à madame de La Vrillière, et elle n'avait pas quinze jours de date.

Impossible d'en nier l'authenticité ; rien n'y manquait de ce qui pouvait la rendre incontestable.

Voici ce qu'elle contenait à peu près ; ce ne sont pas les mots, ce sont les pensées. Je l'ai lue et relue plusieurs fois :

« Vous m'accusez sans doute. Le bruit de
« ce qui se passse, de ce que l'on appelle mon
« bonheur, est venu jusqu'à vous, je le vois
« bien.

« Je ne prétends pas le nier, et je ne vous
« tromperai pas.

« Je suis infidèle, mais je ne suis pas in-
« constant.

« C'est vous que j'aime, et c'est vous que
« j'abandonne. Mon existence est un sup-
« plice ; je n'ai que des remords de tous les
« côtés ; je suis un grand coupable, envers
« elle et envers vous, et la fatalité m'y
« oblige.

« Pourquoi a-t-elle daigné jeter les yeux
» sur moi ? Pourquoi n'ai-je pas eu le courage
« de la résistance et de mon amour ? Un no-
« ble aveu ne m'eût point perdu à ses yeux ;
« elle est assez grande pour le comprendre
« et me pardonner, et il m'eût sauvé du sup-
« plice que j'endure ; il m'eût sauvé de mon
« mépris.

« Elle est la meilleure, la plus accomplie
« des princesses et des femmes ; cependant
« je ne puis l'aimer et je ne l'aimerai jamais
« que par reconnaissance, que par admiration.

« Tout mon cœur est à vous, et je joue au-
« près d'elle le rôle d'un amour passionné,
« suis-je assez infâme ?

« Ne croyez pas que la fortune, que l'am-
« bition soient pour rien dans ce crime que

« je commets. Non, je n'ai pas cette lâcheté, « il ne me manquerait plus que cela!

« Je suis faible, je me laisse entraîner à la « plus douce des séductions ; tant que je la « vois, il me semble que je parle vrai, que je « pense ce que je dis ; aussitôt que je m'éloi- « gne, je sens comme une pointe acérée qui « me déchire.

« J'ai été mille fois au moment de me jeter « à ses genoux et de lui tout avouer, en la « suppliant de me punir. Je n'en ai pas la « force.

« Ah ! plaignez-moi, je suis bien malheu- « reux! et surtout croyez-moi, car je vous « aime plus que jamais. »

Cinq ou six pages sur le même ton.

On juge de l'effet produit par une pareille lettre.

Tout était atteint à la fois : l'amour, l'amour-propre, la fierté, la dignité d'elle-même.

Madame la duchesse de Bourgogne succomba sous le coup.

Elle laissa tomber le papier que, sur la fin, elle avait pris ; son visage éprouva une

angoisse épouvantable ; ce qu'elle souffrit en ce moment ne peut se dire.

Heureusement elle se soulagea par des larmes, sans quoi elle eût certainement étouffé.

Madame de La Vrillière en eût pitié à son tour ; elle s'avança pour la soutenir ; la princesse la repoussa par un geste hautain, mais pas une parole ne fut prononcée entre elles.

Après quelques instants néanmoins, madame la duchesse de Bourgogne reprit ses sens ; elle reprit aussi le sentiment de sa dignité personnelle, que les personnes de sa condition perdent rarement ; c'est chez elles comme une seconde nature, tant elles y sont accoutumées.

Elle releva la tête, secoua ses cheveux et passa la main sur son front, pour en chasser la pensée, et regarda en face madame de La Vrillière, en ce moment plus abaissée qu'elle.

— Eh bien ! madame, lui dit-elle, vous voilà bien fière et bien satisfaite.

— Madame...

— Vous vous êtes vengée, vous m'avez apporté une douleur plus grande mille fois que la vôtre. Si vous étiez la duchesse de Bourgogne, offensée, outragée comme je le suis, que feriez-vous ?

— Votre Altesse Royale sait beaucoup mieux que moi ce qu'une grande princesse peut et doit faire en pareil cas.

— Pour me venger ?

— Sans doute ; mais quelle vengeance ? C'est ce que Votre Altesse Royale seule peut décider.

—Vous croyez que je me vengerai de vous, apparemment ?

— Non, car ce n'est pas moi qui suis coupable.

— De lui, alors ?

— Madame...

— C'est de lui que vous espérez que je me venge. Ah ! je suis vengée ! il vous aime, et vous ne l'aimez pas.

— Je ne l'aime pas !

—Non, car vous lui auriez déjà pardonné, car, au lieu de l'accuser, vous sauriez le dé-

fendre, le défendre au péril de vous-même, je le sens bien, moi.

Madame de La Vrillière resta sans réponse; le bon et noble cœur de la princesse comprenait autrement l'amour que le sien.

— Eh bien ! oui, reprit celle-ci, oui, je me vengerai, et sur l'heure. Je ne sais si ma vengeance vous semblera suffisante, mais c'est la seule qui puisse me satisfaire. Appelez M. de Nangis.

Madame de La Vrillière s'étonna de ce ton calme, de ce visage tranquille; elle ne se hâta pas d'obéir.

— Allez donc, madame, j'attends !

Elle se décida et appela le coupable. Nous fûmes tous étonnés ; pour Nangis, il faisait pitié; il se leva pourtant et suivit sa maîtresse.

Elle referma la porte derrière lui.

En le voyant, madame la duchesse de Bourgogne eût un mouvement violent qu'elle réprima aussitôt.

— Approchez, monsieur de Nangis.

Il s'approcha; on eût dit un automate.

— Connaissez-vous cette lettre ?

Il ne répondit pas.

— Connaissez-vous cette lettre? répéta-t-elle, mais sans impatience.

Il tomba à genoux en murmurant :

— Oui, madame.

— Vous savez ce qu'elle renferme, alors, et il n'est pas besoin de revenir là-dessus. J'ai cependant un reproche à vous faire et un remerciement à vous adresser.

— A moi, madame?

— Oui. Vous m'aviez bien jugée, en me supposant digne d'un aveu loyal; pourquoi ne pas me l'avoir fait lorsqu'il en était temps? Vous nous eussiez évité à tous de cruelles souffrances et de pénibles humiliations. Maintenant il m'arrive bien tard et d'une façon bien douloureuse. Ne le trouvez-vous pas?

— Oh! madame!

— Madame de La Vrillière me traite comme une rivale heureuse; elle se livre à moi, après m'avoir blessée à mort; elle croit que je puis lui rendre blessure pour blessure. Hélas! cela ne se ressemble guère. Si je suis puissante, elle est aimée, elle est donc plus puissante que moi.

Nangis était dans la poussière; la princesse ne l'y laissa pas, elle était humiliée en lui, car elle l'aimait et elle en avait fait son maître.

— Relevez-vous, Nangis, je vous pardonne; je vous pardonne aussi, madame. Quoique je fasse pour vous punir, je ne pourrais pas vous rendre le mal que j'ai reçu de vous. Je ne puis pas être en reste, même dans la vengeance.

Madame de La Vrillière tomba à genoux près de son amant; elle les contempla tous les deux ainsi; ils pleuraient; elle, ne pleurait plus, ses larmes s'étaient séchées.

— Retirez-vous, vous dis-je; soyez heureux, si vous pouvez l'être, soyez-le même auprès de moi, je ne vous bannis point. J'aurai assez de force pour voir ce bonheur et ne pas l'envier. Il est inutile d'ajouter que cet entretien restera entre nous et les amis dévoués qui nous entourent, vous n'en doutez pas.

Ils étaient accablés d'une générosité aussi complète et n'avaient pas le courage de lever les yeux.

— Madame de La Vrillière peut rentrer à la cour, elle peut y paraître dès aujourd'hui; madame de Maintenon la soutiendra si le roi blâmait son empressement, puisqu'elle n'est pas portée pour le voyage de Fontainebleau. Quant à vous, monsieur de Nangis, il faut rentrer avec moi aujourd'hui; vous m'avez suivie, il faudra me suivre encore jusqu'à ce que l'on retourne à Versailles, où j'en pourrai éloigner les occasions, sans que cela soit remarqué. En agissant ainsi, avant de me sauver moi-même, je vous sauve d'abord. On excuserait la princesse coupable sans doute, mais rien n'excuserait jamais les perfides qui se sont joués d'elle. Vous pouvez partir, madame. Monsieur de Nangis, faites entrer ces dames, elles doivent être inquiètes, et elles ont assisté à une curieuse explication.

Cela dit, elle essuya ses yeux, se leva et vint d'elle-même au-devant de nous. Madame de La Vrillière passa en nous saluant, Nangis resta derrière.

— Eh bien ! mesdames, continua la princesse en s'efforçant de sourire, madame de La Vrillière revient à la cour, j'ai facilement

levé la difficulté qui l'en éloignait; je suis heureuse de lui avoir rendu service. Je vous prie de tenir secrète cette entrevue ; je désire qu'elle ne soit connue de personne. Vous me le promettez, n'est-ce pas? Monsieur d'O, faites avancer les chevaux, il est temps de rentrer. Nous avons eu là une bonne et fructueuse matinée. Partons.

XIV

Les princes sont accoutumés de bonne heure à cacher leurs impressions et à les dominer, quelque fortes qu'elles soient. Ils n'ont ni la permission de pleurer, ni celle d'être heureux sans mettre le monde dans leur confidence; aussi s'accoutument-ils à rester impassibles et à ne rien montrer, pour

ne pas permettre aux indifférents d'en tirer des inductions.

Madame la duchesse de Bourgogne montra pendant ce petit voyage un esprit aussi présent, aussi agréable, sinon aussi gai, qu'au départ. Si l'on n'avait pas connu ses souffrances, nul ne les eût devinées en approchant du château.

— Maintenant, mesdames, dit-elle, au galop ! et au galop aussi pour notre toilette ; il faut paraître à une messe où le roi me fait l'honneur de m'envoyer sa musique ; sans cela, rien ne nous sauvera. Je compte sur vous.

Nous n'avions en effet que le temps bien juste, et nous arrivâmes tard.

La princesse y était déjà toute pimponnée, attentive à ses prières, lisant dans son livre et joignant les mains comme une femme qui se recueille, et qui cherche en Dieu un appui et un refuge.

Il y avait toujours beaucoup de monde à cette messe. Quantité de dames y venaient, après avoir assisté déjà à celle du roi.

La dévotion était de costume à la cour, parce que le maître le voulait.

Beaucoup n'en avaient que le masque et s'ennuyaient de toutes ces pratiques, qu'elles suivaient seulement pour la forme.

A ce sujet, je me rappelle un tour que joua M. de Brassac, major des gardes, et qu'il eut bien de la peine à se faire pardonner.

Le soir, au salut, les dames se rangeaient dans les travées de la chapelle; à Versailles, elles avaient de petites bougies allumées sur leur prie-Dieu, sous prétexte de lire dans leurs Heures, mais, en réalité, pour être mieux vues.

Elles s'y rendaient avant le roi, afin de prendre leurs places, et attendaient.

Un soir, M. de Brassac s'avance à la tribune, et se met à crier de sa voix de stentor :

— Gardes du roi! à vos salles! Sa Majesté ne viendra pas.

Aussitôt, les gardes se retirent; aussitôt aussi, les lumières s'éteignent et les travées furent vidées.

On arrêta les gardes dans la première pièce, ils firent le tour et revinrent.

Quand le roi parut, il fut tout étonné de ne voir que deux ou trois bougies, appartenant à des dévotes en titre.

Brassac lui conta ce qu'il avait fait. Il en rit beaucoup, et de cette piété de commande.

Pour M. de Brassac, il était déjà la bête noire des gardes, il devint celle des dames, et justifia ainsi ce mot dit sur lui :

— Pour faire un bon major, il faut un homme si sévère et si brusque, qu'il se fasse détester partout ; à ce compte, M. de Brassac est le plus parfait major qui puisse exister.

A Fontainebleau et dans tous les voyages, les exercices n'étaient pas aussi réglés qu'à Versailles.

Sa messe finie, madame la duchesse de Bourgogne remplit ses devoirs ordinaires ; elle n'en manqua pas un et ne rentra chez elle qu'après avoir satisfait tout le monde.

Nous étions fort empressés de la voir, d'apprendre la vérité ; mais de ceci il n'y avait pas d'apparence, du moins pour ce jour-là ; une de nous seulement recevrait

l'aveu; laquelle? C'était difficile à deviner.

Le hasard voulut que ce fût moi.

Je me trouvai dans la galerie comme la princesse sortait de chez madame de Maintenon; elle m'aperçut et m'appela.

— Venez, madame de Lauzun, j'ai bien envie de vous voir.

Je la suivis jusques dans son arrière-cabane.

Lorsque nous fûmes seules elle se jeta dans mes bras et fondit en larmes.

— Oh! me dit-elle, j'étouffe!

Elle pleura ainsi longtemps, appuyée sur moi, sans me parler.

Il lui échappait seulement quelques exclamations qui peignaient sa douleur.

Lorsqu'elle fut un peu remise, j'osai l'interroger; elle me raconta tout.

J'en fus si frappée, si attendrie, que je ne pus retenir mes pleurs: la bonté de cette chère princesse me parut au-dessus de l'humanité.

Quant à moi, je ne m'en sentais pas capa-

ble ; si j'eusse eu la d'Argenton à mes genoux, elle ne s'en fût pas relevée si facilement.

— Maintenant, ajouta-t-elle, mon plus grand supplice est de ne rien changer à ma vie. Tant que nous serons à Fontainebleau, c'est-à-dire au moins huit jours, il faudra me promener, faire des folies et des enfantillages, emmener Nangis, le souffrir près de moi, et le soir voir cette femme, l'accueillir en souriant, parce que tout le monde me regarde devant le roi, devant M. le duc de Bourgogne, devant la cour; n'avoir pas un pli au visage, pas une larme au cœur, voilà ce qu'il faut, madame. Ah ! j'y succomberai.

Nous restâmes ensemble plus d'une heure, c'était le moment de ses particuliers; ensuite il fallut essuyer ses yeux et s'en aller dans la galerie, où le jeu allait commencer.

Je ne sais comment la reine Christine de Suède lui vint à l'idée à propos de cette galerie.

Elle me la rappela et ne put s'empêcher d'ajouter qu'au moins celle-là n'avait eu ni rivale ni infidèle à supporter.

M. de Lauzun, auquel je racontai tout, m'écouta la tête penchée, suivant son habitude.

— Les affaires de Maulévrier deviennent bonnes, me répondit-il.

— Ah ! monsieur, pouvez-vous le croire? La princesse est trop touchée.

— Sans doute : mais elle s'ennuiera et elle voudra se venger; elle n'acceptera pas le rôle de délaissée, il est trop sensible pour l'amour-propre.

— Elle aime Nangis, je vous l'assure.

— C'est possible ; cependant elle acceptera Maulévrier, et cela, bientôt. Il est adroit, il saura profiter de sa position, et vous verrez un autre règne : seulement, les choses se passeront différemment. Maulévrier est ambitieux avant tout; ses amours ne se borneront pas à la tendresse et aux promenades ; comme Tartufe, il voudra des faveurs plus solides, et Dieu sait où tout cela nous mènera. Défiez-vous du Lorrain ; dans tous les cas, prévenez la princesse. J'ai observé que madame d'Espinay et madame de Lillebonne

la regardaient beaucoup. Ne sont-elles pas aussi très prévenantes pour vous?

— En effet.

— Elles le sont pour toutes les dames familières de madame la duchesse de Bourgogne, elles doivent avoir un motif. Il y a là-dessous quelque espionnage.

M. de Lauzun avait une perspicacité admirable. Nous en eûmes la preuve quelques jours après.

La princesse avait l'habitude de lire et de déranger, en jouant, les papiers du roi et ceux de madame de Maintenon. Elle trouva sur la table une lettre, où son nom la frappa sans qu'elle cherchât à la lire. *Sa tante* la gronda doucement de son indiscrétion.

Puis elle ajouta :

— Maintenant que vous avez commencé, allez jusqu'au bout.

La princesse acheva la lecture, et trouva le récit de ce qui lui était arrivé à l'ermitage, et bien d'autres choses avec, le tout signé de la princesse d'Espinay. C'est-à-dire une belle et bonne dénonciation, acceptée par une prin-

cesse de Lorraine, n'était-ce pas là un beau rôle.

Madame la duchesse de Bourgogne vit par là que sa conduite était connue de la personne qu'elle craignait le plus, après le roi.

Elle eut un moment de terreur impossible à rendre. Elle connaissait la pruderie et la sévérité de la veuve Scarron, elle savait que pour la moindre galanterie, la moindre légèreté, les princesses, filles du roi, en recevaient des mercuriales qui les rendaient malades.

Aussi son étonnement ne fut pas mince, lorsqu'elle s'en vit quitte pour des conseils, des remontrances, une gronderie amicale; lorsque la sultane lui recommanda, non point de changer de conduite, mais de se cacher le plus possible.

— La faiblesse humaine est grande, lui dit-elle, nous devons la combattre avec courage; mais si, malgré nous, elle nous emporte, nous pouvons au moins en diriger les effets. Tâchez de demeurer fidèle à vos devoirs, mettez tout en œuvre pour cela, votre

bonheur en ce monde, votre salut dans l'autre sont à ce prix. Si vous succombez, respectez-vous, cachez-vous, évitez le scandale : vous devez l'exemple à toutes, vous devez au duc de Bourgogne la tranquillité et la joie de la vie. Que ces considérations soient toujours devant vos yeux. Quant au roi, je vous réponds qu'il ignorera ce qui se passe, ce serait pour lui un chagrin mortel. Ne lui ouvrez pas les yeux de force.

La princesse avala la morale et promit ce qu'on voulut, trop heureuse d'en être quitte à si bon marché.

Elle emporta l'assurance qu'on ne la tourmenterait point dans l'avenir, et que la sévérité de la dame ne dérangerait rien pour elle.

C'était beaucoup ; l'inquiétude à cet égard était levée.

Il est des choses qu'on redoute jusqu'à ce qu'elles soient faites, et dont on est bien satisfait ensuite.

Madame de La Vrillière reparut, sous l'égide de madame de Maintenon, trop prudente pour ne pas lui conserver la même protection en un pareil moment.

La princesse la reçut à l'ordinaire, la conduisit avec elle, Nangis aussi.

Ils semblaient ne rien changer à leurs allures, les curieux furent déroutés et les discours ne savaient où se prendre.

Le dessous des cartes était bien difficile à deviner pour ceux qui n'en avaient pas la clé, et ceux qui l'avaient ne la passaient pas aux autres.

Je sus par madame de La Vrillière qu'elle était loin d'être heureuse, bien que son amant lui fût revenu.

Il regrettait la princesse à présent qu'il ne l'avait plus. Elle était devenue pour lui une divinité, par la magnanimité qu'elle avait montrée.

Il lui échappait souvent de laisser voir ses regrets, et, sans accuser sa maîtresse, de se plaindre de ce qu'il avait perdu, jusqu'à lui dire un jour :

— Elle m'aimait mieux que vous !

Ce qui est le plus sanglant reproche qu'une femme puisse recevoir.

M. de Lauzun me laissait au milieu de tout cela, au grand étonnement de ma famille et

de ceux qui connaissaient sa jalousie, savaient aussi ce qu'elle m'avait fait souffrir.

M. de Saint-Simon fort scandalisé de ses allures, et qui en tenait sa femme éloignée, lui en fit un jour l'observation :

— Oh ! répondit-il, tout cela n'est pas propre à lui donner envie de mal faire, il s'en aut bien, elle en voit les inconvénients ; d'ailleurs, je suis là pour tout diriger. Je ne crains pas les jeunes gens d'aujourd'hui, j'en sais plus long qu'eux, ils ne m'attrapperont pas.

Pauvre fou ! Si j'avais été une autre femme, s'il ne m'avait pas suffi de manger mon pain à la fumée, il n'y aurait vu que du feu.

C'est toujours ainsi que cela se passe.

Nous n'en étions qu'à la première partie, et nous avions encore bien des choses à voir avant d'en arriver au dénouement.

XV

M. de Lauzun avait deviné juste.

Quinze jours après la catastrophe de l'ermitage, Maulévrier recommença la correspondance et le maréchal de Tessé servit encore de secrétaire. Les lettres devinrent de plus en plus pressantes, de plus en plus charmantes aussi, et la princesse en fut ravie.

Elle le fut du moins de son esprit, et se mit à lui répondre, toujours par l'entremise de madame Cantin.

Elle avait pitié de ce pauvre homme, qui se mourait pour l'amour d'elle, et quand ses yeux se détournaient de Nangis ils retombaient sur lui pour se consoler. Celui-là au moins ne l'abandonnait pas, celui-là n'avait pas semé ses tendresses de tous côtés.

Elle était la première qu'il eût aimé, la seule, madame de Maulévrier n'y avait aucune prétention, il était bien à elle, à elle seule, et tant qu'il lui plairait de le garder à son service.

C'était beaucoup, mais ce n'était pas Nangis; aussi soupirait-elle très fort et avait-elle plus de pensées que de sentiments à l'endroit de cet amoureux si dévoué.

Grâce à cette maladie de poitrine dont il s'était pourvu, Maulévrier parlait à tout le monde dans l'oreille.

Lorsque madame la duchesse de Bourgogne commença de le regarder avec plus d'intérêt, ils eurent ainsi de longs tête-à-tête, en présence de toute la cour, sans que cela

fût remarqué. Elle lui répondait haut, et entremêlait ses réponses de mots que l'on n'entendait point et qui suffisaient pour se comprendre.

Il s'arrogea le droit de donner la main à la princesse, comme gendre du premier écuyer, souvent absent, et les écuyers ordinaires n'osaient pas le lui disputer.

Il en résultait de plus long tête-à-tête encore, où personne ne les gênait. Ils marchaient en avant, doublaient le pas; le reste de la suite le ralentissait, au contraire, cela se passait ainsi plusieurs fois par jour, et ce manége dura plusieurs mois.

Comme la première fois, la cour se tut ou du moins parla bas.

Il était établi désormais que cette princesse adorée avait la liberté de son cœur, sans qu'on y vît trop à redire ; ce fut l'unique assurément, aussi l'on s'en dédommageait sur les autres.

Le pauvre Nangis maigrissait à effrayer, madame de La Villière avait les yeux rouges, et la princesse pâlissait lorsque ses regards rencontraient ceux de l'infidèle.



J'eus avec elle une conversation à Marly, où elle me conduisait toujours, qui me peignit l'état de son âme.

— Je souffre Maulévrier comme une distraction, pour ne pas mourir de chagrin, mais j'aimerai Nangis toute ma vie. Je suis obligée de me faire violence pour m'éloigner de lui, pour ne pas le rappeler. Je vois par sa tristesse qu'il m'aime plus que jamais, et j'ai besoin de me rappeler qui je suis pour que mon pardon ne soit pas complet. Ah! je suis bien malheureuse, je vous assure.

Je le crois. Cette lutte incessante devait être terrible, et ces quatre personnes souffraient beaucoup les unes par lès autres. Maulévrier avait trop de clairvoyance pour ne pas analyser ce sentiment qu'il inspirait; aussi était-il d'une jalousie féroce, d'une de ces jalousies qu'on a la tentation de tromper. Il faisait des discours de matamores, car, bien différent de Nangis, il n'avait aucune discrétion. Il jurait de pourfendre ceux qui oseraient lever les yeux sur son idole. Il n'avouait pas précisément qu'il fût heureux,

mais il avouait ses prétentions à l'être ; c'était trop.

M. de Lauzun disait :

— Si j'étais M. le duc de Bourgogne, je lui ferais donner des coups de bâton, il ne mérite que cela.

Il les méritait bien en effet. Heureusement M. le duc de Bourgogne l'ignorait, et, qui pis est, l'ignora toujours.

Ce fut longtemps une énigme que de savoir où ils en étaient ensemble. Madame la duchesse de Bourgogne ne l'avouait point, aucun de ses intimes ne s'apercevait de rien. Si elle le voyait, c'était à l'insu de tous, hors de madame Cantin, et nous l'avons soupçonné avec raison, à ce qu'il paraît. On a prétendu qu'il entrait de grand matin par les degrés intérieurs, lorsque M. le duc de Bourgogne, qui se levait de fort bonne heure, retournait chez lui. D'autres ont assuré qu'il restait la nuit entière chez la première femme de chambre, en attendant le moment fortuné. Ceci, je ne saurais le dire, je ne saurais dire même si la princesse lui accorda rien ; pour-

tant, dans la vérité de ma conscience, je le crois.

Il devait arriver encore un évènement dans ces amours, qui les rendit si remarquables pour ceux qui en furent témoins, qu'il est impossible de les oublier. Ceci, je l'ai vu et je le crois encore à peine, la cour de France, telle qu'elle était disposée alors surtout, ne laissant guère la possibilité de telles aventures. Il faut avoir connu le feu roi, ses exigeances, l'étiquette sévère établie par lui, pour comprendre la singularité de ces faits uniques.

On était alors à Versailles. Madame la duchesse de Bourgogne, assez souffrante, ennuyée peut-être aussi, eut la singularité de s'établir à Trianon pour quelques jours. Le roi ne lui permettait pas de la quitter, car, même grosse, il l'emmenait dans ses voyages, et lui fit faire une fausse-couche pour l'avoir déplacée. Cette fois il lui accorda cette semaine de vacance, à la condition qu'elle viendrait chaque soir, après avoir souper, aux heures où il avait l'habitude de la voir.

Elle eût mieux aimé ne pas paraître du

tout, mais il fallut bien accepter, puisqu'il n'y avait pas moyen de faire autrement. M. le duc de Bourgogne était alors à son second voyage de Flandre ; Nangis et tous les jeunes courtisans l'avaient suivi. Maulévrier, seul, était demeuré ; grâce à sa maladie, il ne quittait pas la place. Cependant il ne resta pas près d'elle à Trianon, c'eût été trop marqué ; il y venait chaque jour, il y demeurait quelques heures et s'en allait le soir. Madame de Lorge et moi nous y étions établies.

Un matin, je travaillais avec la princesse à un ouvrage de tapisserie, dont elle comptait faire présent à la chapelle de la Superga, à Turin, où sont enterrés les ducs de Savoie. Nous avions ensemble une de ces conversations infinies qu'elle aimait tant, où elle se plaignait tout à son aise, et où elle laissait lire dans toutes ses pensées. Madame Cantin, seule, avait dans ces moments-là l'entrée de ses cabinets. Elle entr'ouvrit la porte, après avoir gratté, et attendit que la princesse l'appelât pour l'interroger.

— Que voulez-vous, Cantin ? lui dit-elle.

— Mon Dieu ! madame, c'est un courrier de Flandres.

— Des nouvelles de M. le duc de Bourgogne ! Donnez.

— Madame, c'est que le courrier ne veut les remettre qu'à Votre Altesse Royale.

— Faites-le entrer alors.

— Madame, c'est que le courrier est M. de Nangis.

— M. de Nangis ! s'écria-t-elle en me regardant.

— Oui, madame, il a des lettres de monseigneur pour Votre Altesse. Il vient de Flandres. Il précède de bien près son auguste maître, et il a l'ordre de ne parler qu'à vous-même.

Je vis sur le visage de la princesse combien elle aimait encore cet homme, malgré ce qui les séparait.

M. de Lauzun disait : *à cause* de ce qui les séparait.

Elle ne savait à quoi se résoudre. Depuis le fameux jour de l'ariette, elle ne l'avait pas vu une seule fois ainsi, à son aise ; la tentation était trop forte, elle y succomba.

— Je ne puis pas renvoyer un ambassadeur de M. le duc de Bourgogne, madame. Il le représente puisqu'il vient de sa part.

— Cela est ainsi d'ordinaire, mais...

— Ah! chère madame de Lauzun, ne me prêchez pas, je vous en conjure. Cantin, faites entrer.

Elle était comme enivrée, elle se leva, fit quelques pas, et s'arrêtant très vite :

— Voyez comme je suis émue, me dit-elle.

— Dois-je me retirer, madame?

— Oh! non; quoique nous disions, restez. Votre présence me sauvera; vous me garderez, autrement je ne réponds pas de moi.

La mission était difficile : n'y avait-il pas deux façons d'interpréter cet ordre? Fallait-il le suivre à la lettre? Ne me saurait-elle pas mauvais gré de mon obéissance.

J'aurais voulu être loin de là, mais j'y étais, il s'agissait de m'en tirer le mieux possible.

M. de Nangis salua la princesse, mit un genou en terre et lui tendit son paquet. Il

tremblait à faire pitié, et elle autant que lui.

Elle avança la main qui rencontra celle du jeune homme, et aussitôt ils perdirent la tête l'un et l'autre.

Il prit cette main, la couvrit de baisers, elle ne la reprit point et le laissa faire.

Quant à moi, je me retirai en arrière, mais sans quitter l'appartement.

La princesse le laissa à ses pieds, elle était heureuse de le regarder et lui bien heureux de la voir.

Ils ne se parlaient pas, les paroles sont impuissantes en pareil cas. D'ailleurs, que dire ?

Ils ne pouvaient échanger, ni serments, ni promesses, impuissants qu'ils étaient à les tenir.

Quant aux assurances, il suffisait de leurs yeux pour se convaincre.

Nangis n'était plus que l'ombre de lui-même, et madame la duchesse de Bourgogne était fort changée.

Elle s'assit, il se retira ; elle essaya d'ouvrir les lettres et de les lire, un nuage cou-

vrait sa vue, elle passa son doigt sur son front, en disant :

— Je ne puis pas !

Nangis tenait l'autre main et la baisait toujours ; c'était son langage : ils se comprenaient bien.

En ce moment on gratta encore.

— Madame de Lauzun, s'écria la princesse, je n'y suis pas, je ne veux recevoir personne ; répondez, je vous en prie.

Et elle se retira dans son arrière-cabinet ; Nangis la suivit.

J'ouvris la porte. C'était madame de Cantin, annonçant M. de Maulévier.

Je n'eus pas une goutte de sang dans les veines.

— Ma chère Cantin, dis-je, allez vitement lui dire que la princesse est malade et ne peut recevoir absolument personne. Ajoutez qu'elle dort et que vous-même vous ne pouvez pénétrer auprès d'elle.

— Madame, le cheval de M. le comte de Nangis et son piqueur sont dans la cour de Marbre. M. de Maulévrier a dû les voir.

— Ajoutez que Son Altesse Royale a reçu

un message de monseigneur le duc de Bourgogne ; qu'elle retourne demain à Versailles et que d'ici là elle désire se reposer ; revenez me rendre sa réponse.

Madame Cantin s'en alla faire la commission et ne tarda guère à paraître.

J'attendis à la porte, celle de l'arrière-cabinet était ouverte ; je voyais les amants sans pouvoir les entendre : c'était, je crois, accorder les choses pour le mieux.

— M. de Maulévrier m'a fort mal reçue, madame ; il s'en est allé en grommelat, avec l'air furieux. J'ai vu le moment où il forçait la consigne.

— Veillez bien, Cantin, ne quittez pas la salle. Il est possible qu'il revienne. Lorsque M. de Nangis sortira, regardez s'il ne rôde pas aux alentours.

Je me consultais pour savoir si j'apprendrais à la princesse ce qui se passait ; je crus qu'elle devait être instruite et je m'aventurai dans ce tête-à-tête.

Ses yeux m'interrogeaient déjà.

Je lui expliquai en peu de mots, sans nom-

mer personne. Elle me comprit, je le devinai à sa rougeur.

— Il faut partir, Nangis, dit-elle; il ne faut pas qu'on vous voie ici, qu'on sache que vous y êtes venu.

— Hélas! madame, toute la cour le saura demain, et cette personne mystérieuse, que madame de Lauzun ne nomme point, mais qui, je ne devine que trop, a dû voir mon piqueur et mon cheval. Il ne sert donc de rien que je vous quitte. Laissez-moi prolonger ces instants, qui sont peut-être les derniers de ma vie.

Que vous dirai-je? Il resta. Il supplia avec tant de grâce, avec une tendresse si vive, si respectueuse, le moyen de le refuser!

XVI

Nangis demeura plus de deux heures. Je ne les laissai guère seuls, je me levai plusieurs fois, je me tins presque toujours ne vue dans le premier cabinet. Je ne les écoutais point, ils parlaient bas du reste.

La princesse semblait se défendre et Nangis suppliait. Deux ou trois fois elle lui parla

de façon à lui faire baisser les yeux et à le rendre triste. Ce n'étaient point des reproches cependant, c'étaient des larmes; il était sans doute question de son rival, peut-être de sa fameuse lettre, peut-être aussi de madame de La Vrillière.

Je l'ignore, ils ne me l'ont point dit.

J'aurais voulu le voir bien loin. Je n'osai les avertir puisqu'ils ne se séparaient pas.

Je crois qu'ils y seraient encore. Enfin, il partit.

La princesse me retint jusqu'au soir; elle fit raconter à Cantin son entrevue avec Maulévrier; elle ne fit que rire de sa colère.

— Bah! dit-elle, il s'apaisera.

Elle avait fait une provision de bonheur, croyait-elle.

Nangis était son ami, il acceptait ce titre sans en réclamer d'autres, ils se verraient désormais très souvent.

— Ah! madame, lui dis-je, c'est bien dangereux.

— Non pas, lorsqu'on a la volonté de se défendre et de ne pas succomber.

— Et M. de Maulévrier, qu'en pensez-vous? Que dira-t-il?

— Ce qu'il voudra.

— S'il se fâche!...

— Il ne se fâchera pas, sa part est assez belle.

— Il la voudra tout entière?

— Madame, ne raisonnons pas d'avance, les évènements sont plus forts que nous.

Le lendemain elle devait rentrer à Versailles, M. le duc de Bourgogne ne tarderait pas à revenir, ses lettres étaient précises.

Elle fut reçue avec enchantement par tout le monde. La cour semblait déserte, dès qu'elle n'y était pas du matin au soir. Elle tint le jeu et l'appartement.

Je vis des groupes se dissipant à mon approche, j'entendis des chuchottements, madame de La Vrillière me fuyait, elle avait les yeux gros et rouges, comme une personne qui a beaucoup pleuré.

Nangis attirait les regards, il piaffait, il était radieux.

Maulévrier semblait dans une furie à peine

contenue, mais comme le roi était présent rien n'éclatait.

Je ne pouvais m'empêcher d'être inquiète. Évidemment la visite de la veille était connue, on en parlait, et on en attendait les résultats.

Le roi dit tout haut qu'il était content de Nangis, qu'il avait fort bien fait à l'armée, et que M. le duc de Bourgogne le lui avait envoyé à cause de cela en lui en faisant de grands éloges.

Les jaloux enragèrent, et la princesse remercia le roi par un des plus charmants regards qu'elle lui accordât de sa vie.

Après le jeu, le roi alla à la promenade, il emmena madame la duchesse de Bourgogne dans son carrosse, et elle me désigna pour avoir l'honneur de la suivre, il semblait qu'elle eût besoin de me voir.

Elle fut gaie, caline, charmante. Le roi lui dit :

— On voit bien, madame, que le duc de Bourgogne va revenir, la joie vous rend plus jolie qu'à l'ordinaire.

Elle n'avait cependant pas sujet d'être contente à cet égard.

C'était le moment des grandes cabales contre l'héritier du trône, cabale que M. de Vendôme et M. du Maine conduisaient, et et que madame de Maintenon faisait semblant d'ignorer pour rester neutre.

La princesse en était fort affectée, en ce moment elle ne voyait que Nangis et ne pensait qu'à lui, le reste n'existait pas pour elle ; tout le monde s'en apercevait, excepté le roi, à qui on n'était pas pressé de le montrer.

Le soir, le cercle fut solennel, la princesse tâchait de l'égayer, le bonheur lui sortait par tous les pores.

Madame de La Vrillière et Maulévrier étaient lugubres ; ce dernier jetait des flammes par les yeux ; il regardait Nangis d'une façon qui me faisait trembler.

Nangis et la princesse ne s'en doutaient seulement pas. Ils étaient tout à eux-mêmes.

On se retira plus tôt que de coutume, la princesse avait assez de représentation.

Le roi était parti, et madame de Maintenon ne resta qu'un instant, elle n'aimait que ses particuliers, et souvent ne venait pas du tout.

Le lendemain, la princesse se leva gaie et joyeuse, elle chantait à sa toilette toutes les ariettes qu'elle savait, elle jouait avec ses dames, elle leur faisait des plaisanteries et se moquait de leurs ridicules, c'est-à-dire de ce qu'elle traitait comme tel. Madame du Lude ne put s'empêcher de lui faire une observation à cet égard.

— Si ces dames se fâchaient, disait-elle.

— Ces dames savent bien que je les aime, et que je ne parle ainsi que pour me jouer.

Elles le savaient en effet, et pas une ne se fût avisée de lui garder rancune.

La princesse fit une toilette brillante, elle dit qu'il faisait beau et qu'elle voulait ressembler au soleil.

— On me dit que ma messe sera très belle aujourd'hui. Le roi m'envoie sa musique, et toutes les dames m'ont annoncé qu'elles y

viendraient. On parle d'un sermon d'un nouveau prédicateur, je l'ai accepté, à la condition qu'il ne sera pas long. Il me tarde de m'en aller à la promenade à Trianon. Qu'on avertisse madame de Lauzun, madame de Lorge et M. de Nangis.

L'heure de la messe avait sonné, elle s'y rendit en pompe, ne touchant pas la terre. Elle se plaça à la tribune, et pria Dieu de bon cœur, entendit la messe, le sermon, la musique, et fit à l'ordinaire ses petits signes aux dames favorites.

En se retournant vers la fin de la messe, elle aperçut derrière elle Maulévrier, pâle comme un fantôme.

XVII

La messe finie, il s'avança pour lui donner la main, il tremblait de colère, elle le vit, elle en eut peur et se retira.

— Ah! monsieur, laissez-moi! dit-elle, M. de Dangeau est là, je pense.

— Non, madame, M. de Dangeau n'y est pas, et il y serait qu'il ne me disputerait

pas l'honneur de vous conduire, je vous en réponds.

Elle resta confondue; jamais il n'avait eu la pensée d'enlever au chevalier l'honneur des prérogatives de sa charge. Il fallait être fou pour dire une pareille énormité.

Elle ne résista pas, ils passèrent et ses dames restèrent en arrière, pour les laisser causer, à l'accoutumée.

On vit de loin la princesse interdite et Maulévrier furieux, parlant bas, suivant sa coutume, mais faisant des gestes et des bras qui figuraient des menaces et des injures, même pour les moins informés.

Elle m'a raconté sur-le-champ cette scène, et je ne puis m'empêcher de la raconter à mon tour, pour montrer l'audace de cet homme et la façon dont il osait traiter une fille de France.

A sa place, je l'avoue, je ne l'aurais pas souffert, et la crainte des suites ne m'eût pu empêcher d'éclater.

Dès qu'ils eurent fait quelques pas, il commença de lui serrer la main à la meurtrir.

— Madame, dit-il, je sais tout.

— Et que savez-vous, monsieur, s'il vous plaît?

— Je sais qu'hier, lorsque vous m'avez fait renvoyer par madame Cantin, vous aviez chez vous M. de Nangis.

Elle n'osa pas nier.

— Je sais qu'il est resté avec vous plus de deux heures, et seul.

— Non pas seul, monsieur.

— Madame de Lauzun était dans votre appartement, il est vrai, mais non pas avec vous; elle s'était complaisamment retirée, et vous le lui aviez ordonné peut-être; ce qui est sûr, c'est qu'elle n'était pas avec vous.

— Et quand cela serait, monsieur, que vous importe?

— Il m'importe, madame, que vous ne devez pas voir M. de Nangis, que je ne le veux pas et que vous ne le verrez pas, je vous en réponds.

— Monsieur, pensez à ce que vous dites et à qui vous parlez!

— Je pense à ce que je dis et à qui je parle; je sais quels sont mes droits et j'en

use. Vous n'êtes plus pour moi une princesse, mais une femme qui m'appartient, et qui prétend m'aimer. Or, M. de Nangis est mon rival, et, si vous ne le chassez pas, je le chasserai.

— C'est ce que nous verrons, monsieur.

— Oui, madame, et pas plus tard qu'aujourd'hui. Décidez-vous, le jetterez-vous à la porte?

— Non, monsieur.

— Vous ne le voulez pas?

— Non, monsieur. D'abord, M. de Nangis m'a été envoyé par M. le duc de Bourgogne, il est venu conférer avec moi de sa part. Vous savez combien les circonstances sont graves pour nous en ce moment. Je ne chasserai pas un ami de M. le duc de Bourgogne, il ne me pardonnerait pas. Ensuite...

— Ensuite, madame?

— Ensuite, monsieur, je ne compte pas obéir à vos caprices et me laisser mener par vous, cela est indigne de mon rang et de mon caractère.

— Est-il plus digne de votre rang et de

votre caractère d'avoir deux amants à la fois? Est-il plus digne de votre rang et de votre caractère de partager vos faveurs entre eux comme une prostituée?

Il se servit d'un autre mot.

— Monsieur, vous me manquez!

— Madame, je ne sais pas si votre beau Nangis est d'humeur à endurer ce partage. Ce qui est sûr, c'est que je ne l'endurerai pas. J'ai deux moyens d'y mettre un terme.

— Monsieur, vous êtes un fou!

— Madame, je l'appellerai en duel et je le tuerai. Ses succès à l'armée ne m'effraient point. Je le tuerai comme un chien, je vous le jure.

— Ou il vous tuera.

— Vous en seriez trop contente; et ce ne sera pas tout, je préviendrai le roi, madame de Maintenon; je ferai connaître à monseigneur le duc de Bourgogne le bon ami qu'il possède. Nous verrons ce que vous direz alors.

— Tout cela est infâme, monsieur.

— Nous voici tout à l'heure à votre appartement, n'oubliez pas ce que je vais vous dire : je vous donne trois jours pour avoir renvoyé ce Nangis, ou je m'en charge; si vous

lui parlez, si vous le regardez; j'exécuterai toutes mes menaces. Je ne suis pas homme à reculer devant aucunes, entendez-vous? et vous le savez bien.

Je m'étais rendue tout droit à l'appartement de la princesse, et par les derrières, ce qui abrégeait beaucoup; je la vis donc arriver se soutenant à peine.

Maulévrier fit une profonde révérence, qu'elle lui rendit de la main, et, comme une personne sensée, il se retira.

Madame de Nogaret était avec moi, madame la duchesse de Bourgogne l'aimait beaucoup et l'appelait sa *petite bonne*. Elle suivait volontiers ses conseils et ne lui cachait pas grand'chose.

Dès qu'elle nous aperçut, elle courut à nous, et nous emmena tout de suite dans sa garde-robe, où elle éclata un quart d'heure durant en cris et en sanglots.

Nous n'en pouvions rien tirer.

Enfin, elle nous raconta tout, en ajoutant qu'elle ignorait comment elle n'en était pas morte, comment la honte ne l'avait pas fait rentrer sous les parquets.

— J'ai cru que je n'arriverais point, et

c'est un véritable chemin de la croix que j'ai parcouru. Que faire à présent? Conseillez-moi, mesdames, ma tête se perd, je suisfolle!

— Que faire, madame? répondit madame de Nogaret. Hélas ! rien; nous taire, et éviter M. de Nangis : c'est dur, mais c'est indispensable. Vous devez ménager ce fou furieux, capable de tout. Il vous perdra.

— Et vous, madame de Lauzun?

— Moi, madame, ce n'est pas mon avis, bien au contraire.

— Et que feriez-vous?

— Vous nous avez fait l'honneur de nous dire que madame de Maintenon n'avait plus rien à apprendre et qu'elle vous avait traitée doucement. J'irai la trouver aujourd'hui même, je lui avouerai franchement la vérité, je ferai un appel à son affection pour vous, pour la maison royale, je lui demanderai justice de cette insolence, et je ne doute pas qu'elle ne fasse tout ce que vous désirez. Ensuite, je préviendrai moi-même M. le duc de Bourgogne, je sacrifierai une partie de la vérité pour sauver le reste, je conviendrai de la coquetterie, de la légèreté, des désirs de plaire, toutes les fautes que l'indulgence

du prince et son amour pour vous rejetteront sur le compte de la jeunesse. Je serai ainsi très forte, je ne craindrai rien, et au moins j'aurai vengeance d'un misérable qui vous a offensée.

La princesse regarda madame de Nogaret en branlant la tête.

— Petite bonne, cela ne se peut pas, il me semble.

— Madame...

— On les éloignerait tous les deux, et c'est ce que je ne veux pas.

— Et puis, M. de Maulévrier ne reculera devant rien, et vous savez...

— Eh bien, interrompis-je, que craindriez-vous de lui ? Madame de Maintenon est assez puissante pour le faire jeter à la Bastille où de bonnes murailles vous en répondraient apparemment.

— Auparavant il parlerait, il montrerait mes lettres, et je ne pourrais pas les nier, M. le duc de Bourgogne saurait tout, je mourrais de honte.

— Ah ! madame, m'écriai-je, vous lui avez écrit !

— Hélas ! oui. Ne le savez-vous pas ?

— Il faut lui faire rendre les lettres.

— Il ne les rendra point.

— Faites-les demander par madame de Maintenon, qu'elle les exige, il n'osera lui résister.

— Il ne les donnera pas ; d'ailleurs, madame de Maintenon ne sait pas tout, et je rentrerai sous terre en lui avouant jusqu'où j'ai poussé les choses. Que je suis malheureuse, mon Dieu ! Et pourquoi n'ai-je pas eu la force de vivre selon mon devoir !

J'ai rarement vu les femmes satisfaites de leurs fautes, elles sont presque toujours punies par où elles ont péché.

— Madame, reprit madame de Nogaret, le conseil de madame de Lauzun est plus digne peut-être, mais il est dangereux. Un homme tel que M. de Maulévrier doit être ménagé ; vous ne devez surtout pas vous commettre avec lui à quelque prix que ce soit. Laissez passer la première furie, il oubliera peu à peu. Sans le flatter, soyez douce, ne voyez plus M. de Nangis. De celui-là, vous n'avez rien à craindre, vous en êtes sûre.

L'avis de madame de Nogaret prévalut, et, ce qui me combla d'une surprise inexpri-



mable, c'est que M. de Maulévrier reparut au jeu, c'est que madame la duchesse de Bourgogne fut avec lui, en apparence, comme à l'ordinaire, et que rien ne sembla changé. Je n'en pouvais croire mes yeux.

— Madame, me dit M. de Lauzun, la princesse veut en garder un. Elle ne craint pas Nangis, elle le chassera. C'est toujours celui qui crie le plus fort qui a raison avec les femmes de ce caractère. Vous verrez qu'elle les aime tous les deux.

Je crois, en vérité, qu'il avait raison, et la suite le prouvera.

Nangis, averti sous main, ne parut pas ce jour-là. Il revint le lendemain pour n'avoir pas l'air de fuir.

Maulévrier cria partout qu'il le gênait, qu'il en tirerait raison et qu'il l'attaquerait, fût-ce dans la chambre du roi.

D'un autre côté, madame de La Vrillière, hors des gonds, tenait les propos les plus alarmants.

Elle me prit à partie un jour dans le parc, où je me promenais avec ma sœur et deux ou trois personnes.

— Vraiment, madame, vous n'êtes donc

pas mon amie ni celle de Nangis, que vous aidez madame la duchesse de Bourgogne dans ses belles manœuvres? Comprend-on qu'elle vienne me l'enlever encore après ce qui s'est passé, au point où elle en est avec Maulévrier, et trouvez-vous sa conduite belle?

— Madame, vous dites là des choses à vous faire chasser, si elles étaient connues.

— Madame, elles ne peuvent manquer de l'être, je ne les cache pas.

— Madame, je vous donnerai un conseil d'amie, bien que je ne sois pas la vôtre, à ce que vous prétendez : taisez-vous, on n'est pas indulgent pour ces sortes d'ingratitudes. La princesse vous a comblée et vous comble encore. Madame de Maintenon et madame votre mère, elle-même, ne vous défendraient pas contre elle.

— Madame, je vous remercie, je sais ce que j'ai à faire.

— Rien de mieux, mais permettez alors que, pour mon compte, je le sache aussi bien que vous.

Nous nous séparâmes là-dessus.

Elle n'en tint compte et continua.

Maulévrier ne s'arrêta pas non plus. Madame de Blansac chapitra son fils, qui voulait l'aller chercher et lui persuada de s'en retourner à Paris.

— Tout le monde sait que vous êtes brave, et tout le monde vous tiendra compte de votre réserve. Vous montrerez votre respect à la princesse et votre déférence à ses ordres, Elle et tous ceux qui sont instruits, feront la différence avec cet insensé, et vous jouez le beau rôle.

Il la crut et il fit bien : la considération de sa fortune l'arrêtait ainsi. Un éclat en personne, la princesse le perdait plus sûrement qu'elle.

Il fallait un fou comme Maulévrier pour oser disputer, les armes à la main, l'amour d'une fille de France, mariée et petite-fille, de Louis XIV, alors que le roi et son mari existaient, alors que tous les yeux de l'univers étaient sur notre cour.

Quant à la princesse elle ne vivait pas. Le retour de son mari augmenta les dangers et ses perpétuelles transes. Elle maigrissait à vue d'œil.

Chaque jour, elle abordait en tremblant le roi, madame de Maintenon, et surtout M. le duc de Bourgogne.

Monseigneur était certainement au fait de tout par sa coterie, par madame la duchesse et mademoiselle Chouin, qui n'aimait pas la princesse.

On ne parlait d'autre chose au *parvulo* de Meudon ; il n'en fit pas semblant, et y resta étranger.

Ce parvulo était le nom donné, je ne sais pourquoi, à l'entresol de Meudon, habité par mademoiselle Chouin, dans les voyages qu'y faisaient monseigneur, et où n'entraient que les intimes, madame d'Espinay, mademoiselle de Lillebonne, le duc d'Antin, et quelquefois la princesse de Conti.

Mademoiselle Chouin jouait chez monseigneur le même rôle que madame de Maintenon chez le roi. Elle y trônait en belle-mère et en femme, ne se levait pour personne, avait son fauteuil quand les princes et princesses n'avaient que des tabourets, les régentait tous et tenait le haut bout.

La différence était qu'elle ne se montrait que dans une intimité de famille et d'amis

particuliers, qu'elle n'acceptait ni titres, ni biens, ni richesses, et que hors ce parvulo elle n'était absolument de rien.

Quand monseigneur était à Versailles, elle restait à Paris dans un modeste appartement. Lorsqu'elle devait le rejoindre, elle partait dans un carrosse très simple, avec son petit paquet et sa suivante, arrivait par les communs et se cachait. Cela n'était pas d'une reine comme l'autre.

XVIII

Pendant six semaines, madame la duchesse de Bourgogne fut, on peut le dire. entre la vie et la mort, car elle n'existait pas. J'en avais grande pitié, et je ne comprenais point qu'elle montrât si peu d'énergie.

M. de Lauzun, qui voulait tout savoir et qui causait fort de cela avec moi, me donna un jour une idée que je n'avais pas eue et qui sauva tout. La corde était si tendue qu'elle

eût cassé sans cela, j'en suis sûre. Il me conseilla de parler au maréchal de Tessé et de le supplier de finir cette histoire, dont le dénouement occupait tout le monde.

Celui-ci allait partir pour l'Espagne. Comme je n'écris pas l'histoire, j'ai négligé de parler de la succession au trône de ce pays, échue à M. le duc d'Anjou, second fils de Monseigneur, qui était devenu roi, et que son aïeul soutenait de toutes ses forces, bien entendu. Nous reviendrons à ce pays à propos de M. le duc d'Orléans et de ce qui s'y passa avec lui.

M. de Tessé venait d'être nommé au commandement d'une des armées, et c'était bien le cas d'emmener son gendre pour nous en débarrasser. Nous avions là un des neveux de M. de Lauzun, M. de Nogent; je pris le prétexte d'en vouloir parler au maréchal, et je le priai de passer chez moi à Paris, où j'étais en ce moment, ce qui devait moins se remarquer qu'à Versailles.

Je n'avais fait part de mon projet à qui que ce fût, me réservant de m'en faire fête, lorsqu'il aurait réussi. Le maréchal vint. Sans préambule, je lui demandai sa parole de ne jamais révéler à qui que ce fût ce que j'allais

lui apprendre, et je lui racontai tout. Il en avait bien eu quelque vent par les murmures de la cour, mais il ignorait les circonstances, le danger que courait son gendre et celui qu'il faisait courir à la princesse.

Il en fut du dernier étonnement et me remercia fort. Je ne craignais pas qu'il me trahît; il préférait naturellement conserver pour lui l'honneur de la découverte, de l'invention et de l'exécution. Il m'interrogea fort et me conjura de ne lui rien cacher, afin qu'il puisse agir plus sûrement. Je lui avouai donc que madame de Maintenon était instruite, sans le vouloir paraître. Il respira, elle ne s'opposerait à rien et ne l'accuserait pas.

En me quittant, il alla trouver son gendre. J'ai toujours soupçonné celui-ci d'avoir cherché un échappatoire et d'avoir accepté celui-ci en ne sachant comment faire, et s'étant trop avancé pour reculer.

Lorsque son beau-père lui parla si sérieusement, il battit d'abord la campagne, puis il se laissa persuader de l'entendre et de ne point l'interrompre quand il lui exposa ses plans. Il voulait l'emmener en Espagne, rien n'étant plus aisé, avec la maladie dont il se

prétendait attaqué, et pour laquelle les pays chauds étaient souverains. Il ne s'agissait que de mettre Fagon dans ses intérêts et de le faire parler comme ils le désiraient; cela n'était pas difficile, Fagon n'avait jamais refusé de services de ce genre.

Là-dessus Maulévrier s'emporta. Quitter la France et la cour, quitter la princesse, c'était renoncer à sa fortune, c'était perdre la peine qu'il s'était donnée pour y arriver. M. de Tessé lui fit comprendre, ou du moins essaya de lui faire comprendre qu'il avait perdu probablement sans retour la bonne volonté de la princesse, par ses menaces et par la peur effroyable qu'il lui faisait depuis six semaines, qu'une absence était nécessaire, que pendant ce temps, si elle l'aimait, elle ne se souviendrait plus que de son amour et oublierait ses offenses, et qu'il gagnerait, au contraire, à s'éloigner.

— D'ailleurs, ajouta-t-il, pour dernier argument, si vous me refusez, comme je ne veux pas que vous me perdiez et votre femme aussi, je vous en ferai donner l'ordre et vous me suivrez, ou vous irez à la Bastille : c'est à choisir. J'obtiendrai promptement la lettre

de cachet, on ne me la refusera pas. Vous me connaissez, et j'y tiendrai.

Maulévrier dit qu'il compromettrait la princesse, qu'il dirait tout; le maréchal lui répondit qu'il finirait ses jours dans un cul-de-basse-fosse, et que, loin de le soutenir, il l'accuserait et se mettrait avec ceux qui l'accableraient.

Maulévrier commença à réfléchir, à céder, il fit ses conditions; enfin il obtint qu'on le ménagerait, qu'il aurait l'air *forcé*, qu'on mettrait en avant sa santé et la nécessité de la rétablir, et que son amour-propre ne recevrait aucune blessure.

M. de Tessé alla donc chercher Fagon, qui ne sortait guère de chez lui, mais qui savait tout ce qui se passait à la cour. Ils eurent ensemble une conversation dans laquelle chacun déploya sa finesse, son savoir-vivre et son esprit de courtisanerie.

— M. de Maulévrier est en effet fort malade, monsieur le maréchal, je n'en doute pas, et j'en ai reconnu tous les symptômes. Après les remèdes qu'il a faits, sans amélioration dans son état, il ne lui reste plus qu'à essayer du Midi, et le voyage sera salutaire.

— Il n'est pas question de faire campagne, monsieur Fagon, vous le comprenez. Il se reposera à Madrid, ou bien à Gibraltar, ou à Séville, selon ce qu'il s'y trouvera bien.

— Sans doute, sans doute.

— Et vous en parlerez au roi, je l'espère; je compte sur vous pour cela, monsieur Fagon, j'en serai très reconnaissant.

— Vous pouvez être sûr que je vous servirai, monseigneur. D'ailleurs, rien de plus juste, de plus salutaire *pour tout le monde* que ce que vous demandez.

— Vous savez en quels termes vous devez agir, je n'ai rien à vous apprendre. Un homme de votre science et de votre esprit n'a pas besoin qu'on s'explique à deux fois, il comprend tout.

Le roi fut prévenu le soir même, madame de Maintenon aussi; cela passa droit. Madame de Maintenon le présenta de façon à ôter toute espèce de soupçons, si le roi avait pu en concevoir.

— M. de Maulévrier est bien malade, monsieur Fagon, comment fera-t-il pour arriver jusque-là? Le pauvre homme ne peut ni parler ni se soutenir. Il mourra en route.

— Non, sire, non, les malades de cette maladie ont plus de force qu'on ne le suppose. Ils vont très bien à travers les difficultés et en ayant l'air de mourir à chaque instant. M. de Tessé ramènera, je l'espère, monsieur son gendre guéri après la campagne. Il n'y paraîtra plus. C'est le meilleur remède que nous puissions trouver.

— Eh bien! monsieur Fagon, qu'il parte; nous tâcherons de consoler madame de Maulévrier, et qu'elle ne s'aperçoive pas de son absence.

Tessé fut ravi; mais qui le fut plus encore, ce fut madame la duchesse de Bourgogne; elle était aux anges et ne savait comment le dire. Ce que je ne compris point, c'est qu'elle eut un air de tristesse avec cela. Elle se sentait soulagée, mais elle était fâchée qu'il la quittât.

Nangis n'était plus possible, après l'éclat et les clabauderies de madame de La Vrillière, et il ne lui restait rien pour se consoler.

La princesse s'ennuierait, l'ennui était son ennemi capital, celui qu'elle ne pouvait vaincre, et elle le prévoyait.

Le même soir, on annonça ce départ à la cour, Maulévrier en reçut des compliments, sa femme aussi, M. de Tessé fit le modeste et le désintéressé, madame de La Vrillière se mit en furie, et déclara que si c'était pour lui reprendre Nangis qu'on agissait de la sorte, il faudrait l'exiler aussi, car elle n'aurait pas plus de patience que M. de Maulévrier.

J'entrepris de la raisonner, elle me répondit que c'était facile à dire pour qui n'y avait pas d'intérêt; que, quant à elle, ni princesse, ni bergère ne s'emparerait de ses affections. Jamais on ne vit pareil fagot d'épines.

Je ne pus m'empêcher d'en prévenir madame la duchesse de Bourgogne, et il me parut alors tout simple qu'elle cherchât à dépasser la méchanceté et qu'elle s'en allât pleurer avec madame de Maulévrier, lorsque son mari fut parti.

Elle prit le prétexte d'amitié et la vit fort souvent, madame de Maintenon l'accompagnait par politique et pour sauver les apparences, tout se passa donc pour le mieux.

Nangis revint à la cour, il n'osa pas se

rapprocher de la princesse, ni elle se rapprocher tout à fait; ils avaient réfléchi.

Madame de La Vrillière les effrayaient, elle était si décidée à tout dire, qu'elle les en convainquit.

Ma conviction à moi est qu'ils se cachèrent et que, comme dans les commencements, ils se virent sous la protection de la petite Nanon, la même qui les avait déjà servis. Je n'en eus jamais qu'une demi-certitude.

Le maréchal n'était pas homme, et Maulévrier encore moins, à s'en aller tout droit en Espagne sans voir la princesse des Ursins, alors en disgrâce et en exil à Toulouse.

Louis XIV lui avait fait quitter son petit-fils, malgré lui, parce qu'elle s'était permis de décacheter les dépêches de Torcy, et qu'elle l'avait montré, en faisant une annotation à la réponse.

Le roi voulut châtier cette insolence; Philippe V dut obéir, mais la princesse n'en conserva pas moins sa faveur et celle de la reine.

Aussi, était-ce une excellente précaution que d'arriver protégé par elle.

Il fallait le faire trouver bon au roi; il y

parvint, en y intéressant madame de Maintenon, toujours sa protectrice sans que le roi s'en doutât.

Sa démarche ne devait pas tirer à conséquence, politiquement parlant, c'était seulement une marque de déférence pour Leurs Majestés Catholiques, cela ne pouvait que bien faire dans l'état des choses.

Ils allèrent donc à Toulouse, où la princesse les reçut à merveille. Elle leur donna de pressantes recommandations auprès de Leurs Majestés.

Ces recommandations firent de M. de Tessé un grand d'Espagne de la première classe, dès qu'il fut arrivé.

Quant à Maulévrier, elles en firent bien autre chose.

Il avait séduit la princesse des Ursins, à laquelle il raconta, au milieu de ses larmes, son roman et ses douleurs. Elle s'y intéressa vivement, le prit à cœur, le plaignit et l'assura qu'il trouverait en Espagne un dédommagement.

Elle lui promit qu'elle le recommanderait pour que la reine d'Espagne le recommandât à sa sœur et le fît rappeler.

Il portait déjà des lettres de madame la duchesse de Bourgogne à la reine.. Elle parlait de lui comme d'un ami bien cher, comme d'un féal, d'un dévoué, qui l'avait aidée à supporter les cabales, à les combattre, à les vaincre.

Elle le lui donnait pour qu'il remplît auprès d'elle les mêmes fonctions, et pour qu'elle le consolât de la séparation qu'on leur imposait.

Madame des Ursins fit plus, elle le nomma son ambassadeur près de la reine, et le chargea de négocier son retour, en inspirant à Philippe V la pensée de résister en tout à son aïeul, de lui désobéir et de lui faire comprendre qu'il en serait ainsi, jusqu'à ce qu'il lui eût rendu la conseillère qu'il lui avait enlevée.

XIX

Maulévrier arriva donc en Espagne, bien pourvu et bien lesté des moyens de parvenir.

Il n'en demandait pas plus. Malgré ses étalages, le sentiment était pour lui de mince importance et sa fortune était tout. Seulement il désirait y parvenir dans son pays, et ne prenait l'Espagne que comme un moyen.

En débarquant à Madrid, ils furent admis sur-le-champ chez le roi et chez la reine, et accueillis à bras ouverts par eux.

La reine pleura en apercevant l'écriture de sa chère princesse, et en entendant les détails qu'ils lui donnèrent sur elle.

— Je ne vis plus, je ne respire pas depuis qu'on me l'a ravie. De Toulouse elle nous dirige comme si elle était là, nous sommes toujours avec elle et nous en parlons du matin jusqu'au soir.

— Madame, la princesse ne vit ainsi que pour Votre Majesté, je suis chargée par elle de ses regrets, de ses douleurs, de son désir de vous rejoindre, et nous devons en chercher ensemble les moyens.

— Je les emploierai tous. Il est pourtant cruel de penser, que nous, le roi et la reine d'Espagne, nous ne pouvons faire revenir une femme que nous aimons et qu'on nous dicte des lois jusque chez nous. Louis XIV nous traite comme des enfants en tutelle. Il n'aura pas bon marché de nous jusqu'à ce qu'il ait cédé à nos désirs, n'est-il pas vrai, sire ?

Le roi n'avait d'autres volontés que celles

de sa femme, il l'aimait fort et il en fut de même pour toutes deux.

La seconde le domina davantage encore, si c'est possible.

Le roi dirigé par ses sens, fort dévot, craignait une infidélité à l'égal de la mort, il en résulta que les deux reines gouvernaient avec ceux qui voulaient bien les aider. La seule menace de porter leur lit ailleurs que dans sa chambre, lui aurait fait donner les trésors des Indes.

La reine Marie-Victoire, celle que les Espagnols appelaient *Sarayane*, et à qui le nom en est demeurée, n'avait pas d'autre volonté, pour le moment, que de revoir madame des Ursins, et d'autre désir que d'en causer avec Maulévrier qui lui apportait de ses nouvelles. Elle l'envoyait chercher à chaque instant.

Tessé avait quitté Madrid pour se rendre au siége de Gibraltar, son gendre prit encore prétexte de sa maladie et ne le suivit point. Il était venu pour sa santé et non pas pour la guerre; en conséquence il ne bougea de Madrid, où, pour l'entretenir plus à son aise, la reine lui fit donner par le roi l'entrée fa-

milière, c'est-à-dire qu'il arrivait jusqu'à elle à toutes les heures et dans tous les moments, en passant par l'appartement du roi.

Aucun espagnol n'avait ces privances, aussi firent-ils des cris abominables, et commencèrent-ils à murmurer.

Maulévrier n'était pas pour s'épouvanter de si peu. Il les laissa dire et alla son chemin, passant des journées entières avec la reine, pendant que le roi était au conseil, à la chasse, ou à une des cérémonies sans fin qui se pratiquent en Espagne.

On parlait beaucoup de madame des Ursins, mais on n'en parlait pas toujours.

Il crut s'apercevoir que la reine le regardait de bon œil, et prenait plaisir à l'entendre sur toutes sortes de sujets, sans lui en défendre aucun.

Il mit la conversation un jour sur madame la duchesse de Bourgogne, sur tout ce qu'il avait souffert pour elle, ajoutant que ses dédains étaient la cause de sa maladie.

— J'en serais certainement mort si l'on ne m'avait fait partir pour l'Espagne : ce climat bienfaisant et les bontés de Votre Majesté me font renaître.

Il était trop adroit pour se poser en heureux délaissé.

L'âme tendre de Marie-Victoire devait se prendre à la pitié, jusqu'à la coquetterie. Elle n'était ni belle, ni séduisante, perdue d'écrouelles, au point d'en mourir toute jeune.

Elle avait le teint d'une femme malsaine, les yeux éteints, quoique italienne, et une sorte de langueur nonchalante, qui ne rappelait pas la vivacité de sa sœur.

Elle s'intéressa, en effet, tout d'abord à cet homme que sa sœur avait dédaigné, et qui s'en allait dépérissant par la douleur.

Il avait un grand esprit et il annonçait une belle âme.

— Comment! ma sœur est cruelle à ce point! s'écria-t-elle; on ne croit pas cela dans les pays étrangers.

— Elle n'est pas cruelle pour tout le monde, s'il faut accepter les bruits de cour et les apparences, madame.

— Le duc de Bourgogne est, comme son frère, un grand dévot, répliqua en soupirant la reine, à qui cette excuse parut suffisante.

— Cela est vrai, madame, soupira aussi



Maulévrier, et madame la duchesse de Bourgogne n'a pas l'angélique douceur, la résignation de Votre Majesté.

— Ah! reprit-elle, et elle soupirait plus fort, on n'en souffre pas moins pour se taire et n'en faire aucun bruit.

— Vous, madame, vous souffrez?

— Et ne souffrez-vous pas, vous, monsieur?

— Moi, madame, je ne suis pas la reine d'Espagne et des Indes.

— Monsieur, les couronnes sont souvent garnies d'épines, et les trônes rembourrés de pointes aiguës.

— Ah! madame, cela se peut-il!

Et les voilà aux plaintes, aux confidences, aux gémissements sur leurs douleurs mutuelles; les voilà dans la confiance de l'*amitié*, et la reine ne pouvant bientôt plus se passer de cet *ami* envoyé par la Providence pour sécher ses larmes.

Cette cour d'Espagne est un tombeau; toutes les reines y meurent de chagrin, quand elles n'y sont pas empoisonnées comme la fille de Monsieur, et quand elles ne se mettent pas franchement à la tête du gouverne-

ment, comme la seconde femme de Charles II, ou la princesse de Parme, qui devint celle de Philippe V, après la *Sarayane.*

Celle-ci, accoutumée à Turin à la cour de Victor-Amédée, trouva un changement dont elle fut tristement frappée.

Philippe V n'était rien moins qu'aimable. Il ne riait guère en France, en Espagne il ne ria plus du tout. Entouré de moines, et avec un petit esprit, il priait Dieu, faisait des processions, visitait des couvents, assistait à des *auto-da-fé,* et la reine devait le suivre partout. Ses seules récréations étaient les baisemain est les combats de taureaux, qui lui faisaient horreur.

Elle s'ennuyait donc au point que sa santé en fut détruite; bonne, pieuse, attachée à ses devoirs, attachée même à son mari, elle était cependant plus disposée qu'une autre à mal faire. Je sais ce que c'est, et j'atteste que si M. de Lauzun ne m'avait pas enfermée, si j'avais joui tout d'abord de la liberté que j'eus ensuite et qu'il me retira, comme on le verra bientôt, je n'aurais pas pensé à M. le duc d'Orléans. L'ennui nous pousse à ce que nous ne voulons point.

Maulévrier comprit qu'il allait avoir une route ouverte où il pouvait monter plus facilement qu'à Versailles, et qui donnerait plus vite des résultats. Il se fit de plus en plus malade, et la bonne reine, qui le croyait atteint au cœur, se mit à panser ce cœur, pour guérir le corps. C'était en effet le meilleur moyen.

Elle lui dit qu'elle voulait être son amie, qu'elle se chargeait de sa fortune.

— Il s'agit bien de fortune, madame !

— Je sais que vous ne pouvez renoncer à votre pays, sans trouver ailleurs l'équivalent de ce que vous y laissez, et je m'en charge. Vous nous resterez.

— Madame !...

Il n'en avait aucune envie.

— Vous n'aurez pas sujet de regretter la France, ni ma sœur, si ingrate à votre tendresse.

— Hélas ! madame, je ne suis jamais sorti du respect, je ne lui demandais que de l'amitié, elle me l'a refusée.

— Povero ! vous la trouverez ici et douce et efficace, ne vous occupez plus de rien.

L'ambitieux était aux anges, sa fortune

était faite. Il voulut mieux, et se mit à poursuivre la reine d'une passion enragée, à plus grands éclats que celle qu'il avait déjà éprouvée pour madame la duchesse de Bourgogne. Il n'eût point réussi sans les tragédies et les grands évènements.

La première fois qu'il laissa échapper le mot d'amour, la reine lui imposa silence, mais doucement.

— Aimez-moi comme vous aimiez ma sœur, lui dit-elle.

— Ah! madame, est-ce possible?

Et il se mit à lui prouver qu'elle était plus belle, plus séduisante que notre princesse, et que par conséquent l'amitié était une chimère auprès d'elle.

La pauvre femme, accoutumée aux appétits brutaux du roi, respira cet encens avec délices, et s'en laissa enivrer.

Elle eut cependant assez de courage pour chasser ce tentateur, lorsqu'elle eut employé tous les moyens pour lui imposer silence.

Il ne murmura pas, mais il retomba plus malade que jamais. Elle envoya savoir de ses nouvelles.

— Dites à Sa Majesté que je suis confondu de ses bontés et que je me meurs.

On rapporta cette réponse à la reine, deux ou trois fois de suite, avec des corrolaires. Elle commença par s'attendrir, puis elle s'impatienta, puis elle se livra des combats à elle-même, puis elle cria, comme nous ne faisons, hélas! que trop souvent. Elle lui envoya une de ses femmes, la plus familière, qui lui porta ce mot de sa part :

— Revenez!

Il ne se le fit pas dire deux fois, je vous en réponds, et reparut bien vite.

Il y eut entre eux plusieurs explications successives, de plus en plus orageuses. Les rôles changèrent bientôt : ce fut Maulévrier qui menaça de partir, si l'on imposait silence à un sentiment si noble, si grand, si dévoué, dont les plus grandes reines devaient être fières, et qui ne demandait rien que la permission de consoler la sienne, alors qu'elle souffrait tant.

Cette concession fut faite, puis une autre, puis une autre encore, tant et si bien que les choses allèrent au dernier point et que la reine n'eut bientôt plus rien à refuser.

Trois jours après, Maulévrier était grand d'Espagne de la première classe, comme son beau-père. Seulement, Tessé était bon gentilhomme, et Maulévrier était simplement fils d'un frère de ministre, lequel ministre, M. Colbert, n'avait jamais eu la moindre prétention à la noblesse. Le morceau était donc difficile à faire avaler à l'Espagne d'abord, à la France et à l'Europe ensuite.



XX

Maulévrier le sentit bien, mais l'effronterie ne lui manquait pas.

Il commença par écrire à sa femme, en la priant de voir madame la duchesse de Bourgogne et madame de Maintenon, auxquelles il écrivait aussi.

Il leur annonçait la grâce qu'il avait obtenue par leurs recommandations ; il les remerciait, se mettait à leurs pieds, en les sup-

pliant d'achever leur ouvrage, et d'obtenir du roi la permission d'accepter cette dignité; il s'en reconnaissait indigne, mais il s'engageait à en soutenir l'honneur.

Des lettres de la reine d'Espagne étaient jointes à celle-là. Madame de Maulévrier ne se trompa point aux instances qu'elle faisait et aux termes plus que pressants dont elle se servait, et, bien que la princesse des Ursins corroborât de Toulouse, la fine mouche sentit que madame la duchesse de Bourgogne, encore plus intéressée qu'elle dans la question, la percerait à jour.

Elle mit donc tous ses soins à la détourner de cette idée.

Son mari ne songeait qu'à quitter l'Espagne, à revenir. Aussitôt que sa santé, en si bonne voie de guérison, serait rétablie, il reviendrait.

Cette dignité de grand d'Espagne, le mettrait à la cour sur un pied d'égalité avec les plus hauts.

Les bontés dont Son Altesse Royale l'honorait se trouveraient ainsi justifiées.

C'était adroit, mais cela tombait dans un mauvais moment.

Nangis, je ne sais pourquoi, s'était rallié à madame de La Vrillière avec une tendresse que l'on ne comprenait pas. Il n'avait d'yeux que pour elle, et la princesse, toujours attristée, n'avait plus la consolation de penser qu'ils souffraient ensemble, et l'un pour l'autre.

Elle était d'une humeur hérissonne, et l'inconstance de Maulévrier ne pouvait arriver plus mal à propos.

Elle demandait tous les jours à sa femme s'il ne revenait point; elle eût voulu l'avoir sous sa main, pour prouver à Nangis qu'elle n'était pas plus désolée que lui, et qu'elle se consolait plus facilement encore.

Lorsqu'elle reçut ces nouvelles, elle pensa, avec raison, qu'après une grâce pareille, il ne quitterait pas immédiatement l'Espagne; elle se dit que la reine avait eu de puissants motifs sans doute pour l'accorder, et se demanda quels étaient ces motifs.

La lettre de sa sœur ne lui laissait aucun doute : elle n'eut pas besoin d'en lire plus de deux lignes pour savoir la vérité, et tout son sang frémit de colère.

Elle était encore désaimée par celui-là;

mais elle avait en main sa vengeance, et elle se promit d'en user largement.

Madame de Maulévrier saisit ses impressions sur son visage et les devina facilement.

Elle maudit mille fois la maladresse de son mari, qui, pour avoir voulu trop bien faire, compromettait tout.

La princesse relut encore la lettre de sa sœur, puis celle de Maulévrier; elle les ploya sans rien dire, et les jeta négligemment sur une table.

— Eh bien, madame, demanda madame de Maulévrier, voyant qu'elle ne parlait pas, pouvons-nous compter sur la bonté de Votre Altesse Royale, voudra-t-elle nous appuyer auprès du roi?

— Vous appuyer, madame! La reine d'Espagne ne laisse rien à faire à personne; seulement, je doute que cet empressement puisse vous servir beaucoup. Elle ignore sans doute la vérité sur bien des choses, sans quoi elle ne demanderait pas l'impossible pour se le faire refuser.

— Comment, madame? Avant et depuis l'avènement de Sa Majesté Philippe V, bien

des seigneurs, sujets du roi, n'ont-ils pas obtenu la grandeur et n'y ont-ils pas été confirmés par lui ?

— Oui, madame, vous avez raison. Pourtant, remarquez bien ce que vous dites vous-même : *bien des seigneurs.*

— Eh bien, madame ?

— Votre mari n'est pas un seigneur, que je sache.

— Madame, mon mari est le gendre du maréchal de Tessé, le neveu d'un ministre que le roi a placé à la tête de son État, et dont il a récompensé les services par les grâces les plus signalées, il peut bien, ce me semble...

— Madame, le roi a récompensé les services de M. Colbert, il a récompensé et il récompense encore tous les jours le maréchal de ceux qu'il rend ; mais M. de Maulévrier de quoi peut-il le récompenser ? Qu'a-t-il fait ?

— Madame, Votre Altesse Royale avait accoutumé mon mari à plus d'indulgence.

— J'ai beaucoup d'indulgence pour votre mari, certainement ; mais cette indulgence ne peut aller jusqu'à lui donner une nais-

sance qu'il n'a point, Dieu lui-même serait impuissant à ce miracle. Le roi, j'en suis sûre, ne passera pas par là-dessus.

— Ah! madame! si vous le vouliez!

— Le roi veut ce qu'il veut, et non pas ce que je désire, madame, vous le savez.

Pour cette fois, elle disait vrai, mais sans le savoir.

Toutes ses prières n'eussent point fléchi le roi en cette occasion; des préventions lui avaient été données, des préventions insurmontables, et qui dans son caractère, quelque légère qu'elles fussent en apparence, devaient produire un effet plus grave que les évènements sérieux.

Le duc de Grammont, ambassadeur du roi à Madrid, avait mal pris avec le roi et la reine d'Espagne.

Il s'était d'abord placé ici dans une situation désagréable en épousant une femme d'un rang inférieur, et en voulant en faire une duchesse.

C'était tout bonnement la femme de chambre de d'Acquin, premier médecin, entretenue depuis par des Ormes, contrôleur général de la maison du roi.

Le duc de Grammont la vit chez lui, resta en tiers avec eux, tant que vécut des Ormes, et, après sa mort, entretint à son tour cette femme, qu'il finit par épouser lorsqu'elle fut vieille et laide, sous prétexte de faire sa cour au roi.

En légitimant sa Maintenon à la face d'Israël, on juge si le roi et sa maîtresse furent charmés de la comparaison.

Le duc de Grammont en recueillit l'ordre de ne jamais laisser prendre à sa femme, ni le rang, ni les honneurs de duchesse, de ne point la présenter à la cour, et, s'il l'emmenait en Espagne, où il venait d'être nommé ambassadeur, de ne rien prétendre pour elle.

En même temps, des préventions défavorables furent données sous main contre lui, dans le pays où on l'envoyait.

Il n'y trouva que des difficultés et des dégoûts, ce qui n'avança pas les affaires, on le comprend.

Lorsque Maulévrier et le maréchal arrivèrent, lorsqu'il les vit admis à des particuliers si intimes, tandis qu'à peine on le recevait en cérémonie, il s'en fâcha et se mit à les

épier, pour tâcher de les prendre en faute et d'en faire sa cour à leurs dépens.

Il avait beaucoup contribué au départ de la princesse des Ursins, dont la reine lui gardait une rancune enragée, et le desservait tant qu'elle pouvait.

De Tessé, il n'y eut rien à répéter. Il reçut sa grandesse, avec l'approbation du roi, s'en alla au siége de Gibraltar, où il devait être et y resta.

Maulévrier, ce fut différent. Le duc de Grammont ne tarda pas à recueillir les bruits semés contre lui; la colère des Espagnols, la jalousie, la façon dont il excitait Leurs Majestés Catholiques à la résistance contre leur aïeul, pour obtenir le rappel de la princesse des Ursins; enfin, pour couronner l'œuvre, les galanteries avec la reine et la grandesse obtenue.

Tout ce paquet arriva à Versailles en même temps que les lettres de Maulévrier à sa femme et que celle de la reine d'Espagne.

Le roi se mit d'une colère à ne pas se reconnaître.

Il donna ordre à Torcy, cousin germain de Maulévrier, de leur écrire de la bonne façon,

et se chargea lui-même d'écrire au roi d'Espagne à ce sujet.

Défense d'accepter la grandesse, ni aucune autre faveur; commandement exprès de rejoindre sur-le-champ son beau-père à Gibraltar et d'y demeurer, sans jamais s'immiscer dans les affaires des deux couronnes, lesquelles ne le regardaient point.

Le roi d'Espagne fut tancé par son grand-père, qui lui demanda s'il avait perdu la mémoire et s'il ne savait point ce qu'étaient les Colbert, pour admettre ainsi Maulévrier dans une familiarité unique et mal séante.

— Parce qu'il y a un homme de mérite dans une famille, ce n'est pas une raison pour que tous ses parents valent autant que lui, disait souvent M. de Lauzun.

C'était l'avis du roi, en cette occasion du moins; car, en beaucoup d'autres, il montra le contraire.

Les lettres partirent, mais la moitié de la besogne était faite quand elles arrivèrent.

Maulévrier avait pris, avec tous les Espagnols, avec le peu de Français qui e trou-

vaient à Madrid, voire même avec l'ambassadeur, des airs de favori et d'insolent, qui ne se pouvaient souflrir.

Le maréchal de Tessé fut prévenu que l'indignation était à son comble contre lui ; il eut peur et lui envoya un aide-de-camp de confiance, pour lui enjoindre de venir le retrouver. S'il résistait, il l'abandonnerait et écrirait à Versailles pour qu'on le rappelât, fût-ce par les moyens de rigueur.

Le maréchal n'avait pas envie de se perdre pour cet extravagant.

Maulévrier sentit le positif de ces raisons, et, tout en maugréant, il fut forcé d'obéir, se promettant bien une autre gamme, lorsque sa grandeur serait déclarée, et lorsqu'avec la protection des deux sœurs, il tiendrait le haut du pavé.

— On a dit de l'amirante de Castille qu'il avait le vol des reines, pensait-il et écrivait-il au duc de Lorge, qui me l'a montré ; je l'ai plus que lui encore, et vous le verrez.

Il s'en alla donc à Gibraltar, dans la crainte de compromettre les évènements.

Le difficile, ce fut d'y faire consentir la reine, qui prenait goût aux consolations.

Il lui fit encore mille histoires et lui dora la pillule pour la lui faire avaler.

Elle se résigna, puisque c'était pour le mieux, et puisque son cher confident lui serait rendu pour ne plus la quitter.

Le courrier et les lettres du roi, celles de sa femme, lui apprenant la défection de M. le duc de Bourgogne, le trouvèrent à Gibraltar.

En les recevant, il entra en furie. Sa vanité lui avait fait faire fausse route. Il était perdu, et perdu sans retour, s'il n'enlevait pas d'assaut Leurs Majestés Catholiques, pour qu'ils forçassent la main au roi de France, sauf à demeurer en Espagne et à s'y fixer tout à fait, si l'irritation de Versailles contre lui ne cédait pas.

Il courut donc à Madrid, malgré son beau-père, et tomba comme une bombe à l'Escurial, où était la cour. Il ignorait la lettre de Louis XIV à son petit-fils, et fut tout étonné de la résistance qu'il rencontra.

La reine se montra empressée ; elle fit tout pour fléchir le roi, qu'elle trouva tiède, et qui finit par lui avouer ce que son aïeul lui avait écrit. Il n'y avait pas moyen de passer outre.

Maulévrier fut atterré, enragé ; il aurait

mis le feu à l'Olympe, puisque les dieux tonnaient contre lui.

Il ne se découragea pas néanmoins, et redoubla ses sollicitations.

La reine le secondait de toute sa tendresse.

Bien que le roi eût reçu plusieurs avis de leur commerce, comme il n'était pas jaloux, il n'y fit aucune attention, et se laissa supplier sans donner de solution positive.

Pendant ce temps, un autre orage grondait sur ce Titan d'orgueil.

Le duc de Grammont, en le voyant revenir, lorsqu'il avait l'ordre de se tenir à Gibraltar, envoya un courrier à Versailles, pour annoncer son retour, et demander qu'on rappelât un insolent qui désobéissait aux ordres du roi et le bravait d'une façon pour ainsi dire sans exemple, et dont toute l'Espagne était scandalisée au dernier point.

XXI

Cet avis tomba à Paris, au beau milieu de l'irritation du roi contre ce qui se passait en Espagne, où il ne pouvait être le maître et où il allait être obligé de revenir, et madame des Ursins, comme on le verra tout à l'heure.

Il ne se posséda pas de colère, et, séance tenante, il donna l'ordre à Torcy d'envoyer un exempt à Maulévrier, qui ne le lâcherait point et le ramènerait en France incontinent,

sans lui laisser même le temps de changer d'habits.

Torcy obéit en grande hâte. Ce fou inquiétait et tourmentait grandement sa famille.

Avant de le ramener à Versailles, il est essentiel de voir un peu ce qui s'était passé en son absence, et quelles dispositions il allait y trouver à son retour.

Madame la duchesse de Bourgogne, toujours affolée de Nangis, furieuse contre lui et contre l'absent, pour être insultée, croyait-elle, par l'un et par l'autre, avait des caprices et des changements d'humeur, dont chacun se plaignait.

Nangis avait repris ses anciennes chaînes de bonne foi. De même que la princesse n'aima que lui et se laissa distraire par les autres, de même Nangis n'aima que madame de La Vrillière, et accepta la princesse par embarras de savoir comment faire autrement. D'abord, par esprit de contradiction; ensuite, par amour-propre toujours. Il lui revint même encore lorsqu'il vit un nouveau concurrent sur la brèche, qui causa de nouvelles larmes à madame de La Vrillière,

pourtant seule aimée, malgré des écartements d'orgueil.

Vers l'époque du départ de Maulévrier, l'abbé de Polignac revint à la cour. Il avait été envoyé en Pologne, lors de l'élection de M. le prince de Conti, et, malgré un esprit et des talents supérieurs, n'y avait fait que des maladresses, pour lesquelles on l'avait tenu dans un demi-exil.

Cet abbé était le serpent du paradis terrestre : jamais il ne se vit de séduction semblable à celle qu'il exerçait.

Plus beau que Nangis, mille fois plus aimable, plus séduisant, plus adroit que Maulévrier, il avait tant d'esprit qu'il en prêtait à ceux qui causaient avec lui, de façon à ce que tout le monde s'en trouvait par ses rayons. Et puis un son de voix, un regard, un sourire, des gestes, des dents, des manières si bien assorties à cet esprit! Il voulait plaire à tout le monde, et il plaisait sans le vouloir.

La reine de Pologne, assurait-on, s'y était laissé prendre, et n'avait tourné contre nous que pour se venger d'une infidélité de notre représentant.

Lorsqu'il parut à Marly, où il avait eu l'adresse de se faire inviter, on ne parla que de lui huit jours durant. Madame la duchesse de Bourgogne en eut les oreilles rebattues. Il n'était pas venu pour autre chose, et tout le servait.

— Ah! madame, avez-vous vu l'abbé de Polignac?

— Ah! madame, savez-vous le nouveau mot de l'abbé de Polignac?

— Ah! madame, l'abbé de Polignac est aussi savant qu'il est beau; il a autant d'esprit que de gaieté. Votre Altesse Royale s'ennuie, c'est lui qui la divertirait!

Le moyen, après cela, de ne pas voir l'abbé de Polignac? Elle y résista cependant très honnêtement, j'en suis témoin, jusqu'à un mot, dont tout Marly parla diversement, et qu'elle voulut juger par elle-même. L'abbé se promenait avec le roi. Subjugué comme les autres, il lui montrait ses jardins. Il vint à pleuvoir.

— Monsieur l'abbé, dit le roi, il faut rentrer; vous êtes vêtu très légèrement, et l'on s'enrhume avec ces refroidissements humides.

— Sire, répliqua le bon âpôtre, la pluie de Marly ne mouille pas.

Cette flatterie fut relevée, commentée, louée, blâmée, selon les idées de ses inclinations. M. de Lauzun y vit une épigramme, et il avait raison, je le crois. C'était du moins une vérité pour bien des gens : pas un courtisan n'eût hésité à suivre Sa Majesté, pendant trois heures, par une pluie battante, et ils eussent bien trouvé que la pluie de Marly ne mouillait pas. Polignac se moquait d'eux.

Madame la duchesse de Bourgogne le comprit comme cela, elle le laissa paraître, et entra ainsi en matière avec l'abbé de Polignac.

— Eh bien, vous vous êtes terriblement moqué de messieurs les courtisans, monsieur l'abbé.

Il lui fit une profonde inclination, pleine de reconnaissance, elle l'avait deviné.

Dès le même soir, il fut admis à ses parties et commença à s'occuper d'elle.

Il s'était mis dans les amitiés de madame d'O et de madame de Cœuvres, qui toutes deux chantaient ses louanges à qui mieux mieux.

La maréchale me prit à partie pour me dire combien il serait à souhaiter que la princesse voulût bien se laisser distraire par lui, qu'elle ne s'ennuierait plus et qu'elle reprendrait son humeur ordinaire.

Je lui répondis que la princesse ferait à cet égard comme elle voudrait, mais je ne m'en mêlerai point.

M. de Lauzun trouvait, avec raison, que ce rôle ne me convenait pas et que la mauvaise volonté de la princesse s'étendait un peu trop loin peut-être, qu'on pouvait la subir de bonne grâce, mais non pas la provoquer.

L'abbé de Polignac avait alors plus de trente ans, il n'en paraissait pas vingt-cinq. Son beau visage, ses traits expressifs, sa taille pleine de finesse et de grâce, ne se pouvaient comparer à rien.

Il portait le petit collet pour arriver au cardinalat, où nous le voyons à présent, jouant depuis tant d'années avec la duchesse du Maine, le rôle qu'il a joué d'abord avec madame la duchesse de Bourgogne.

Il ne se souciait point d'être un abbé ou un cavalier, et n'en remplissait pas plus l'obli-

gation pour cela. Personne ne songeait à lui en demander compte.

Il faisait des vers, et de charmants vers. Il en jeta aux pieds de la duchesse, comme des fleurs sous les pas d'une déesse ; elle les ramassa en se jouant et s'en fit elle-même une couronne, qui lui parut aussi belle que la guirlande de Julie.

L'abbé était un grand latiniste, il fit des traductions de Catulle et d'Horace, qu'il appropria à sa position et à sa personne, dont on fut enchanté.

La princesse lui en demandait tous les jours, tous les jours il apportait un bouquet ou un madrigal.

Ainsi commença cette aventure, dont la cour eut bientôt l'éveil.

L'abbé faisait le passionné à mettre le feu aux nuages ; il n'avait ni cœur, ni âme, ni sens, ou du moins il les réglait de façon à en être le maître et à les faire servir selon les besoins de son ambition, auprès de laquelle celle de Maulévrier était un simple caprice.

Il voulait bien faire la cour à la duchesse, se rendre nécessaire à la duchesse, et arriver

à tout par elle, mais elle n'était qu'un moyen et M. le duc de Bourgogne était le but.

Il fallait entrer dans ses conseils, il fallait le circonvenir, s'en faire aimer, et devenir premier ministre.

Le rôle de Richelieu et celui de Mazarin ne l'effrayaient pas, il se sentait de force à les remplir près du roi et de la reine en même temps.

Madame de Cœuvres savait le moyen de prendre la princesse et d'en être recherchée.

Elle mit en avant des promenades la nuit, dans ces beaux jardins, au clair de la lune, qui, avec un poète surtout, devaient être pleines de charmes.

Elle s'y laissa prendre, et voulut bien descendre dans le parc, en dépit des Suisses, qui le garnissaient.

Ils y passèrent, à ce qu'il paraît, de longues heures et bien délicieuses.

Les confidentes étaient mesdames de Cœuvres et d'O, comme je l'ai dit ; ni à moi, ni à ma belle-sœur on n'en a soufflé un mot, sans cependant nous exclure, ni le cacher précisément.

Nangis reprit ses empressements, il était

précisément comme le chien du jardinier avec le chou, n'y voulant pas toucher, mais se sentant pris d'un amour furieux et d'une jalousie féroce, aussitôt qu'un autre en approchait.

Le départ de Maulévrier l'avait rendu à ses premiers liens, les empressements de l'abbé de Polignac l'arrachèrent de nouveau et le rappelèrent aux pieds de la princesse qui ne l'écouta pas comme l'autre.

Polignac était un séducteur d'une autre trempe que son rival.

Pendant ce temps, il ne faisait pas mine de rien voir et s'avançait, souriant à tout le monde, à Nangis comme aux autres.

Son habit interdisait toute dispute; ce fut un vrai sujet de rage pour ce rival, qui fut obligé de ronger son frein.

Il fût sorti, je crois, de son calme ordinaire et eût fait des folies, sans la crainte du ridicule, à cause du petit collet.

Je vis plusieurs fois l'abbé chez la princesse. Il y était, non pas en maître, mais en dominateur, et M. le duc de Bourgogne se laissait mener comme la duchesse.

Il l'avait admis dans ses cabinets le matin,

il causait avec lui sur tout, car ils étaient aussi savants l'un que l'autre, et c'était plaisir de les entendre sur les matières sérieuses comme sur la littérature.

Madame de Nogaret m'a assuré qu'il avait été avec la princesse du dernier bien.

Elle prétendait même, que son caprice pour lui avait été plus fort que sa passion pour Nangis.

Ceci, je n'en sais rien, mais je certifie qu'elle a aimé Nangis plus que toute chose au monde et plus longtemps. Sa tendresse pour lui a survécu à toutes les infidélités de de part et d'autre.

Elle pensa à lui pendant sa maladie et lui laissa un souvenir, que je fus chargée de lui remettre, je vous rappelle avec quelle douleur il le reçut.

Sur ces entrefaites, le roi et la reine d'Espagne avaient tant prié, madame de Maintenon s'y était prise de telle sorte que madame des Ursins vint à Paris.

Jamais triomphe pareil à celui qu'elle obtint, de la part du roi même. Il la reçut comme une reine.

Il n'est point dans mon sujet de m'étendre sur cette femme célèbre.

Si je racontais tout ce que j'ai vu, ce que j'ai su sur tout le monde, ma vie n'y suffirait pas, et ces mémoires seraient plus volumineux que ceux de mon beau-frère.

XXII

Tel était l'état des choses lorsque Maulévrier revint d'Espagne, au désespoir en se croyant perdu.

Il eut le temps de réfléchir pendant la route et chercha une branche où se raccrocher, il la trouva dans l'extrême faveur de la princesse des Ursins, avec laquelle il était uni d'intérêts.

Elle lui devait beaucoup. Ses efforts réunis,

les conseils donnés par lui au roi d'Espagne, avaient certainement contribué à son retour.

Elle avait de grandes qualités, et, parmi celles-là, la reconnaissance.

Il arriva juste pendant un Marly où sa femme était, et demanda la permission de l'y rejoindre.

C'était d'ordinaire un droit, cette fois ce fut une complaisance, dans la disgrâce où il était, on n'osa pas le refuser; pour ne pas faire parler tout le monde.

Il se cacha chez sa femme le premier jour, n'osant pas paraître, et il envoya chez la princesse des Ursins pour lui demander qu'il pût lui remettre lui-même les lettres et les mémoires dont il était chargé.

Elle le voulut bien, et l'envoya chercher.

Ils causèrent longtemps ensemble. Lorsqu'elle sut bien où en étaient les choses, elle lui promit de lui faire voir le roi et madame la duchesse de Bourgogne, d'obtenir leur pardon et de le remettre sur un bon pied à la cour.

— Je vais partir, ajouta-t-elle, il faut que vous soyez ici mon agent et celui de Leurs Majestés Catholiques, je ne puis me confier

qu'à vous. Laissez-moi faire, les nuages se dissiperont.

Cette femme, si pleine d'intrigues et d'adresse, parvint enfin à l'introduire d'abord chez madame de Maintenon, par la curiosité de celle-ci à savoir tout ce qui se passait en Espagne d'original.

Il y vint d'abord un instant, puis plus longtemps, puis des heures entières.

Il alla chez M. le duc de Bourgogne, qui, de tout temps, avait distingué son esprit, et qui le prit, à dater de ce moment, dans une véritable amitié.

Enfin, il rentra chez madame la duchesse de Bourgogne, qui le reçut sur le pied de l'amitié seulement; elle lui fit sentir qu'elle savait l'affaire de la reine d'Espagne, et qu'il avait lui-même placé entre eux une barrière qu'elle ne pourrait franchir.

A cela près, elle l'accabla de bonnes grâces, l'accepta pour l'intermédiaire entre elle, M. le duc de Bourgogne et Leurs Majestés Catholiques, pour tout ce qu'ils voudraient se confier de secret.

Cela ne le satisfit point. Nangis, d'une part, et l'abbé de l'autre, l'empêchaient

de dormir. Il osa le lui dire, elle lui imposa silence d'un mot.

Il revint à la charge, il alla jusqu'à réclamer ses droits, jusqu'à exiger le sacrifice complet de l'ancien et du nouveau rival.

La princesse, très embarrassée pour se défendre, lui représenta en vain qu'elle n'avait rien de particulier avec eux, qu'elle ne voulait autour d'elle que des amis, qu'elle avait renoncé à la galanterie; il ne la crut pas, et continua ses exigences.

Elle se fâcha, lui plus haut qu'elle; elle fut encore obligée de s'abaisser, puisqu'elle l'y avait habitué, et se cacha pour voir l'abbé de Polignac.

Quant à Nangis, elle n'avait rien à cacher, ils ne se voyaient pas autrement que devant tous, elle le repoussait.

Il arriva alors un chassez-croisé, dont toutes les langues s'éveillèrent.

Madame de Maulévrier, se piquant de n'être rien pour son mari, méchante comme un coq en colère, chercha autour d'elle ce qu'elle pourrait imaginer pour lui causer du tourment.

Elle trouva ce qu'elle cherchait sous sa

main, se mit à s'occuper de Nangis, l'homme de toute la terre qu'il détestait le plus, et Nangis ne manqua pas d'y répondre, non qu'il s'en souciât, mais pour chercher une vengeance.

Dès-lors la vie de Maulévrier devint un enfer.

Toutes ses passions étaient en jeu ; une meilleure tête que la sienne n'y eût pas résisté.

Il avait des affaires, des jalousies, des occupations de toutes les espèces.

Sa correspondance avec l'Espagne, où il avait laissé des espions et des amis secrets, demandait des mystères et des cachettes inconcevables, d'autant plus que, par vanité, il s'en parait aux yeux de ses amis.

Ainsi, plusieurs fois, il emmena mon frère avec lui dans un fiacre, derrière les Chartreux, ou dans d'autres endroits déserts.

Il laissa M. de Lorge dans le fiacre, mais posté de façon à tout voir, s'avança seul, siffla d'une façon particulière, et un grison, sortant d'on ne sait où, s'approcha comme un lutin et lui remit un paquet de dépêches.

Un autre jour, on les lui jeta par une fenêtre.

Ou bien, il trouvait au coin d'une borne une boîte de fer-blanc pleine de papiers.

Il ouvrait tout cela devant mon frère, lui montrait le dessus, et lui disait :

— C'est de la reine d'Espagne.

Ou bien, de la pirncesse des Ursins, quand elle fut partie.

Il paraît, qu'en effet, cette pauvre reine d'Espagne eut la folie d'en rester amoureuse et de lui écrire des lettres insensées, qu'il ne montrait pas, mais dont il lisait des passages dans le dernier particulier.

Ce qui fut plus curieux, c'est que madame la duchesse de Bourgogne resta toujours en commerce avec lui par l'entremise de madame Cantin.

Celle-ci lui écrivait souvent pour l'apaiser sur le compte de la princesse et le prier de se tenir tranquille.

Elle lui jurait, par toutes les choses sacrées, qu'elle ne cesserait point d'être son amie. Il répondait toujours aussi qu'il voulait plus.

Un jour, qu'il menaçait plus fort, on lui envoya madame de Cœuvres.

Elle s'en alla le voir chez lui, munie de bonnes paroles et de calineries.

Il ne venait plus guère à la cour, voyant qu'il n'arrivait pas à ses fins et demeurait à Paris.

Elle monta jusqu'à une chambre qu'il s'était ménagée en haut d'un petit degré. Dès qu'on l'eut annoncé, Nangis s'enferma à la clé.

Elle cria après lui, à travers la porte, il lui répondit une impertinence; elle ne s'en agita pas, et reprit qu'elle voulait le voir.

— Pourquoi?

— De la part de votre amie.

— Laquelle?

— Vous le savez bien, celle à qui vous avez écrit, qui est à Versailles.

— Nommez-la?

— Je vous la nommerai quand vous m'aurez introduite.

— Je ne vous introduirai point, et je n'ai pas d'amie à Versailles. Allez-vous-en.

Elle lui dit une phrase ambiguë et qui ne

pouvait être comprise que de lui, tout en désignant la princesse.

— Peuh ! fit-il, la maîtresse de ce Nangis et de ce Polignac ! Je n'ai rien à entendre d'elle.

— Et de moi ?

— Vous ! la complaisante ! encore moins. Je ne comprends pas que vous osiez même demander à me voir. Allez ! vous êtes une vilaine !

Elle fut obligée de se contenter de ce joli panégyrique, et de s'en retourner comme elle était venue.

Ce fut là la première marque de folie qu'il donna ; ensuite, il ne les épargna guère.

XXIII

Quelques jours après la visite de madame de Cœuvres, il vint à Versailles et fit demander à madame la duchesse de Bourgogne s'il pourrait avoir l'honneur de la voir.

Elle lui fit dire de venir sur-le-champ, qu'elle était seule et qu'elle le recevrait.

Son début fut un torrent d'injures. Il la traita du haut en bas, et l'appela de toutes sortes de noms, au point de la faire pleurer.

Le roi, ni M. le duc de Bourgogne ne se doutaient de rien ; madame de Maintenon savait peu de chose ; la princesse tenait, sur toutes choses, à ce qu'ils ne fussent pas éclairés, et en la menaçant de leur ouvrir les yeux, il faisait d'elle tout ce qu'il voulait.

Elle pleura, sans rien promettre néanmoins, sans rien donner surtout, de sorte qu'il sortit furieux, en lui disant :

— Vous me ferez mourir, mais je vous le jure, je ne m'en irai pas sans vengeance.

Comment il ne lui vint pas en tête de tuer Nangis, à présent qu'il en avait le prétexte par sa galanterie avec sa femme, c'est ce que je n'ai jamais pu comprendre.

Tous ses désirs se portaient vers une autre vengeance ; il l'exécuta, mais heureusement pas complète.

Il sortit de chez la princesse comme un furieux, et s'en alla dîner chez M. de Torcy où j'étais.

Nous le vîmes arriver les yeux hors la tête, il entra sans saluer personne et se promena autour de la salle, où l'on était assis par groupes, suivant sa commodité ; on était fort à l'aise chez M. de Torcy.

Il m'aperçut dans un coin, où je causais justement de lui et de ses aventures, avec l'abbé de Caumartin, ancien ami du maréchal de Tessé. Il vint droit à nous.

— Madame la duchesse, me dit-il, vous ne savez pas à qui je viens de chanter pouille de la bonne façon?

— Non, monsieur.

— A une de vos bonnes amies, une de vos meilleures, à ce que je crois.

— J'ai beaucoup d'amies, Dieu merci! monsieur.

— Je n'en doute pas, madame; cependant vous n'en avez qu'une de cette importance.

— Je ne devine pas les énigmes, monsieur.

— Eh bien! madame, écoutez, et vous aussi, l'abbé. Vous êtes presque de la famille.

— Monsieur, nous n'avons pas besoin d'entendre.

— Pardonnez-moi, pardonnez-moi. Je lui ai dit toutes ses vérités; je l'ai traitée comme elle méritait de l'être. Elle a tout entendu

sur son Nangis et sur son Polignac. Vous pouvez le lui demander.

Nous nous levâmes pour lui quitter la place, cela devenait dangereux.

Il ne me retint pas, mais il prit l'abbé par la boutonnière et l'empêcha de s'en aller. Puis il lui débita cent mille folies.

— Maintenant, ajouta-t-il, je m'en retourne à Paris, et Versailles ne me verra plus guère. *Celle* d'ici me dédaigne, mais j'en ai une autre par delà les monts qui ne me dédaigne pas et qui m'adore ; je l'irai voir, elle me recevra bien et me donnera ce que je lui demanderai. Adieu, l'abbé, vous entendrez parler de moi.

Il retrouva ses gens, se jeta dans son carrosse et se fit reconduire à Paris, où il se coucha.

Le lendemain, comme il n'appelait pas, on entra dans sa chambre, on le trouva très mal, avec la fièvre, déraisonnant, battant la campagne et tenant des discours qui forcèrent à n'admettre près de lui que des gens de confiance.

Les médecins trouvèrent qu'il avait le cerveau ramolli à force d'avoir fait l'amour et

d'avoir mis sa raison à l'envers. Les passions, qu'il nourissait toutes, le dévoraient.

Il passait en revue son passé, racontant jusqu'aux plus minces détails de sa vie amoureuse.

Il ne faisait grâce d'aucunes, et révélait les plus étranges choses sur la princesse et sur la reine d'Espagne.

Ensuite, il voulait tuer Nangis ; il voulait faire bâtonner l'abbé de Polignac, ou bien les assassiner tous les deux.

Dans d'autres moments, il ne parlait que de sa grandeur et de son ambition déçue, de ce qu'il aurait pu obtenir et qu'il n'avait point ; enfin des remords infinis, sur l'amitié dont Philippe V et son auguste frère l'honoraient.

Ces remords le conduisaient à des visions pieuses ; il appelait un prêtre, voulait se confesser, pardonnait à tout le monde, jurait qu'il était un grand pécheur, demandait l'extrême-onction, les derniers sacrements, assurant qu'il allait mourir.

Sa femme et ses proches le connaissaient grand comédien.

Ils s'imaginèrent que tout cela n'était

qu'un jeu, dont il se débarrasserait comme d'un habit de théâtre; et madame de Maulévrier, conseillée par ses plus intimes, s'en vint un jour le trouver avec eux.

— Monsieur, lui dit-elle, savez-vous quels sont les bruits du monde ?

— Je ne le sais pas et je n'ai pas envie de le savoir, madame ?

— Cela étant, monsieur, je ne vous l'apprendrai pas.

Il en grillait d'envie et c'était le bon moyen de les lui faire demander.

Il y revint de lui-même et pria qu'on ne lui cachât rien.

— Eh bien ! monsieur, les avis sont partagés sur vous : les uns disent que vous jouez la comédie pour vous rendre intéressant ; les autres prétendent que vous êtes fou ; c'est à vous de choisir.

Le malade devint excessivement pâle.

— Ce n'est pas moi qui choisirai, c'est Dieu.

— Monsieur, il n'y a pas à lanterner plus longtemps, montrez-vous ou bien n'ayez plus de prétentions à rien à la cour. On se moque de vous et l'on vous plaint, pas de milieu.

Votre ambition et vos vues sont ruinées par ces extravagances, et l'on ne sait plus que penser d'un homme qui s'arrête où vous êtes, après de tels commencements.

Lorsqu'ils l'eurent bien convaincu qu'il se ruinait en demeurant de la sorte, lui, qui ne pouvait faire autrement et qui le sentait bien, devint furieux.

Le désespoir s'empara de lui; il déraisonna plus que jamais, et dans de tels termes, qu'il fallut encore le renfermer plus que jamais et ne lui laisser voir personne.

On entendait ses cris de la rue.

Il jurait qu'il n'y survivrait point, que mieux valait être mort que de passer pour fou.

On le gardait nuit et jour.

Sa femme et ses amis se relevaient. Les domestiques de confiance aussi, il en fallait toujours plusieurs pour le tenir.

Enfin, le vendredi-saint, pendant l'office de huit heures, il semblait plus calme; on ne laissa près de lui qu'un vieux valet de chambre qu'il aimait fort.

Il prit le prétexte de vouloir du tabac d'Espagne, et l'en envoya chercher dans la cham-

bre de madame de Maulévrier, où il en avait une provision.

Aussitôt qu'il fut seul, il se leva, se mit à courir dans un petit passage derrière son appartement, ouvrit la croisée et se jeta dans la cour, où il se cassa la tête sur le pavé.

Lorsqu'on s'écria et qu'on courut à lui, il était mort.

Ce fut un grand train à la cour et à la ville, car on s'occupait de lui partout.

On vint le dire au roi pendant les ténèbres, où madame la duchesse de Bourgogne l'apprit aussi.

Elle ne sembla pas s'en occuper, dit quelques paroles de pitié pour lui, d'intérêt pour sa veuve, et parla d'autre chose. Elle écrivit à madame de Maulévrier une lettre, dont celle-ci se para fort, et envoya ses dames lui faire ses compliments et les leurs.

Je la vis le même soir en particulier; elle ne se gêna pas devant moi, et devant ses familières en pleura.

— Je l'ai tant connu, disait-elle, il a souffert pour moi, je ne puis l'oublier, et puis ma pauvre sœur aura bien du chagrin.

Pour moi, je crois qu'elle était bien dé-

barrassée d'être délivrée de ce tyran, mais qu'elle craignait ses menaces de vengeance, et qu'il n'eût laissé après lui quelques papiers qui pussent la compromettre aux yeux de ceux qu'elle ménageait.

Le samedi-saint, madame Cantin alla à Paris chez madame de Maulévrier et lui réclama ses lettres ; elle y était venue plusieurs fois pendant sa maladie.

Elle porta le billet de madame la duchesse de Bourgogne, mais elle ne put rien avoir, Desmarets, cousin-germain de Maulévrier, ayant fait poser les scellés sur-le-champ. Il avait bien ses raisons, et craignait fort le gaspillage de papiers importants.

Malgré cette précaution, madame de Maulévrier s'empara de bien des choses, et la vengeance de son mari fut sinon complète, au moins assez entière pour que madame la duchesse de Bourgogne en souffrît beaucoup.

XXIII

Peu de temps avant sa mort, M. de Maulévrier avait brûlé beaucoup de papiers, il avait fait son choix et déposé les autres on ne savait où.

Lorsqu'on leva le scellé, on ne trouva rien, malgré les recommandations expresses, et l'on a supposé que la veuve n'avait guère laissé à glaner après elle.

Méchante et intrigante en même temps, se

chargea-t-elle de venger son mari, ou bien se servit-elle d'une autre voie? Ce qui est sûr, c'est que madame de Maintenon reçut toute la correspondance.

Elle reçut même, et ceci il est encore plus difficile de savoir comment, des détails précis sur Nangis, sur Polignac, sur toutes les galanteries de la princesse; ce fut un coup de tonnerre.

Ce qu'elle avait pris pour des légèretés et des enfantillages étaient de belles et bonnes sottises, bien complètes et presque sans excuses, car elles s'étaient mêlées et succédées les unes aux autres, de façon à laisser croire qu'il n'y avait pas même celle de la passion. Une prude, telle que madame de Maintenon, n'était pas capable de se rappeler assez sa jeunesse pour comprendre et excuser celle-là.

Elle trembla des suites, elle appréhenda les découvertes, et comme elle adorait la princesse, elle ne songea qu'à les lui épargner.

Depuis qu'elle n'avait pu ravoir ses lettres, la princesse pleurait sans cesse. M. le duc de

Bourgogne s'en aperçut et en demanda la raison.

Elle avait sur lui un tel pouvoir qu'elle lui en donna d'imaginaires, auxquels il crut.

Ce supplice dura huit jours.

Un matin, on manda madame la duchesse de Bourgogne chez madame de Maintenon, à une heure inaccoutumée. Elle n'eut pas une goutte de sang dans les veines. A cette heure ordinairement, le roi y était : ils savaient tout probablement, et elle allait paraître devant ses juges.

Elle s'y rendit. Ses jambes tremblaient sous elle.

Madame de Maintenon était seule, elle eut un peu moins peur et voulut plaisanter. Sa *tante* l'arrêta tout court, en lui disant de s'asseoir, d'un ton qui n'admettait pas de réplique.

Ensuite et sans ajouter un mot, elle plaça devant ses yeux les dénonciations et les correspondances.

Madame la duchesse de Bourgogne, en les voyant, fondit en larmes et se cacha derrière le fauteuil de la quasi-reine.

Il lui fallut avaler bien autre chose que

des sermons, comme la première fois ; ce furent des reproches amers, des mots cruels, surtout sur ce qu'elle lui avait caché la vérité et l'avait prise pour dupe dans leurs derniers entretiens. Elle ajouta qu'elle ne savait ce qui la tenait d'aller prévenir le roi, lui montrer ces belles pièces et la faire punir comme elle le méritait.

— Cela le rendrait trop malheureux, continua-t-elle. Ce n'est pas vous que je ménage, c'est lui. Pourtant, je vous en donne ma parole, si vous ne cessez incontinent ces scandales, aucune considération ne m'arrêtera, je lui dirai tout.

— Madame, ma tante, je vous en supplie, ayez pitié de moi.

— Pitié de vous, madame! oui, j'en aurai pitié, lorsque vous m'aurez promis de demeurer à l'avenir dans le devoir, lorsque vous aurez permis qu'on éloigne votre abbé de Polignac, qui devrait être sorti depuis longtemps et que vous retenez.

— N'allez pas le ruiner, madame.

— Me prenez-vous pour une sotte, et croyez-vous que je mette ses gens au fait de vos amours? Il va être nommé auditeur de

Rote, et il partira pour Rome, où il restera jusqu'à ce que vous soyez devenue assez forte et assez raisonnable pour ne plus craindre ces freluquets. Ah! madame, un abbé!

Elle aurait pu lui répondre qu'elle en avait bien vu d'autres dans sa jeunesse. La princesse m'a avoué qu'elle en avait eu grande envie et qu'elle ne s'était retenue que dans la crainte des suites.

Madame de Maintenon la retint plus de deux heures à la chapitrer. Elle finit cependant par lui promettre qu'elle garderait pour elle ce qu'elle savait, qu'elle aurait l'apparence d'être la même, afin d'éviter les soupçons, et qu'après le départ de l'abbé de Polignac, il n'en serait plus question.

Cependant on la vit sortir les yeux rouges, et tout de suite les suppositions allèrent leur train, et chacun fit les siennes. On mit presque tout de suite le doigt dessus; on est si fin à la cour pour découvrir ces choses-là!

Le duc de Beauvilliers tremblait que M. le duc de Bourgogne ne finît par tout savoir. Il connaissait son excessif amour pour sa femme, et il devinait d'avance quelle serait sa douleur. Heureusement Dieu la lui épar-

gna et le tint dans l'aveuglement jusqu'à la fin, qui n'arriva que trop tôt.

M. de Torcy, de son côté, ne resta pas oisif. Il fit venir l'abbé de Polignac, et, malgré sa résistance, lui persuada qu'il fallait s'en aller, que sa situation n'était plus tenable, que d'un jour à l'autre le roi saurait tout et qu'il serait perdu.

L'abbé était ambitieux. D'abord il céda, et ne se fit même prier que pour la forme. Il n'aurait point hésité entre sa fortune et toutes les princesses de l'univers, si leur amour, au lieu de le servir, pouvait lui être un obstacle.

Cependant il se prêta à la fantaisie de la princesse, qui désirait le voir avant de se séparer, et seul à seul, dans un de leurs entretiens du parc. Je dis *il se prêta*, car il ne s'en souciait guère, dans la crainte du danger. On devait les surveiller maintenant.

La princesse était désespérée, elle le supposait aussi désespéré qu'elle.

Madame de Maintenon essaya de lui ouvrir les yeux, elle la renvoya bien loin.

— Vous ne me croyez pas, ma pauvre enfant, vous verrez vous-même. Je ne doute

pas que malgré les précautions, vous ne parveniez à vous réunir encore; vous verrez, je vous le répète, si vous voulez prendre la peine de regarder.

— Madame, vous ne le connaissez pas.

— Je le connais mieux que vous. Soyez tranquille, depuis que je suis prévenue, cet homme n'a pas dit une parole que je ne l'aie entendue par les oreilles de mes fidèles amis. Je devine ses pensées. Il n'a que de l'ambition et pas d'amour. Je voudrais le mettre à l'épreuve en votre présence; malheureusement cela ne se peut pas.

La princesse fit un de ces sourires superbes, avec lesquels nous accueillons les conseils et les appréciations qui nous déplaisent, et ne vit qu'une chose dans ces paroles, c'est qu'elle pourrait faire appeler sans danger l'abbé de Polignac, que madame de Maintenon s'y attendait et fermerait les yeux.

La bonne dame avait trop expérimenté l'amour pour ne pas en deviner les phases.

Il vint donc à ce dernier rendez-vous, près de la salle de spectacle, à Marly.

La princesse y était avec la maréchale de

Cœuvres. Elle le trouva moins triste que distrait.

Il lui débita des phrases banales, d'un ton arrêté d'avance, tressaillant au moindre bruit, et toujours disposé à s'enfuir. Elle pleura beaucoup ; les yeux de l'abbé restèrent secs. Il lui parla de sa flamme éternelle, de ses jours flétris, comme dans mademoiselle Scudéry ou M. Darfé ; peu s'en fallut qu'il ne tirât un poignard de carton, pour achever la ressemblance avec la comédie.

Madame de Cœuvres m'a raconté que c'était une pitié.

La pauvre princesse ne put jamais être aimée comme elle le méritait, que par son mari qu'elle n'aimait point.

Leurs adieux se firent ainsi.

Il avait déjà pris congé en public, et l'émotion de madame la duchesse de Bourgogne avait été remarquée.

Il partit le lendemain de fort grand matin. La princesse garda le lit sous prétexte d'une migraine et de vapeurs. Personne n'en fut dupe, que les augustes personnages essentiels à tromper ; d'autant plus qu'après cette crise de langueurs il en vint une autre de

larmes, qui se renouvela pendant plusieurs jours.

Pour la première fois, on ne fut pas indulgent, et les langues s'exercèrent. On parla à demi-haut, les bruits descendirent plus bas. Quelque poète crotté, à qui l'on avait refusé peut-être une pension, fit deux vers des plus orduriers et les attacha à une statue. Madame, qui se promenait dès l'aube, trouva ce sot papier, et au lieu de le garder charitablement, elle le montra, il en courut des copies. Cela s'apaisa bientôt.

On ne vit plus à la princesse de nouvelle galanterie. Nangis, toujours, qu'elle ne pouvait rencontrer sans une émotion très vive; un peu le petit duc de Fronsac, aujourd'hui le brillant Richelieu, qui tourna autour d'elle pour ses premières amours, et dont elle se joua. Il était si joli et si enfant que cela ne tirait pas à conséquence.

L'abbé de Polignac revint à la cour pour quelques instants, assez longtemps depuis. Il fut reçu fort bien par les dames, plus que froidement par M. le duc de Bourgogne, à qui le duc de Beauvilliers avait dit de la vérité ce qu'il en devait savoir pour ne pas pro-



diguer ses grâces à un homme qui le trompait.

La princesse fut presque indifférente.

Elle eut un peu de plaisir à retrouver une conversation qui lui plaisait et le laissa voir, ce fut tout.

Telle fut la fin de ces intrigues.

L'abbé fut choisi pour traiter de la paix en Hollande, puis il devint cardinal, de la nomination du roi d'Angleterre. Il eût encore plusieurs missions diplomatiques, jusqu'à ce qu'il se fixât à Paris, ou plutôt à Sceaux, dont il ne bougeait presque pas. Son livre de *l'anti-Lucrèce* est estimé.

Il revit très peu madame la duchesse de Bourgogne, dont la mort affreuse dût le surprendre et l'affliger, s'il avait seulement un peu de cœur, ce dont je ne suis pas très sûre.

Ces syrènes, ces enchanteurs n'aimaient rien d'ordinaire; celui-ci ne devait pas faire exception à la règle.

Après la fin de ces aventures, mon existence changea encore une fois, et c'est ce que je vais dire.

Je vais m'occuper maintenant d'un per-

sonnage que j'ai laissé dans l'oubli depuis longtemps, pour la princesse, et que je ferai connaître sous un nouvel aspect, de M. le duc d'Orléans.

Peu de personnes, aujourd'hui existantes, l'ont vu sous ce jour nouveau, et la postérité moins encore.

C'est pour tous un débauché, c'est pour moi un malheureux.

Quand on aura lu ces pages, j'espère que l'on sera de mon avis.

XXIV

Depuis notre entretien après la mort de Monsieur, nous avions à peine échangé quelques mots de politesse.

Je savais ses habitudes avec madame d'Argenton; il les prenait de plus en plus, et ne bougeait guère d'avec elle que pour voir pis : son abbé Dubois, les créatures qu'il lui amenaient, toute cette infâme société qui l'a perdu, et près de laquelle madame d'Argenton était un parangon de vertu.

Un crayon de sa conduite et de sa situation pendant les années où nous l'avons perdu de vue, est nécessaire pour mettre bien au fait de son caractère et des évènements à venir.

Personne n'a été plus calomnié que ce prince; personne n'a eu de plus grandes qualités mêlées à des défauts qui les paralysaient par le soin que mettaient ses ennemis à faire valoir les uns aux dépens des autres.

Peu après qu'il eût fait donner à madame de Sery le nom et le titre du comté d'Argenton, et qu'il eût légitimé son fils, il obtint enfin la permission de se rendre à l'armée d'Italie. Mais cette permission fut accompagnée de toutes sortes de dégoûts.

Il devait obéir au maréchal de La Feuillade, à d'autres généraux même.

A peine eût-on pour un petit-fils de France les égards auxquels il avait droit.

Il rongea son frein sans se plaindre, tant qu'il ne fut question que des prérogatives de son rang, mais lorsqu'il vit le sort de l'armée compromis ; bien plus, lorsqu'il vit l'honneur de la France attaqué, il eût des mo-

ments de révolte qui lui firent le plus grand honneur en face du soldat, dont il devint l'idole.

Il fut contrecarré par le duc de Vendôme, par le maréchal de Marchin, par tout ce qui l'entourait, ce qui ne l'empêcha pas de déployer de grands talents militaires et une valeur personnelle digne de Henri IV.

Blessé et malade, il tint envers et contre tous, jusqu'au moment où, privé de tous les moyens d'action, il remit son épée au fourreau et rentra en France.

Il dût s'arrêter à Grenoble, pour s'y faire soigner, dans l'impossibilité d'aller plus loin.

Madame d'Argenton, accompagnée de madame de Nancri, se trouva dans cette ville pour le voir.

Il commença par dire qu'il ne la recevrait pas. Elles insistèrent. Il n'eût pas le courage de refuser plus longtemps et les garda cinq ou six jours avec lui, ce qui fit à la cour un train horrible, et dont je souffris fort, sans cependant mêler un reproche à ceux qui l'accablaient.

Le roi fut néanmoins forcé de reconnaître



son mérite et, à peine arrivé à Versailles, il l'envoya en Espagne commander en chef. Il eût en cette occasion, et peut-être la seule fois de sa vie, une situation militaire digne de sa naissance..

Hélas ! il gâta tout par sa légèreté et par ce laisser-aller, naturel aux hommes atteints de ce malheur, qui devient un vice, lorsqu'il est accompagné de la faiblesse.

Il se conduisit à Lérida cependant de manière à augmenter sa gloire et prit la ville, aux applaudissements de l'Europe entière.

Cette ville, devant laquelle le grand Condé avait échoué, se rendit après quelques jours de tranchée, et un assaut auquel rien ne résista.

On le porta aux nues. En le comparant à lui, le roi d'Espagne jouait un triste rôle. Cette comparaison inspira à quelques casse-cou espagnols l'envie de remplacer l'un par l'autre.

A son retour à Madrid, ces propositions lui furent adressées. Sans les accueillir, il ne les repoussa pas; il laissa faire des agents subalternes, leur donna des missions avouées,

à l'abri de quoi ils travaillaient sous main en sa faveur.

On fut longtemps avant de l'apprendre, et peut-être ne l'aurait-on point su, ou du moins peut-être cela fût-il resté sans aucunes conséquences, sans une étourderie qui lui fit en France et en Espagne les deux ennemis les plus redoutables qu'il pût avoir.

Un jour il soupait avec ce qu'il y avait de brillante jeunesse, espagnole et française ; on but beaucoup, on rit encore davantage, et l'on porta les santés qui se présentèrent à ces jeunes têtes comme les plus folles.

Tout à coup M. le duc d'Orléans se leva et leur commanda de bien remplir leurs verres, car ils allaient boire à ce qu'il y avait de plus auguste dans les deux cours.

— Y êtes-vous, messieurs? Oui, tout est plein jusqu'aux bords. Buvons à la santé de la vieille capitaine et de la vieille lieutenante.

Il se servit d'un terme ordurier, qui rendit la chose plus sensible et qui la marqua davantage.

Tous lui répondirent avec acclamations, mais le lendemain Madrid entier savait l'his-

toire, et vingt lettres partaient pour la France où on la racontait.

Il va sans se dire que la capitaine était madame de Maintenon, et la lieutenante, madame des Ursins.

Ni l'une ni l'autre ne lui pardonnèrent jamais, et leur vengeance faillit le conduire à un déshonneur public et peut-être à l'échafaud.

On débuta par semer dans le public qu'il était amoureux de la reine d'Espagne, sa nièce, et mettait tout en œuvre pour la séduire.

Ces bruits arrivés au roi commencèrent à l'indisposer.

Madame de Maintenon y poussa délicatement et comme n'y touchant point; c'était sa manière, afin de pouvoir reculer, si cela n'avait pas le résultat désirable.

Ensuite on raconta, d'après les allées et venues dont j'ai parlé, qu'il voulait détrôner le roi d'Espagne, sous prétexte d'incapacité, et aussi des exactions de madame des Ursins. C'étaient les plus honnêtes qui disaient cela, d'autres allaient plus loin.

On lui prêtait un plan, parfaitement orga-

nisé, selon eux, on devait faire casser à Rome le mariage de madame la duchesse d'Orléans, comme contracté malgré lui et déclarer les enfants bâtards.

Ensuite le prince épouserait la reine, veuve de Charles II et sœur de l'impératrice, munie de trésors immenses. Elle l'aiderait à s'établir sur le trône, puis, lorsqu'on n'en aurait plus besoin, il était facile de la faire disparaître à l'aide de quelque joli poison. Cela fait, le nouveau roi épousait madame d'Argenton, reconnaissait le chevalier d'Orléans et le déclarait son successeur.

Enfin d'autres, plus expéditifs, assuraient que madame d'Orléans était déjà empoisonnée, sans attendre les dispenses de Rome, quelquefois douteuses.

Elle était grosse, fort malade, sujette à des coliques, beaucoup de gens avaient les yeux sur elle, et certainement s'il eût eu le malheur de la perdre, rien ne l'eût lavé d'une infâme accusation.

Heureusement elle accoucha et se porta bien depuis.

Ces bruits prirent une telle consistance, surtout celui de la conspiration espagnole,



que madame des Ursins fit arrêter les gens du prince, lorsqu'il les renvoya chercher ses équipages.

L'un d'eux disparut, sans qu'on en ait jamais entendu parler depuis, l'autre fut longtemps à la tour de Ségovie.

Le roi, loin de s'irriter d'une telle violation du droit des gens, envers son propre neveu, se contenta d'en prévenir le prince et de laisser faire.

Tout était contre lui, ici : monseigneur, excité par madame la duchesse qui ne pardonnait pas à M. le duc d'Orléans de l'avoir dédaignée, alors qu'elle lui avait fait toutes les avances de son amour ; le duc du Maine, dont l'intérêt était de le détruire pour s'élever sur ses ruines ; madame de Maintenon, ivre de vengeance et puissamment aidée par madame des Ursins, à qui l'offense était commune.

Tous poussaient le roi, excepté M. le duc de Bourgogne qui tint bon à soutenir qu'il voulait des preuves, et que si le prince était coupable, il fallait le cacher soigneusement, pour ne pas déshonorer la maison royale.

Tout se couva pendant quelques semaines.

Jamais abandon pareil à celui de ce pauvre prince ; il restait absolument seul, tous le fuyaient jusqu'à la malhonnêteté, excepté M. de Saint-Simon, à qui j'en serai reconnaissante toute ma vie. Il ne recula pas d'une semelle, et se montra partout avec lui, bien qu'il fût lui-même en quasi-disgrâce.

Pour tout achever, arriva la nouvelle de l'arrestation de deux grands d'Espagne, à Madrid, qui avaient trempé dans le complot et qui s'en firent gloire.

M. le duc d'Orléans avait jusque-là méprisé ces clameurs. Il vit alors la chose tout à fait grave et s'en alla parler au roi, ce qui pour lui était toujours une véritable corvée : il le craignait fort.

Le roi le reçut avec une froideur presque insultante. Il le laissa debout et ne se leva pas pour le recevoir, ce qu'il ne faisait même pas à de simples seigneurs. C'était se poser en juge.

— Que voulez-vous, monsieur? lui demanda-t-il.

— Sire, je viens expliquer à Votre Majesté...

— Vous avez plus besoin d'excuses que

d'explications, monsieur; mais je vous écoute.

— Sire, on a trompé Votre Majesté, je ne suis pas coupable, ou du moins je ne le suis que d'une faute légère. Il est vrai que des grands d'Espagne m'ont fait parler au sujet de la couronne, j'ai rejeté ce projet avec indignation. Je ne suis point un monstre capable de détrôner ma nièce et mon neveu!

— Je voudrais le croire, monsieur ; pourtant tout vous accuse.

— Je n'ai pas achevé, sire. Voilà mon seul tort : il était en effet fortement question de retirer à Philippe V un pouvoir qu'il n'exerce pas, et qu'il laisse déshonorer dans les mains d'une femme.

— Monsieur, il vous sied bien de parler ainsi d'un roi, mon petit-fils, à propos d'une femme surtout.

— Sire, je répète ce qui se dit publiquement en Espagne. Cette décision prise, on me demanda si j'accepterais la succession de la reine ma grand'mère, si je voudrais régner dans un pays où mes aïeux maternels avaient régné avant moi. Je répondis que le roi Philippe V écarté, je croyais voir une chose utile pour les intérêts de Votre Majesté de con-

server ce trône dans sa famille et que je ne refuserais point, mais que pour rien au monde je ne laisserais faire en mon nom la plus petite tentative que le roi mon neveu ne fût tout à fait décidé à se démettre. Voilà la vérité tout entière, sire, je vous l'atteste sur mon honneur.

Le roi sembla réfléchir quelques instants; puis, il fit le geste qu'il avait coutume pour congédier.

— Allez, monsieur, on examinera.

Il n'y avait rien à répondre; le prince sortit bien inquiet, après une révérence.

Comme il traversait le haut du grand degré, pour s'en aller chez madame la duchesse de Bourgogne, la seule qui l'accueillît maintenant, il marchait la tête baissée les bras tombés, en homme qui pense et qui n'est pas satisfait; nous nous trouvâmes en face l'un de l'autre, et personne aux alentours pour nous épier, par extraordinaire.

Depuis que je le voyais malheureux, j'avais tout oublié; je ne cherchais que les occasions de le lui dire, je n'en pouvais rencontrer une plus favorable. J'allai droit à lui.



— Monsieur, lui dis-je, vous avez une amie, ne l'oubliez pas.

— Est-il vrai, madame? Puis-je y compter? me demanda-t-il avec un visage rayonnant de joie.

— A la vie et à la mort. Je vous enverrai Roussel, nous aviserons au moyen de nous rencontrer, et si je puis vous aider, je le ferai.

— Ah! madame, que de bontés!

Nous entendîmes des pas dans la galerie, nous nous séparâmes; je courus chez moi, où je m'enfermai. Je suffoquais.

Le malheur de ce prince, si bien fait pour être heureux, me brisait le cœur.

Le lendemain, M. de Lauzun entra le soir et me demanda si je savais la nouvelle.

— Laquelle, monsieur? il y en a beaucoup.

— M. le duc d'Orléans va être mis en jugement, comme accusé de haute trahison envers le roi d'Espagne. C'est nous qui le jugerons, au Parlement; je ne me soucie pas de cette commission.

Heureusement j'étais dans l'ombre, il ne s'aperçut pas que je pâlissais.

— Le chancelier prépare ce beau travail depuis trois jours avec le roi, il me l'a pres-

que avoué tout à l'heure. Il faut qu'on l'ait bien monté contre son neveu, ce pauvre sire, pour qu'il consente à le déshonorer ainsi. M. de Saint-Simon, que j'ai rencontré, va tâcher d'en savoir davantage et de nous tirer de là en sauvant son ami.

— C'est très bien à M. de Saint-Simon, monsieur.

— Oui, il n'aime que celui-là, mais il l'aime bien, sans doute parce que personne ne l'aime que lui.

En effet, le prince dut à l'amitié et à l'adresse de mon beau-frère de ne point paraître au Parlement, où, sans nul doute, il eût été condamné.

Consulté par le chancelier, son ami, sur ce qu'il ferait au cas où en sa qualité de pair il eût dû juger M. le duc d'Orléans, il répondit qu'il eût décliné la compétence de la cause et celle du tribunal.

Le prince n'était coupable, ou du moins accusé de haute trahison qu'envers le roi d'Espagne.

Ce n'est pas au Parlement français de connaître des crimes de lèze-majesté envers les

couronnes étrangères : en conséquence, il n'y avait pas matière à juger.

Quant à livrer le neveu du roi à des Espagnols, c'est ce que ni le roi ni la France ne pouvaient souffrir pour la dignité de l'un et de l'autre.

Il ajouta qu'il ne manquerait point de proclamer ceci tout haut, lorsque viendrait son tour d'opiner ; on l'en savait très capable, on eut peur de cette question soulevée. Le roi, dont le jugement était très juste, le sentit incontinent, et l'accusation en resta là, à la grande fureur des ennemis impuissants.

XXV

J'avais envoyé Roussel avec un mot au prince; il m'écrivit ensuite tous les jours, jusqu'à celui où il fut soulagé, par le parti pris d'en rester là sur son accusation. Je n'avais pas jugé convenable de chercher à le revoir, sur ce que j'avais entendu dire qu'il s'affichait plus que jamais avec sa maîtresse, dont je ne voulais lui parler à aucun prix, ce qui m'eût été impossible.

Après son affaire terminée, comme il était plus que jamais isolé à la cour, il n'y revint plus, resta à Paris, livré à ses indignes compagnies, et augmentant ainsi la mauvaise volonté du roi contre lui, au point que si cela durait, c'était à n'y plus revenir, il était perdu. Monseigneur était encore plus irrité, si c'était possible.

Un soir, nous causions en famille à ce sujet, qui nous occupait fort. M. de Saint-Simon, à cause de sa grande amitié pour lui, se croyait comme un peu responsable des actions du prince. Il vidait son cœur devant ma sœur et devant moi.

— Qu'y voulez-vous faire, monsieur? lui dit enfin sa femme; vous ne lui donnez certes que de bons exemples et de bons conseils, il refuse de les suivre, vous n'avez qu'à vous retirer.

— Madame, je ne l'abandonnerai jamais. Fût-il décapité en Grève et déchu de ses honneurs, j'irais lui dire adieu sur l'échafaud.

— Mon frère, ceci est très noble, et je ne saurais trop vous en louer, m'écriai-je.

— Oui, mais je suis impuissant à rien faire pour lui, tant qu'il ne m'aidera pas. Il y a

un moyen de ramener le roi, un seul ! S'il le voulait employer, je répondrais du succès.

Un des grands griefs, le plus grand, le seul peut-être pour le roi, est sa fille méprisée ; son cœur saigne de ses larmes. Il faudrait quitter sa maîtresse, ne la jamais revoir.

— Oh ! monsieur, que ce serait bien ! interrompis-je, sans pouvoir m'en empêcher.

— Sans doute, ce serait bien, mais il ne le fera pas.

— Il aime donc bien cette femme?

— Je ne sais s'il l'aime ; pourtant elle le domine, et il ne peut rien faire sans elle. C'est elle qui l'entretient dans l'opposition à la cour. Il faudrait les séparer absolument.

— Oui, il le faudrait; mais comment faire?

— J'essaierai ; j'ai mon projet.

Je l'aurais embrassé de bon cœur, moi qui ne l'aimais guère ordinairement, et j'attendis avec impatience le résultat de ce qu'il allait faire.

Pendant plus de huit jours, il ne fut question de rien ; enfin je le vis arriver un soir tout joyeux. Je pensai qu'il aurait parlé. Ma sœur, qui n'avait pas les mêmes raisons que



moi, avait essayé de l'en détourner, sans succès néanmoins.

— Prenez garde! Jamais M. le duc d'Orléans n'aura le courage de renvoyer cette femme; cela ne servira de rien, et vous vous en ferez une ennemie, dont vous n'avez pas besoin; vous êtes déjà bien assez mal en cour sans cela. Elle tient aux Lorrains, elle est liée avec la princesse de Rohan, avec madame de Ventadour, qui ne vous aiment point. Occupez-vous de vos affaires et laissez celles du prince, qui ne vous regardent pas.

Je n'osais rien répondre à ces raisons, fort bonnes assurément. M. de Saint-Simon n'y répondit autre chose que par sa volonté.

Justement, M. le duc d'Orléans venait de donner à Saint-Cloud une fête à l'électeur de Bavière, où il avait prié la maîtresse de celui-ci, madame d'Arco, mère du chevalier de Bavière; plusieurs autres dames du même calibre, et dont madame d'Argenton avait fait les honneurs, ce qui se répétait à hauts cris dans toutes les cabales. J'étais rentrée dans ma coquille, mais l'espérance de voir tout finir me rendit un peu de courage et d'intérêt.

Lorsque M. de Saint-Simon revint tout joyeux, je ne pus m'empêcher de lui en demander le motif, espérant, à part moi, qu'il serait ce que je souhaitais.

— Oui, je suis joyeux, dit-il; j'ai rompu la place, et j'ai jeté les premières paroles à M. le duc d'Orléans; il ne m'a pas trop mal reçu, et j'espère que je réussirai. Je me vais faire aider du maréchal de Besons; en présence de ses deux meilleurs amis, les seuls qu'il ait conservés, il entendra la raison et ne reculera pas.

— Monsieur, si vous ne réussissez pas, vous allez vous perdre tout à fait, dit ma sœur.

— Mais si M. de Saint-Simon réussit, il aura rendu à la maison royale un tel service, qu'elle lui en devra toute reconnaissance.

— Cela est vrai; pourtant le résultat est bien douteux.

— M. le duc d'Orléans est très frappé de sa disgrâce, de son abandon; il désire par tous les moyens les faire cesser; et lorsque je lui ai signalé cette séparation comme l'unique, il m'a répondu qu'il le savait bien. C'est beaucoup. Nous devons nous revoir



demain pour en causer avec Besons. Quant à moi, je ne lui épargnerai rien, j'y suis décidé; il faut, non-seulement frapper juste, mais frapper fort en pareil cas, et rien ne m'en empêchera maintenant.

J'allais donc assister, invisible et cachée, à une des circonstances les plus intéressantes pour moi et les plus près de mon cœur. M. de Lauzun était à Paris et ne nous gênait pas. Je ne bougeai d'avec ma sœur, que je gardai chez moi; ils n'avaient plus de logement à la cour, depuis la mort du maréchal de Lorge, qui leur laissait le sien, dont mon frère avait hérité.

J'attendais les soirs avec impatience : il s'en passa deux sans rien apprendre, le maréchal ayant tardé à revenir de Paris. Enfin, le troisième, nous eûmes un résultat, non décisif encore, mais bien avancé. M. le duc d'Orléans résista de tout son pouvoir et défendit le terrain pied à pied, jusqu'à leur demander enfin comment ils pouvaient croire qu'en chassant madame d'Argenton il ferait oublier son affaire d'Espagne.

M. de Saint-Simon l'attendait là.

— Vous comptez l'affaire d'Espagne comme

l'unique cause de votre disgrâce, monsieur?

— Certainement.

— Eh bien! attendez donc, et vous allez tout savoir. Vous ne vous doutez pas de ce que l'on dit, de ce dont l'on vous accuse, et dont vous prouverez la fausseté en rentrant dans votre devoir envers madame votre femme.

Et tout de suite il lui raconta ce que j'ai déjà écrit au sujet de ses mariages en Espagne, du poison de madame la duchesse d'Orléans, et le reste. Le prince resta atterré : une calomnie semblable était si loin de lui!

— Oh! mon Dieu! me suppose-t-on capable d'un crime?

— Oui, monsieur, pour cette femme que vous aimez tant. Croyez-vous maintenant qu'il soit nécessaire de la renvoyer?

Le prince écouta les raisonnements de ses deux amis, leurs supplications, sans rien dire, jusqu'à ce qu'ils le missent au pied du mur.

— Que ferez-vous donc, monsieur? demanda M. de Saint-Simon.

— Eh bien, demain les cérémonies du jour de l'an seront finies, je retournerai à Paris, je lui dirai qu'il faut nous séparer.

— Lui dire, monsieur! vous la reverrez! Alors nous savons d'avance à quoi cela aboutira. Non, ce n'est pas elle qu'il faut prévenir, c'est le roi; vous ne lui écrirez même pas, à elle.

— La traiter comme une misérable, lorsque je n'ai aucuns reproches à lui faire! N'est-ce pas assez de la quitter, sans le faire avec des procédés inqualifiables?

— Monsieur, si vous étiez moins faible, vous pourriez faire cette grande action vous-même; tel que vous êtes, c'est impossible. Nous n'aurons aucune assurance que quand vous vous serez mis hors d'état de reculer.

— Et qu'exigez-vous pour cela?

— Allez trouver le roi, dès aujourd'hui, sans reculer davantage; avouez-lui votre faute, qu'il sait bien, votre dessein de rompre, et priez-le de faire sortir madame d'Argenton de Paris, avant que vous n'y remettiez les pieds, car si elle reste au même lieu que vous, ce que nous faisons est inutile; avant quinze jours, vous serez raccommodés.

— Quoi! des violences contre une femme dont tout le tort est de m'aimer!

— Non, pas des violences, j'en suis inca-

pable et le roi aussi. On la priera de se retirer dans quelque endroit, à son choix, en vous laissant libre de faire, quant à son état, ce que vous jugerez convenable. Pour vous-même, il est urgent qu'elle ne puisse se plaindre et qu'elle ne manque de rien.

M. de Saint-Simon poursuivit ses discours, contre lesquels le prince se révolta souvent, surtout lorsqu'il l'entendit accuser madame d'Argenton d'avoir causé tout le mal au sujet de l'affaire d'Espagne. A ceci, il eut de la peine à céder, et voulut la défendre envers et contre tous.

Le plus pénible ensuite, et le point sur lequel il se rejeta, lorsqu'il n'eut plus de raisons à donner pour ne pas rompre, fut son éloignement pour sa femme et des torts qu'il lui reprochait. Il alla jusqu'à prétendre qu'elle l'avait trompé, qu'il en était sûr, et que s'il n'avait pas éclaté plus tôt, c'est parce que cela lui importait peu, ayant pris son parti d'un autre côté, mais qu'à présent il ne le supporterait pas.

— Il y a quelques années, ajouta-t-il, je me serais décidé promptement; j'eusse fait tous les sacrifices pour une femme que j'ai-



mais; cette femme m'a repoussé où je suis; si elle étendait encore sa main vers moi, je me relèverais, mais elle ne le fera pas.

On comprend que je devins rouge et que mon cœur battit bien fort à ces paroles.

— J'ai tenté de lui enlever cette autre folie, continua mon beau-frère; je lui ai représenté qu'il ne s'agissait plus d'aucune femme que de la sienne. A cela, il ne m'a rien répliqué, mais nous en sommes venus à lui persuader qu'on l'avait trompé au sujet de la princesse, qu'elle n'était nullement coupable, et qu'elle avait, au contraire, tenu la conduite la plus digne et la plus honorable envers un époux qui l'abandonnait.

Nous l'avons laissé ainsi, et il nous faudra recommencer demain, afin de ne pas le lâcher que la décision ne soit prise, et de l'enlever d'assaut.

Je bénissais Dieu, qui allait enfin me donner l'occasion tant demandée d'être utile à cet homme, le seul amour de ma vie. Les paroles qu'il avait dites, pour ne pas m'être répétées certainement, car il ne se doutait point que je fusse au courant de ce grand débat, pénétraient jusqu'à mon cœur. Je sentis que

je pouvais le décider, et je m'y résolus. Je fis chercher Roussel à Paris, elle venait toujours tant que j'avais besoin d'elle. Je lui dis de se tenir prête, que je l'enverrais au prince, quand il en serait besoin, et de prier Dieu en attendant, pour qu'il le retire de l'abîme.

M. de Saint-Simon était retourné l'aprèsdînée chez M. le duc d'Orléans. Il l'avait repris par tous les côtés, jusqu'à sa tendresse pour sa fille, dont il lui montra le mariage avec M. le duc de Berri très facile, s'il voulait rentrer dans la vie de tout le monde, ôter à madame sa femme ses sujets de plaintes, et se ranger enfin, comme il était temps de le faire, bien qu'il n'eût que trente-six ans, ce n'était plus l'âge des extravagances qu'il avait menées jusques-là.

A sa grande surprise il le trouva moins décidé que le matin, et il nous revint presque découragé d'une aussi grande faiblesse.

Il devait être convaincu ou il ne le serait jamais.

— Maintenant, je tremble, ajouta-t-il, il a envoyé chez madame de Maintenon savoir à quelle heure il la trouverait demain matin, et en même temps il nous a avoué qu'il ne

croyait pas avoir la force de s'y rendre.

— Vous l'avez laissé chez lui, seul?

— Non pas, il est allé chez madame la princesse de Conti, pour y voir monseigneur, et en être rudoyé comme à l'ordinaire; ne valait-il pas mieux terminer tout de suite?

Mon parti fut bientôt pris; je rentrai chez moi, j'appelai Roussel, je lui donnai ordre d'aller attendre le prince à la porte d'un petit degré où il passait toujours seul en revenant de chez madame de Conti.

Je lui écrivis trois lignes, et je le priai de venir vers minuit chez mon frère, absent, dont j'avais une clé; j'étais certaine de n'y être dérangée par personne, d'ailleurs il fallait bien risquer quelque chose dans un si grand but.

XXVI

M. et madame de Saint-Simon s'étaient retirés.

Il n'y avait ce soir-là, par extraordinaire, ni cercle, ni jeu, ni appartements.

Le roi étant un peu incommodé, madame la duchesse de Bourgogne en avait profité pour rester chez elle avec ses amies. J'en étais d'ordinaire, je m'en dispensai sous prétexte de migraine.

A l'heure convenue, je m'en allai, avec Roussel, doucement, par les derrières, à l'appartement du duc de Lorge. Il était avec sa femme, dans le Midi, où on l'avait envoyée pour sa poitrine ; tous ses gens étaient à Paris, à l'hôtel de Lorge, et les clés chez moi.

M. et madame de Saint-Simon n'y voulaient pas coucher, dans la crainte qu'on ne les accusât de profiter d'un biais pour le reprendre.

J'avais envoyé une autre clé au prince, et, bien que j'eusse devancé l'heure, je l'y trouvai sans lumière, au coin d'un feu allumé par Roussel, après l'avoir averti.

Il était pâle et triste. En m'apercevant, il se leva et vint au-devant de moi ; j'étais bien émue, je ne pus que lui faire la révérence.

— Ah ! madame, me dit-il, c'est Dieu qui vous inspire de m'avoir voulu parler ce soir.

— Monseigneur, je l'ai si souvent prié pour vous qu'il doit vous protéger à ma demande.

— Venez-vous à mon secours ? M. de Saint-Simon vous a-t-il confié ce qui se passe entre nous ? Je commence à le croire, vous

ne seriez pas ici de vous-même, après un délaissement de tant d'années.

— Ne l'avez-vous pas mérité?

— J'en conviens. Il vous eût été si facile de me retenir! Je vous ai avertie; vous saviez tout.

— Il fallait vous sauver aux dépens de mon devoir, et vous aurais-je sauvé d'ailleurs? J'en doute plus que jamais. Ces liens que vous avez formés vous sont bien chers, que vous avez tant de peine à les rompre.

— Ils ne me sont pas indifférents, je l'avoue.

— J'aurais donc trop présumé de mes forces, en croyant obtenir de vous ce sacrifice.

— Madame, je n'ai jamais rien aimé et je n'aimerai jamais rien autant que vous; ordonnez, j'obéis.

— Quoi! vous la quitteriez parce que je vous en prie?

Il hésita.

— Vous êtes du moins la seule personne à qui je ne le refuserai pas.

— Et quand accomplirez-vous cette grande œuvre?

— Je ne sais, dans quelque temps, lorsque j'aurai un prétexte.

— Allons! monsieur, recevez mes adieux; je le répète, je me suis trompée, et je n'ai plus rien à faire ici.

— Quoi! madame, déjà?

— Eh! monsieur, qu'ai-je besoin de demeurer davantage et de vous entendre répéter que votre madame d'Argenton l'emporte dans votre cœur et dans votre esprit sur vos souvenirs, sur cet amour que vous prétendiez si grand! Je m'en vais, adieu.

J'ouvrais la porte pour appeler Roussel, il m'arrêta.

— Madame?

— Eh bien! monsieur?

— Écoutez-moi un moment encore, je vous en supplie à genoux, ensuite vous prononcerez sur mon sort, et, quoique vous décidiez, je le ferai. Je vous en donne ma foi de gentilhomme.

—J'y consens, monsieur, et je vous écoute.

Je repris ma place. Il attira un tabouret près de mon fauteuil, s'y assit et s'appuya sur le bras, me regardant fixement. Nous

étions bien près l'un de l'autre ; je respirais à peine.

Cet amour, sans cesse étouffé, se réveillait avec une nouvelle force chaque fois que je le revoyais, chaque fois surtout qu'il me parlait du sien. Ce fut le combat de toute ma vie.

— Madame, dit-il, je n'ai jamais aimé madame d'Argenton.

Je savais qu'il mentait ; je l'interrompis, je crus qu'il allait me jouer une comédie. Je pris un air fort sec et je fis le geste de m'en aller de nouveau.

— Eh quoi ! vous me quittez ! vous m'aviez promis...

— De vous entendre, sans doute ; mais non pas lorsque vous me ferez un mensonge de cette espèce. Non-seulement vous avez aimé madame d'Argenton, mais vous l'aimez encore avec passion, je le sais, je n'en doute pas ; épargnez-vous la peine de me tromper.

Il baissa la tête tristement.

— Je suis bien malheureux ! vous, mon seul refuge, vous ne voulez ni m'entendre ni me croire.

Il prononça ces paroles avec une douleur si vraie, que j'en eus pitié, je lui tendis la main.



— Je vous croirai, dites tout.

— Vous ne me connaissez pas encore tel que je suis, madame. Vous ignorez combien j'ai souffert, combien la dernière fois que vous m'avez repoussé j'avais besoin d'un cœur ami pour reposer le mien. Personne ne m'aimait, personne ne compatissait à mes souffrances, pas même ma mère, qui est bonne, et dont l'affection n'a de bornes que celles de ses facultés. Lorsque Madame a fait sur moi le petit conte que vous savez, elle se consola de mes tribulations en les rejetant sur la mauvaise fée, et en disant : — Mon fils est comme cela.

Madame prétendait qu'on avait convié toutes les fées à ses couches et que chacune avait doué le poupon d'une qualité ou d'un avantage, de façon à le rendre parfait.

Une seule, une vieille bossue, avait été oubliée, elle arriva néanmoins, après les autres, et lorsqu'elle entendit les soins de ses compagnes, elle médita la plus sûre des vengeances.

« — On m'a laissée de côté, dit-elle, je n'en « veux pas moins douer cet enfant de quel- « que chose à mon tour. Je ne puis lui ôter

« ce que lui ont donné mes sœurs, il sera « donc tel qu'elles l'ont désiré, seulement il « ne saura pas profiter de ses qualités, elles « lui seront inutiles. »

C'était de la plus grande et de la plus fine observation.

— J'étais donc bien malheureux, madame, cette enfant, jeune, belle, charmante, m'a cherché dans ce désert, elle m'a offert son amour, alors que vous me refusiez le vôtre, et je vous l'ai dit en ce temps-là, j'hésitais à le prendre; un mot de vous et je ne la revoyais plus. Vous m'avez renvoyé blessé, meurtri de vos rigueurs, elle m'a recueilli sans se plaindre, sans me faire un reproche de mes distractions, de mes mauvaises humeurs, de mes infidélités. Depuis que je la connais, je l'ai souvent, bien souvent délaissée, j'ai couru d'autres aventures, je lui ai laissé voir l'ennui profond, le découragement qui me dominaient, et dont ni ses charmes, ni sa tendresse ne me guérissaient jamais. Elle a tout supporté.

— Si elle vous eût aimée, cela eût été dévouement, mais elle vous a donné des rivaux...

— Madame, il n'est pas généreux, il n'est pas digne de vous, d'accuser ou de calomnier une pauvre fille que vous aller désespérer demain. Je ne croirai point qu'elle m'ait donné ces rivaux dont vous parlez, je ne le croirai ni pour elle, ni pour moi, et cela serait vrai que je demanderais à l'ignorer. Je veux garder au moins mes souvenirs.

Il avait raison et j'avais tort. Je ne cherchai pas à le nier. Il m'en remercia.

— Ce n'est pas tout, madame. Il existe un lien entre nous : j'ai un fils. J'ai la faiblesse de beaucoup aimer mes enfants, quelle qu'en soit la mère, et la vue de ce fils me rappellera à chaque instant que j'ai chassé la sienne, pour la récompenser.

— Vous êtes bien délicat, monsieur, repris-je assez piquée.

— Peut-être, madame. Pourtant je ne saurais être autrement, surtout devant vous, à qui je veux surtout plaire et à qui l'on n'a donné que trop mauvaise opinion de moi. Maintenant M. de Saint-Simon exige que je me sépare brusquement, sans préparation, il ne veut pas qu'un mot de ma part adoucisse

cette douleur. Il ne veut pas que je revoie madame d'Argenton...

— Il est dans le vrai, monsieur.

— Vous aussi, madame, vous êtes de cet avis. N'est-ce pas trop exiger de moi? Ne crait-on pas de ne rien obtenir avec tant de rudesse? Vous, madame, vous pouvez exiger, et je vous l'ai dit, je courberai ma tête, mais vous seule avez ce droit, je ne l'accorde pas même au roi. Ah! si vous aviez voulu, si vous vouliez! Vous tenez dans vos mains mon cœur et ma vie. Si vous laissiez luire à mes yeux un rayon d'espérance, quelque éloigné qu'il fût, je le suivrais et j'accepterais aussi rigoureusement que possible les conseils de M. de Saint-Simon.

Il avait repoussé le tabouret et s'était jeté à genoux, toujours appuyé sur mon fauteuil, toujours près de moi; je tremblais, je baissais les yeux, j'étais enivrée; cet amour si ancien, alors que j'étais jeune encore, (je venais d'avoir vingt-huit ans), reprit toute sa force et toute son énergie.

Il me pressa, il me supplia, il me dit de ces choses que l'on ne peut ni écrire, ni oublier; je l'écoutais, je l'écoutais encore ravie,

heureuse! ne songeant plus qu'il y ait au monde un roi, une madame d'Argenton, car nous avions cessé de parler d'elle.

Je lui laissai prendre ma main, il approcha ses lèvres de mon visage, me serra sur son sein, en murmurant :

— Aimez-moi! écoutez-moi, ne me repoussez pas! et disposez de ma vie. Dictez, j'obéis.

— Vous irez demain chez madame de Maintenon et chez le roi.

— J'irai!

— Vous leur communiquerez votre *immuable* résolution.

— Je le ferai.

— Vous demanderez que madame d'Argenton soit conduite à l'asile qu'elle choisira, loin de Paris, loin de vous, et vous ne la reverrez plus.

— Jamais!

— Seulement, comme il faut des égards envers une femme qu'on a aimée, vous lui écrirez ce que je vais vous dicter tout à l'heure, rien de plus, rien de moins.

— Cela sera fait ainsi.

— Et, quoiqu'il arrive, vous tiendrez cette

promesse, vous m'en donnez votre parole de gentilhomme ?

— Je le jure, je vous la donne.

Il ponctuait ses phrases et les miennes avec des baisers sur mes mains, que je ne retirais pas; je ne vis jamais un homme si heureux.

Lorsqu'il eût tout promis, il voulut me faire promettre à mon tour.

Je l'aimais tant, j'étais si pleinement heureuse en ce moment, que je ne fis aucune difficulté, je le laissai lire dans mon âme, je lui racontai aussi ma vie et mes combats. Je lui demandai si je n'étais pas plus à plaindre que lui, moi qui avais eu les mêmes tourments, sans en être ni distraite, ni consolée, sans qu'un mot soit sorti de mes lèvres qui put laisser deviner mon supplice.

Il convint de ce que je voulus, il m'accabla de mots tendres, de compliments flatteurs, il me montra ce que j'avais perdu jusques-là, ce bonheur dont je ne me doutais guère, et que rien ne pourrait plus remplacer pour moi.

Nous nous séparâmes bien tard, avec la promesse de nous revoir le lendemain de la même manière et à la même heure. Il devait être libre alors !

XXVII

Je rentrai chez moi éperdue. J'entendis des pas dans le corridor que je traversais; mon sang se figea dans mes veines, à l'idée d'être reconnue malgré la mante qui m'enveloppait.

Je volai plutôt que je ne courus jusqu'à ma chambre, et je ne me crus en sûreté qu'après avoir fermé mon verrou.

Je me fis déshabiller par Roussel et je la renvoyai; j'avais hâte d'être seule.

Mon premier mouvement fut tout à la joie, tout au bonheur de me rappeler ces heures qui venaient de s'écouler.

J'entendais ses paroles, je le voyais, je comptais ses regards, ses soupirs, jusqu'à ce que la fatigue m'accablât et que le sommeil me vainquît.

Avant de me coucher, je m'agenouillais devant une image pour moi sacrée, elle me venait de ma mère. Depuis mon enfance elle recevait mes prières du matin et du soir ; elle avait souvent vu mes luttes, mes pleurs et mes désespoirs, et levant les yeux sur elle pour la remercier, son air me sembla sévère; sa main, étendue sur moi pour me bénir, se retira.

Ma conscience prenait une représentation visible certainement, pour me montrer que j'avais mal fait, que j'étais coupable, pour m'arracher à l'abîme où j'étais entraînée, où je succomberais infailliblement.

Je me prosternai devant la sainte Vierge, le cœur brisé; je sentis l'étendue de ma faute et je me demandai si je la commettrais tout entière, si je ne la réparerais pas; il en était temps encore, je pouvais retourner en

arrière, je pouvais reprendre mes folles promesses et rester fidèle à mon devoir.

Je ne m'appartenais pas, j'avais juré devant Dieu de rester fidèle à M. de Lauzun, l'époux que mes parents m'avaient donné, et j'étais bien près de faiblir à ce serment.

Je priai : nous n'avons pas d'autre asile que la prière en pareil cas. J'y puisai des forces, et après mille irrésolutions, après avoir bien des fois pris, repris et quitté la plume, je me décidai à écrire. C'était une imprudence, je n'y songeai pas. Je lui accordais toute confiance, et j'avais raison, il ne la trahit jamais.

Une chose m'arrêtait encore. Si je reprenais mes serments, faudrait-il lui rendre les siens? Faudrait-il le relancer sur cet océan de perdition où il devait indubitablement faire naufrage? Je me le demandai, et mon amour comme ma loyauté me dictèrent la lettre que voici, pour le bien de tous.

« Pardonnez-moi et ne m'accusez pas.
« Hier j'ai été folle ou faible; je vous ai pro-
« mis ce que je ne puis ni ne dois tenir. Je
« sais que vous êtes généreux, et je vous

« redemande mes promesses; vous me les
« rendrez, je n'en doute pas. Pour être ab-
« solument dans la justice, je devrais vous
« rendre les vôtres; pourtant je ne le ferai
« pas. Je vous rappellerai, au contraire, que
« vous avez juré sur votre foi de gentilhomme.
« *Quoi qu'il arrive,* vous ne changerez rien
« à ce qui a été décidé.

« Vous m'accuserez peut-être, vous croi-
« rez que j'ai usé d'une ruse coupable pour
« vous arracher un serment, bien décidée à
« ne rien faire de ce que vous vouliez, à ne
« vous rien donner en échange; vous vous
« trompez. J'ai agi de bonne foi, je me suis
« laissé enivrer par un amour qui me do-
« mine depuis tant d'années, et j'ai tout ou-
« blié pour vous. Maintenant je me sou-
« viens; je me souviens de mes devoirs et
« des vôtres, je me souviens que je ne vous
« arrache pas d'une erreur pour vous reje-
« ter dans une autre, plus coupable encore,
« car *elle* était libre et n'appartenait qu'à
« vous.

« Rentrez dans votre famille, revenez à
« l'heureuse princesse dont Dieu et le roi
« vous ont confié le bonheur, revenez à vos

« enfants, soyez un grand prince, faites pro-
« fiter l'univers de vos talents et de vos qua-
« lités, que chacun vous admire et vous
« aime, que les calomnies s'effacent devant
« la vérité, et je remercierai Dieu chaque
« jour; car je n'ai de bonheur, de gloire que
« les vôtres; car je vous aime au-dessus de
« tout et je vous aimerai toujours.

« Ayez du courage, achevez ce que nous
« avons commencé ensemble, et qu'aucun
« nuage ne paraisse plus sur le seuil de votre
« avenir; c'est mon vœu le plus cher. Je
« vous promets de vous voir bientôt, si vous
« êtes le héros digne de mon amour que j'es-
« père trouver en vous. »

Je ne signai point, et j'envoyai cette lettre de très grand matin par Roussel. Elle la remit au valet de chambre confident, celui de tous les valets de chambre, après Bontems, qui a su le plus de secrets d'État. Je ne dormis pas une minute, je me fis habiller, j'allai à la messe du roi; j'y aperçus le prince dans un abattement que rien ne peut rendre. Il ne tourna même pas les yeux de mon côté.

Je le vis après, accosté par M. de Saint-Simon. Sur l'air de leur visage, je devinai de

quoi ils causaient; j'ai su depuis que je ne me trompais pas.

— Eh bien, monsieur, avez-vous vu madame de Maintenon?

— Oui.

— Lui avez-vous parlé?

— Oui, monsieur.

— Tout est fini donc?

— Oui, monsieur.

— Et vous êtes content d'elle?

— Je le suis.

— Que le ciel soit loué!

La physionomie radieuse de mon beau-frère me révéla notre triomphe. Je faillis m'évanouir de joie. Voici ce qui se passa ensuite entre eux; je le tiens de lui-même, il vint nous le raconter sur-le-champ.

M. le duc d'Orléans avait l'air lugubre, ce que M. de Saint-Simon attribua à la douleur de perdre sa maîtresse. Moi, je savais qu'il nous pleurait toutes deux, et j'eus besoin de tout mon courage pour ne pas lui envoyer au moins une consolation.

Le prince, qui se défiait de lui-même, avait vu le roi aussitôt après la messe, et s'était expliqué avec lui. En racontant la conversa-

tion à son ami, le pauvre prince fut saisi d'un accès de douleur qu'il ne put surmonter; il se jeta sur un siége et éclata en sanglots et en cris à fendre le cœur.

Le maréchal de Besons entra en ce moment. Le voyant ainsi, il en fut profondément touché. Il leur donna le même spectacle pendant plusieurs heures, répétant à chaque instant :

— Seul! seul! je suis seul à présent, et c'en est fait, je le serai toujours.

C'était là son idée dominante, à laquelle ils ne comprenaient rien, eux qui ne se doutaient pas de la vérité.

Ils le pressèrent d'aller annoncer lui-même cette heureuse nouvelle à madame la duchesse d'Orléans.

— Je ne le puis pas, dans le misérable état où je suis, et d'ailleurs je ne me résignerai pas à la voir de sitôt. Elle sera trop contente, sa joie me fera mal. Laissez-moi pleurer avec vous, qui êtes mes amis; ne me contraignez point. J'aurai le temps de reprendre ma chaîne et d'en sentir le poids en la portant.

Ils n'insistèrent pas. Je sentis que c'était à

moi de lever encore cette difficulté. Je lui écrivis pour le remercier, le féliciter et le supplier de ne pas rendre son sacrifice et le mien inutiles, en n'en faisant pas jouir madame sa femme, à qui nous le faisions.

Il y alla dès le lendemain et se réconcilia avec elle de bonne foi.

Depuis ce moment jusqu'à la régence, il continua ses orgies, en se cachant un peu, mais du moins il n'eut pas de maîtresse en titre.

Madame d'Argenton fut quittée avec quarante-cinq mille livres de rente, dont le fonds appartenait à son fils. Elle avait en outre pour plus de quatre cent mille livres de pierreries, de meubles, d'habits et d'argenterie. Le prince se chargeait de toutes les dettes, jusqu'au jour de la rupture, pour qu'elle ne fût tourmentée par personne. C'était une magnificence royale, et à laquelle j'applaudis. Un homme ne peut laisser dans le besoin la femme qu'il a aimée, quels que soient même ses torts envers lui; de la part d'un prince c'est un déshonneur.

Madame de Ventadour fut chargée d'an-

noncer la rupture et de porter la lettre de M. le duc d'Orléans.

Madame d'Argenton jeta les hauts cris, on le comprend. Cependant elle se calma plus vite qu'on ne l'aurait supposé, et demanda qu'on la conduisît à l'abbaye de Gomerfontaine, où elle avait été élevée. On le lui refusa, je ne sais pourquoi, ce qui mit le prince dans une colère dont il pensa tout briser et retourner près d'elle. On eut beaucoup de peine à l'en empêcher.

Enfin elle s'en alla à Pont-Sainte-Maxence, chez son père, où elle vécut en princesse; son fils resta au Palais-Royal et y fut élevé. C'était le plus joli enfant, qui est devenu un beau garçon, et qui vaut mieux assurément que M. le duc d'Orléans d'aujourd'hui et que mesdames ses sœurs. Il tenait fort de monsieur son père, et, par un hasard particulier, ressemblait beaucoup au feu roi, son grand-oncle. Je ne crois pas qu'il l'ait jamais vu cependant.

J'avais triomphé, j'étais heureuse. Je me mourais d'envie de voir le prince, j'entends par le voir lui parler à mon aise; car, pour le voir, je le rencontrais partout avec ma-

dame la duchesse d'Orléans ; ils se montraient beaucoup ensemble depuis leur raccommodement. Le roi en était aussi heureux qu'un bourgeois dont le gendre se range.

Le hasard me servit aussi heureusement que je le pouvais désirer. Je m'en allai un matin à Trianon avec madame la duchesse de Bourgogne et deux ou trois de ses familières. Nous y devions déjeûner.

— Nous aurons le duc d'Orléans, mon cher oncle, dit la princesse. On m'a recommandé de l'amuser de mon mieux, pour qu'il ne regrette pas son péché et qu'il n'ait point la tentation d'en recommencer d'autres.

Ce fut pour moi une excellente nouvelle. On était fort libre dans ces sortes de parties, chacun se promenait selon qu'il l'entendait; on ne critiquait point, on ne comptait point les révérences et l'on prenait les siéges comme ils se trouvaient, sans s'inquiéter s'ils étaient à dos ou non.

Le prince arriva de son côté, avec le marquis d'Effiat, un des assassins de madame Henriette, première femme de Monsieur, qui s'était remis en faveur à la cour, où tout le monde le détestait et le méprisait néanmoins.

Madame la duchesse de Bourgogne l'avait en horreur et le subissait parce qu'elle y était forcée.

— S'il vit encore lorsque le trône nous reviendra, me dit-elle un jour, j'obtiendrai de M. le duc de Bourgogne un ordre d'exil pour ce misérable, car il a empoisonné ma grand' mère.

La duchesse de Savoie, mère de madame la duchesse de Bourgogne, était fille de Monsieur et de madame Henriette d'Angleterre, sa première femme, je ne sais pas si je l'ai dit.

On déjeûna gaiement. Ensuite la princesse s'éloigna la première, nous laissant libres d'en faire autant; elle avait emmené la duchesse de Lorge et le petit Fronsac, qui leur contait des folies.

Tous sortirent de la salle; j'y restai seule, espérant bien que M. le duc d'Orléans m'y reviendrait trouver : de cette façon notre tête-à-tête marquerait moins. Il l'avait compris comme moi et reparut bientôt.

— Ah ! me dit-il, que de mal vous m'avez fait, j'en ai failli mourir.

— M'avez-vous pardonné maintenant ?

— Madame, je ne sais que vous aimer, à présent surtout, puisque je n'ai que vous seule. Ne vous retrouverai-je point? Me laisserez-vous m'abandonner au désespoir? Un peu d'encouragement, un peu de bonté, je ne vous demande que cela, puisque vous ne voulez pas m'en accorder davantage. Un malheureux comme moi doit tout prendre.

J'aurais pleuré de joie en le trouvant si raisonnable, si docile; ce fut le plus beau moment de ma vie.

Je lui jurai qu'il me retrouverait toujours, que je l'aimerais jusqu'à mon dernier soupir, et que, s'il me jurait de respecter mon devoir, je le verrais toutes les fois que cela me serait possible.

Il me le promit, avec une effusion de cœur qu'on ne lui aurait pas soupçonnée. On ne nous dérangea pas, nous restâmes plus de trois quarts d'heure ensemble.

— Ah! madame, qui le voudrait croire, que moi, le débauché, disent-ils, je suis aimé de la plus jolie femme de la cour, je l'adore et je me contente de la regarder. Ils m'appelleraient niais. Qu'importe! si je suis heureux.

XXVIII

Depuis ce moment, M. le duc d'Orléans et moi nous nous vîmes assez assiduement, et d'une façon qui, sans être trop marquée, occupa beaucoup les esprits à la cour.

Il était moins délaissé, mais il l'était encore, on remarquait ceux qui lui parlaient.

Hélas! les méchants et les bavards ne savent pas souvent ce qu'ils font ; ils détruisent par leurs propos le bonheur et l'avenir

de ceux qu'ils attaquent. Ce fut ce qui m'arriva.

Je luttais avec courage et constance contre le seul amour de ma vie, heureuse de voir que cet homme, dans son existence folle, et souvent pis que cela, me conservait un souvenir sacré, et m'aimait d'un amour pur comme ces flammes qui restent brillantes et claires au milieu de la boue.

Un jour, je m'en allai à Saint-Cloud voir Madame, au sujet de je ne sais quelle mort d'un de ses parents d'Allemagne ; elle tenait beaucoup à ces devoirs et elle en savait un gré infinie.

Je la trouvai malade d'une fluxion, monsieur son fils était là.

Elle me reçut pendant cinq minutes ; ensuite elle me dit qu'il fallait voir les jardins, et que puisqu'elle n'y pouvait aller, M. le duc d'Orléans m'y conduirait.

J'acceptai avec empressement, c'était une circonstance fortuite et inespérée.

La maréchale de Clérambault, qui ne quittait pas Madame, avec qui elle passait sa vie à faire des petits points pour savoir l'avenir, la maréchale donc fit mine de nous accom-

pagner ; nous la forçâmes à demeurer par mille excuses et mille politesses. Elle en tint note et le répéta enjolivé apparemment.

A propos des petits points de la maréchale, je ne puis m'empêcher de noter quelque chose de fort étrange.

Elle y avait vu, et elle avait dit à Madame qu'elle mourrait huit jours avant elle.

Plusieurs fois, Madame se trouvant malade, envoya chez la maréchale, et, comme celle-ci se portait bien, elle se rassura.

Madame s'en alla à Reims, au sacre du roi actuel ; elle en revint en fort bonne santé, mais elle trouva la maréchale de Clérambault morte et enterrée.

On le lui cacha le plus longtemps possible ; elle était devenue tout à coup fort incommodée ; une imprudence vint le lui apprendre ; huit jours après la maréchale, elle succomba.

Madame n'était guère femme à se frapper, et cela est étrange.

Revenons à ma visite de Saint-Cloud. Il y fut justement question de visions, et ce jour-là j'appris une particularité plus étrange encore que celle de Madame.

Pendant notre promenade, je donnai quelques conseils au prince sur le tort que lui faisaient auprès du roi et dans le monde, sa chimie, sa peinture, et tous ces goûts, qui, disait-on, n'étaient pas dignes de son rang.

Il me répondit en m'expliquant l'attrait qu'il y trouvait, et combien les choses surnaturelles étaient curieuses à observer.

Je voulus soutenir que c'étaient des chimères ; il me demanda si je croyais en sa parole.

— J'y crois comme en Dieu lui-même, répliquai-je.

— Eh bien! voici ce qui m'est arrivé. Pardonnez-moi de vous parler de madame d'Argenton, mais la chose s'est passée chez elle, et il me faut bien la citer ainsi que les autres témoins, pour vous donner confiance. Nous étions chez elle, et j'y avais fait venir un certain homme, de la connaissance de Hubert, mon chimiste, dont vous avez entendu parler. Vous savez que j'ai toujours cherché à voir le diable, sans en pouvoir venir à bout. Cet homme me promettait merveilles, je voulus l'essayer encore, malgré le grand nom-

bre de charlatans dont j'avais reconnu les jongleries.

Il demanda une petite fille, la plus jeune possible et qui fût certainement une Jeanne d'Arc. Madame de Sery en avait une chez elle, âgée de sept ans, qu'elle avait élevée et la plus innocente du monde. Elle la fit venir. L'adepte prit un verre d'eau, prononça quelques paroles et dit à l'enfant d'y regarder attentivement, puis il me demanda ce que je désirais qu'elle y vît. Madame de Nancri demeurait tout auprès, la petite n'y avait jamais mis les pieds. Je dis qu'il fallait voir ce qui se passait chez elle.

Aussitôt l'enfant raconta le salon, comment il était fait, les gens qui s'y trouvaient, ce que l'on y faisait. J'y envoyai sur-le-champ, cela se trouva d'une vérité parfaite. A ce sujet, Nancri dit en riant qu'il était sûr de sa femme, qu'autrement il n'aurait point souffert qu'on s'occupât d'elle.

— Et cela en prononçant quelque parole sur le verre?

— Mon Dieu, oui. Ce n'est pas tout, ce premier essai me donna confiance, je voulus savoir ce qui se passerait à la mort du roi, et

j'ordonnai au maître de s'arranger en conséquence. Tout de suite, voilà la petite fille décrivant cette chambre de Versailles, qui lui était aussi inconnue que la lune. Elle y vit le roi dans son lit, les meubles, qui ne sont pas les mêmes qu'à présent, entr'autres un grand coffre oriental très remarquable que je n'y connais pas.

(Ce coffre fut apporté peu de temps avant la mort de Louis XIV, par le soi-disant ambassadeur de Perse, et déposé dans sa chambre.)

— L'enfant décrivit les personnes qui se trouvaient là, qu'elle ne connaissait pas, excepté madame de Ventadour, qu'elle avait souvent vue chez sa bienfaitrice. Nous les reconnûmes toutes. C'étaient madame de Maintenon, Fagon, madame la duchesse, madame la duchesse d'Orléans, moi-même, un petit enfant avec l'ordre, tenu par madame de Ventadour ; je ne puis imaginer qui ce peut être, M. du Maine, enfin des princes, des valets, mais ni monseigneur, ni M. le duc et madame la duchesse de Bourgogne, ni le duc de Berri. Je tourmentai l'enfant pour la forcer

à dire qu'elle les voyait, et les lui dépeignant, elle assura toujours que non.

— C'est étrange !

— Il manquait aussi d'autres personnes, telles que M. le prince, M. le duc, M. le prince de Conti ; les enfants de ceux-ci et ceux de M. du Maine y étaient, ainsi que ma mère et mes filles.

— Qu'est-ce que cela signifie?

— Dieu le sait, moi je le cherche.

Il y eut quelque chose de plus extraordinaire. Je demandai ce que je deviendrais ; l'homme m'offrit de me le faire voir, si je n'avais pas peur de ma propre figure, répétée devant moi.

J'acceptai, vous le devinez bien.

Il m'ordonna de regarder la muraille ; après quelques instants et des paroles qu'il prononça, je m'y vis paraître, avec une couronne comme il n'en existe pas, ni de France, ni d'Espagne, ni de l'Empire.

C'étaient quatre cercles, non fermés, je ne saurais vous la dépeindre, vous ne me comprendriez pas.

Quelle était cette couronne? C'est appa-

ramment celle de la vie éternelle, car il n'y en a pas de semblable en celui-ci.

Je fus très frappée de cette vision, que l'événement n'a que trop justifiée depuis.

Cette couronne était celle du Régent, et les places vides avaient été marquées partout de morts funestes.

Nous nous promenâmes assez longtemps dans ce beau parc, puis je pris congé et je m'en allai à Paris, où je devais passer quelques jours avec M. de Lauzun.

Il s'informa de ce que j'avais fait à Saint-Cloud ; je le lui dis, il ne fit point d'observations et il n'en fut autre chose ce jour-là.

Le surlendemain, j'étais seule dans ma chambre, je vis entrer mon mari, qui tapa la porte avec violence, vint s'asseoir à côté de moi et me demanda d'un air furieux qui m'avait rendue assez hardie pour le déshonorer aux yeux de toute la cour, et être publiquement la maîtresse de M. le duc d'Orléans.

Je le regardai, profondément étonnée, en lui demandant ce qu'il voulait dire, et que je n'y comprenais rien du tout.

— Vous ne me comprenez pas, madame ? Vous ne me comprenez pas ! Ne jouez pas

l'étonnée, je sais tout. Vos belles promenades en tête-à-tête, vos regards, vos conversations, avec un homme que tout le monde fuit ; vous voulez me perdre de toutes les façons, en vous affichant de cette manière. Je ne suis pas un fanfaron de vertu comme M. de Saint-Simon, et je ne regarde pas les gens en disgrâce.

J'essayai de lui répondre et de me justifier. Il m'interrompit.

— Heureusement, un ami m'a prévenu, sans quoi j'étais le jouet de toute la cour. Ah ! madame, vous me payerez cher cette conduite. Je vous ai laissé trop de liberté, vous en abusez, c'est fini. Je saurai trouver des gardiens plus incorruptibles, ou plutôt je vous garderai moi-même. Vous n'irez à la cour que dans les occasions indispensables; vous resterez dans cette maison ; vous ne rencontrerez plus votre beau sujet, et je montrerai à chacun ce que je suis quand on m'offense.

Il se montait la tête en parlant ; il s'excitait lui-même, et bientôt il m'accabla d'un torrent d'injures, auxquelles je ne répondis que par mes larmes. Il ne se connaissait plus

dans sa colère. Pour moi, je n'ai jamais douté qu'il n'y eût un peu de folie dans son fait. Sa manière avec moi en est la preuve. Tantôt me mettant dans des intrigues dangereuses, dont le mari le plus débonnaire eut éloigné sa femme, tantôt me renfermant comme une sultane et ne me laissant pas même voir mes parents. Sa façon d'agir avec Mademoiselle fut empreinte des mêmes égarements, et jusques dans sa faveur et dans ses disgrâces, il me semble qu'on doive les remarquer. J'ai positivement su de la duchesse du Lude, que la princesse de Monaco, sa belle-sœur, fille du maréchal de Grammont, qui l'a tant aimé toute sa vie, n'en parlait jamais autrement.

Dieu ait son âme et la tienne en paix ! c'est tout ce que je puis dire de lui.

Me voilà donc, depuis ce malheureux jour de Saint-Cloud, enfermée à la lettre dans ma maison, servie par Soret, qu'il supportait encore, mais par aucun autre. Il dit à tout le monde que j'étais malade, et qu'on ne me parlait point. Ma mère et madame de Saint-Simon entreprirent de forcer la porte ; elles furent repoussées en son absence. Cependant il me les laissa voir un jour devant lui, en

m'ordonnant préalablement de me coucher et de me plaindre ; il voulait même me forcer à parler par signes pour maintenir son histoire. Quant à cela, je n'en fis rien. N'est-ce pas là de la folie?

Ma mère et ma sœur entreprirent de me consoler ; je répondis tout haut que je n'étais pas malade, que c'était M. de Lauzun qui l'était, et qu'elles devraient bien prier le roi de le faire enfermer quelques jours pour qu'on le traitât. Assurément, si nous eussions été seuls il m'aurait battue.

XXIX

Roussel était heureusement une fille d'esprit, et son attachement pour moi lui en donnait encore davantage. Elle apprit l'extrémité où j'étais réduite et s'en vint rôder dans la ruelle de l'Assomption, sous les fenêtres de mon cabinet de toilette, par laquelle j'avais été avec elle au prêche de madame Guyon. Elle y tourna jusqu'à ce que je la visse. Personne n'allait par là, que les religieuses et leurs tourières; elles la connaissaient pour

une fille assez pieuse et aumônière et ne s'en tourmentaient pas. D'ailleurs, chaque fois qu'elle était aperçue, elle entrait dans leur chapelle, dont c'était la porte extérieure, où passaient quelques dévotes privilégiées.

En l'apercevant, je jetai un cri de joie et je m'en allai vite à mon bureau écrire trois lignes que je lui jetai. Je lui ordonnais de s'en aller immédiatement, mais de revenir chaque soir, après l'*Angelus*, et que je lui transmettrais mes ordres. C'était l'heure la plus favorable: M. de Lauzun soupait et ne paraissait jamais chez moi en ce moment. Je savais qu'elle n'y manquerait pas.

Cette injustice, cette barbarie de mon tyran me donnaient une envie épouvantable de mal faire, et certes, s'il y avait eu un moyen d'arriver jusqu'à moi, je crois que je l'aurais indiqué. Je dis je crois, parce que j'eus la pensée de la fenêtre, par laquelle certainement il eût bien passé, puisque je l'avais fait, moi. Je repoussai cette tentation, et je me donnai pour raison qu'il était assez replet et qu'il ne monterait pas à l'échelle comme un sylphe; le fait est pourtant qu'il y fût monté, si je n'avais pas eu la force de

me taire; je me tus, et M. de Lauzun fut sauvé; il ne le méritait point.

Je passai ma journée du lendemain à écrire, après avoir fermé ma porte en dedans, à quoi je ne manquais point, malgré la défense de mon geôlier. J'écrivis à ma mère, à ma sœur, au prince. Je les priai de donner leurs réponses à Roussel et de ne m'en point laisser manquer. J'engageai madame de Saint-Simon à voir madame la duchesse de Bourgogne, et à tâcher d'obtenir ma liberté. Elle était femme à parler au roi, et à me faire demander par lui.

Je suppliais le prince de m'écrire longuement et souvent; de me dire où il en était pour le mariage de Mademoiselle, qu'il désirait passionnément et que je désirais pour lui. Je lui peignis mon désespoir et ne lui cachai pas mon envie de me soustraire à ma prison, tout en lui recommandant la prudence et en lui avouant qu'il en était le prétexte.

Roussel arriva à l'heure indiquée, je lui jetai le paquet. Je n'avais devant moi que les murs de l'Assomption, où de pauvres recluses comme moi gémissaient derrière leurs grilles; depuis madame de Mortemart et

l'abbaye de Sainte-Croix, je me défiais des religieuses et de leurs vocations.

Trois semaines se passèrent sans apporter aucune amélioration à mon sort. M. de Lauzun se disait malade pour s'excuser de ne point aller à la cour; il demandait sans cesse si le roi remarquait son absence, et, comme on lui disait que non, il faisait des moues épouvantables.

Enfin, un jour j'entendis du bruit à la porte de l'hôtel. Les suisses sortaient en grande tenue, frappant leurs hallebardes, les battants s'ouvraient d'une largeur inusitée. Un carrosse à six chevaux entra, je reconnus la livrée de madame la duchesse de Bourgogne, et M. de Lauzun se hâtant de descendre aussi vite que possible pour se trouver en bas du degré du perron. Je n'osais espérer que ce fût la princesse, elle n'allait jamais chez personne, mais c'était certainement quelqu'un de sa part. Quelle fut ma surprise, lorsque je vis paraître M. le duc de Berri et la maréchale de Cœuvres !

Mon mari se confondait en révérences; il les introduisit, ils montèrent au lieu d'entrer au rez-de-chaussée dans les salons ou

dans mon cabinet des livres; j'affectai de ne point aller au-devant d'eux, pour bien marquer que j'étais prisonnière. Je les entendis venir jusqu'à ma chambre, et M. de Lauzun qui disait :

— Excusez, monseigneur, madame de Lauzun est si malade, elle ne peut vous rendre ce qu'elle vous doit.

J'étais très résolue d'éclater; je me levai, j'allai ouvrir la porte moi-même et je fis une profonde révérence sur le seuil, au jeune prince. M. de Lauzun me faisait des yeux à me poignarder : je ne semblais pas m'en apercevoir.

— Madame, me dit M. le duc de Berri, je vais me marier, et j'ai voulu vous l'apprendre moi-même. Madame la duchesse de Bourgogne m'envoie vous chercher; il y aura des fêtes ; on a besoin de danseuses, et elle vous veut absolument. D'ailleurs, son amitié pour vous ne peut s'arranger de votre absence; elle n'a duré que trop longtemps.

Ce jeune duc de Berri était un lutin d'esprit, il ne souffla pas le mot de ma prétendue maladie.



— Monsieur, la santé de madame de Lauzun...

— Allons donc ! monsieur le duc ; la santé de madame de Lauzun est excellente, demandez-le lui plutôt ; n'est-il pas vrai, madame ?

— Je me porte à merveille, monseigneur, et je n'eus jamais plus envie de danser.

— Alors, madame, je vous attends ; prendrez-vous la peine de me suivre ?

— Comment, monseigneur, sur-le-champ ?

— Oui, sur-le-champ ; à moins que madame n'en soit contrariée.

— Moi, monseigneur ? pas du tout.

— Mais elle est en déshabillé, monseigneur : madame de Lauzun ne peut sortir comme cela ; elle ne peut accompagner ainsi Votre Altesse Royale.

— Madame la duchesse de Bourgogne est pressée ; elle voudrait arranger un quadrille. Madame de Lauzun a des habits à Versailles, et, en jetant sur elle une de ces grandes mantes, sa coiffure est parfaite, on la croira en grand habit.

Il n'y avait plus d'objections à faire, il fallut bien se rendre ; mais avec quelle mine ! Je sonnai mes femmes, je passai dans mon

cabinet de toilette, où la maréchale me suivit, se crevant de rire. Nous ne fîmes pas attendre le prince ; je voulus faire des excuses et des adieux à M. de Lauzun ; il me répondit majestueusement que ses ordres étaient donnés, et que, si M. le duc de Berri voulait le lui permettre, son carrosse aurait l'honneur de suivre celui de Son Altesse Royale.

— Comment donc, monsieur le duc, mais il y a une place pour vous dans celui de madame la duchesse de Bourgogne.

Tout fut donc arrangé ainsi, et nous partîmes pour Versailles, que je trouvai dans l'agitation de ce mariage déclaré, qui affligeait plus de gens qu'il n'en réjouissait. Les envieux s'arrachaient les yeux de rage. On avait visé ce jeune prince de tous les côtés, madame la duchesse surtout.

Je ne fus point seule un instant avec M. de Lauzun de toute la journée, ni le soir non plus; madame la duchesse de Bourgogne ne souffrit point que je restasse hors de chez elle. Elle envoya chercher mes femmes et me fit habiller dans son appartement ; puis elle me mena chez le roi et chez madame de Maintenon, qui me firent beaucoup d'honnêtetés



sur ma maladie et sur ce qu'il n'y paraissait point.

— M. de Lauzun est très bien fait pour garder une malade, ajouta le roi en riant.

Je compris bien ce qu'il voulait dire; il vit que je le comprenais, et m'en sut gré.

Le soir, en sortant du cabinet du roi, madame la duchesse de Bourgogne réunit chez elle ses familières, avec M. le duc de Berri, Mademoiselle et M. le duc d'Orléans. Celui-ci fut comblé de joie de me revoir. Il causa longtemps avec moi et m'exprima ses allégresses. Il avait décidé madame la duchesse de Bourgogne à tenter son coup d'État, mais avec tant de mesure qu'elle n'en présuma rien, elle me l'aurait dit.

Mademoiselle était ravie, et il y avait de quoi. On peut s'arrêter sur cette princesse, qui marqua tant pendant les quelques années que dura sa vie. Elle était fort jeune, quinze ans à peine, on lui en aurait facilement donné vingt. Elle était belle et charmante, d'une de ces beautés qui éblouissent et qui charment au premier abord, et qui ne plaisent plus autant lorsqu'on les examine. On voyait dans ses regards une malice qui allait

jusqu'à la méchanceté, lorsqu'elle était poussée par quelque passion, et, Dieu merci! elle en avait l'assortiment complet. Sa taille était noble et majestueuse, elle ressemblait à monsieur son père, avec plus de dignité.

Son esprit était étendu, fin et non cultivé. Elle n'avait jamais voulu apprendre et s'était révoltée contre toute espèce de contrainte, à quoi ses parents l'avaient encouragée, excepté Madame, qui la connaissait, et qui ne se gênait pas pour le dire. Elle fit mieux; elle l'écrivit en Allemagne, à l'électeur de Hanovre, et fit manquer son mariage avec je ne sais quel roi, en disant qu'elle ne la donnerait à personne, qu'elle ne la recommanderait point, au contraire, et que, si elle avait un jeune prince à marier, pour rien dans le monde elle ne le marierait à cet abrégé de tous les vices. La lettre fut décachetée, ainsi que cela arrivait souvent, et remise à M. le duc d'Orléans, qui dût être charmé de cette oraison funèbre.

M. le duc de Berri était fort amoureux de sa cousine, et celle-ci le menait déjà comme une coquette de profession. Ce jour-là elle voulait se faire donner une aigrette de rubis,



et il fallait pour cela que le jeune prince la demandât à monseigneur, qui la gardait depuis la mort de madame la Dauphine. M. le duc de Bourgogne et le roi d'Espagne en avaient eu de semblables, peut-être un peu moins belles, elle n'en voulait pas d'autres à cause de cela.

Elle employa ses chatteries; nous nous en amusâmes fort; M. le duc d'Orléans la regardait avec un bonheur! Il aimait trop cette fille, ce fut un grand malheur pour lui.

Quant aux épouvantables bruits qui coururent sur eux, c'est une calomnie atroce. Il y prêta par son excessive complaisance; il y prêta surtout au temps de sa régence, en la rendant témoin de ses orgies, et en assistant à celles du Luxembourg. On le crut capable de tout, en le voyant oublier ainsi sa dignité paternelle. En tout, ce pauvre prince fut la victime de la méchanceté et de l'envie. Je ne saurais trop le défendre; et si tous ceux qui l'aimèrent et le connurent bien en avaient fait autant, l'histoire serait plus juste pour lui.

Ce mariage, fait sous des auspices si brillants, eut de terribles suites. Madame la du-



chesse de Bourgogne prodigua à la jeune princesse toute la bonté dont elle était susceptible. Elle commença par déclarer que partout, tant que monseigneur vivrait, l'égalité parfaite existerait entre elles deux. Sans s'occuper de droit d'aînesse, elle voulut que la part de M. le duc de Berr, en joyaux de feu madame la dauphine, fût plus forte que celle de son mari, parce qu'elle aurait plus tard tous ceux de la couronne à sa disposition. Madame la duchesse de Berri en fut très flattée, car c'était Satan en personne; l'orgueil de cette jeune princesse ne peut se concevoir; elle se croyait une déesse, et voulait qu'on la traitât comme telle.

L'idolâtrie de son père et celle de son mari la gâtèrent encore davantage. Elle se tint à une distance infinie de Madame et de madame la duchesse d'Orléans, qu'elle traitait du haut en bas, chaque fois que l'occasion lui en était offerte; et cependant elle n'eut ni noblesse ni dignité dans ses amours.

Monseigneur et madame de Saint-Simon eurent un grand chagrin, une grande humiliation. Ma sœur fut contrainte d'accepter la place de dame d'honneur de la nouvelle ma-

riée, ce qu'elle regarda comme beaucoup au-dessous d'elle. Le second rang ne pouvait être son fait : elle visait à remplacer la duchesse du Lude, et madame la duchesse de Bourgogne le désirait. Il lui fut donc très pénible d'accepter : il fallut un ordre exprès du roi. M. le duc et madame la duchesse d'Orléans en furent comblés. Quant à moi, je n'aurais pris ni l'une ni l'autre. Cet esclavage ne pouvait aller à mes idées, et à moins que M. de Lauzun ne l'ordonnât absolument, je m'y serais refusée.

Je vis naturellement moins madame de Saint-Simon, lorsqu'elle fut près de la princesse, et je me trouvai plus libre, M. de Lauzun ayant encore une fois suspendu ses rigueurs. J'en remerciai Dieu, je pouvais encore voir quelquefois le prince, et j'espérais n'en pas moins rester digne de moi.

XXX

La mort de monseigneur tomba sur la cour comme une bombe; en quelques heures il fut perdu. La petite-vérole le prit à Meudon, d'où l'on envoya prévenir le roi et les jeunes princes. Le roi alla s'y installer sur-le-champ. Il défendit que les princes ses petits-fils le suivissent, et toute communication fut interdite entre les deux palais.

Madame la duchesse de Berri fut déses-

pérée, non pas par attachement, mais par son orgueil. Elle allait voir madame la duchesse de Bourgogne dauphine, il faudrait lui rendre des respects, et cela lui coûtait même pour une personne qui l'avait comblée et à qui elle devait tout. Elle marqua cette mauvaise humeur jusqu'au point de refuser de lui donner sa chemise. Madame de Saint-Simon la menaça de la quitter, si elle ne cédait point; elle le fit, et de mauvaise grâce.

Ce ne fut pas tout.

A peine était-elle mariée qu'elle commença à prendre des galants, et dans sa maison, dans son domestique inférieur. Le premier fut un beau palefrenier, qu'elle remarqua pendant que sa voiture relayait, et dont elle fit un postillon. Elle s'en cacha si peu que toute la cour en parla et que M. le duc d'Orléans en fut instruit. Il voulut lui en faire une observation, elle l'envoya promener.

Cela ne dura guère, elle s'en lassa vite, parce qu'elle ne pouvait s'amuser à son aise, selon ses goûts, qui étaient au moins autant à la table qu'à l'amour. Il n'y avait pas moyen de souper et de boire avec celui-là.

Elle s'en alla un jour à Paris, et là elle s'arrangea une aventure, dont on n'a guère parlé, et que j'ai sue d'original par monsieur son père, qui me la conta dans l'amertume de son cœur.

Elle était au Palais-Royal ; n'ayant pas le Luxembourg encore, elle y passait des journées et y donnait des rendez-vous. Madame restait à Saint-Cloud ou à Versailles, madame la duchesse d'Orléans suivait la cour, M. le duc d'Orléans y venait plus souvent; mais elle ne se gênait pas pour lui, et l'eût pris volontiers pour confident.

Un jour elle y avait couché, et il lui prit fantaisie de sortir le lendemain matin de bonne heure pour se promener dans le jardin. Il faisait beau, l'ombre des grands arbres était fraîche, elle y demeura assez longtemps. Madame de Saint-Simon avait pris un congé et était à La Ferté avec son mari ; elle n'avait donc pas peur qu'elle la dérangeât, et se mit dans la tête de faire une escapade.

Appelant un vieux valet de chambre, nommé Dupré, qui lui était attaché depuis son enfance, elle lui signifia qu'il allait la suivre et qu'elle voulait courir Paris. Dupré

hasarda des observations; la princesse n'était pas de caractère à les souffrir, il fallut obéir et se taire.

Elle s'habilla très simplement, se fit jolie néanmoins, ce qui n'était pas bien difficile, et se mit à trotter sur le pavé du roi, comme une grisette ou une bourgeoise. Elle s'en alla droit aux Tuileries. Beaucoup de jeunes gens la regardèrent, lui firent des compliments; ils lui adressèrent même la parole en passant, voyant qu'elle les encourageait. Après deux ou trois tours d'allée, elle s'assit sur un banc, près de l'ancien cabaret de Renard, si à la mode du temps de la Fronde, et que l'on avait remplacé par un pâtissier italien.

Deux écoliers buvaient à une table ronde. Ils étaient beaux et jeunes tous les deux, et riaient à gorge déployée comme de bons vivants. La princesse écouta leur conversation; elle l'amusa. Ils lui parurent spirituels, et la voilà se tournant tout à fait de leur côté et leur disant, à leur profond étonnement, on le suppose, qu'elle les priait de boire à sa santé.

— Bien volontiers, madame, répliqua le



plus beau et le plus jeune; bien volontiers, surtout si vous nous faites raison.

— Demandez du vin d'Espagne, je vous prie.

— Madame, ce serait de tout mon cœur, si nos bourses d'étudiants pouvaient suffire à cette dépense; il faut nous pardonner, nous n'avons pas assez d'argent pour sortir du vin du crù.

Elle se mit à rire, appela Dupré et se fit apporter le vin qu'elle désirait.

— Bien obligé, madame, reprit le jeune homme. Quand on est aussi belle et aussi jeune que vous, d'ordinaire on ne régale point, on est régalée.

— Ne vous occupez pas de cela, je sais ce que je fais.

Elle se mit à boire et à manger des tartelettes avec ces jeunes gens, auxquels elle fit conter toute leur histoire. L'un était fils d'un procureur de Pontoise, et étudiait à Paris pour succéder à son père; l'autre, et c'était celui qui lui plaisait davantage, était né chez le duc de Villeroy, dont ses pères étaient intendants depuis deux générations. On comptait faire de lui un sous-fermier, ou quelque

chose de ce genre, son frère aîné ayant déjà la survivance de l'emploi de famille.

Elle resta plus d'une heure entre ces bazochiens, prenant part à ce qu'ils disaient et s'instruisant de choses dont elle n'avait jamais entendu parler jusque-là.

Le futur procureur se leva le premier, l'heure de l'étude avait sonné depuis longtemps.

La princesse garda l'autre et lui proposa une seconde bouteille.

Il était déjà plus amoureux de sa beauté que du vin, pourtant il accepta, afin de rester plus longtemps près d'elle.

Ils en étaient aux propos galants; elle lui répondit en coquette, qui veut bien mener les choses et s'amuser à son heure.

Il avait l'expérience des galanteries, il la devina, sans le laisser voir d'abord, ensuite il le lui avoua tout franchement, en ajoutant qu'elle y prit garde, qu'il n'était pas homme à se laisser jouer, et qu'elle en viendrait où il voudrait la conduire, fût-elle madame la duchesse de Bourgogne, ou madame la duchesse de Berri elle-même.

Elle se mit à rire, il rit avec elle, en le lui

répétant, et lui demanda toujours du même ton qui elle était.

— Vous m'avez tout fait conter, et je ne sais rien de vous, madame. Vous ne me quitterez pas, je vous en réponds, sans savoir votre nom et où je vous reverrai.

— Je gage que non.

— Je gage que si.

— Que parions-nous?

— Si vous me devinez, je vous promets de revenir bientôt; si vous vous trompez, vous ne me reverrez plus.

— De cette façon, nous perdrons tous les deux.

— Impertinent!

— Non, je suis vrai. Si je vous aime, je ne vous déplais point; vous avez grande envie de nouer avec moi une aventure, et vous n'osez pas.

— Moi! j'ose tout.

— Voilà un mot qui me confirme dans mes soupçons.

— Et quels sont-ils?

— Vous êtes une très grande dame ou une de ces pauvres créatures que nos pères appelaient folles de leurs corps.

— Eh! eh! vous brûlez! A moins que je ne sois une bourgeoise.

— Une bourgeoise! une bourgeoise qui viendrait boire et rire avec moi, en plein jour, ici aux Tristins, sans se soucier d'être reconnue, sans savoir si son cousin le notaire ou son oncle l'huissier ne la trahiraient pas auprès de son mari, le marchand de ferrailles, ou de son amant le maltôtier! Vous n'y pensez pas, madame.

Et si il avait su tout ce qu'elle osait!

— Cela pourrait être vrai.

— Non, je le répète, il n'y a qu'une grande dame, et une très grande dame encore, qui ait de ces hardiesss-là, surtout à votre âge. A moins que ce ne soit une femme capable de toutes les hardiesses, jamais un homme qui sait son monde n'hésitera un moment.

Ils s'attaquèrent donc ainsi de propos jusqu'à ce que l'étudiant en vint à lui soutenir sa gageure et à préciser la façon de la régler.

— D'ici à huit jours, je vous écrirai qui vous êtes, fussiez-vous sur le trône, et heureusement pour vous, vous n'y êtes point; en

ce moment, près de notre vieux roi, ce serait une triste place, mais y fussiez-vous, vous recevriez une lettre de moi qui vous montrera mon habileté. Après, vous ferez ce qui vous plaira, mais je n'en serai pas moins amoureux de vous.

— Eh bien ! j'accepte ; et si vous me découvrez, je viendrai vous revoir, ici même.

— Vous me trouverez, madame ; un joli garçon n'a pas peur d'une jolie femme, il la vaut.

Elle fut obligée de le quitter. L'heure avançait, elle devait retourner à Versailles pour recevoir un ambassadeur.

Le jeune homme ne chercha pas à la suivre ; il se conduisit en vrai gentilhomme et se montra galant comme un mousquetaire.

Elle retourna à Versailles, retrouva la cour, ses habitudes, et ne pensa à sa rencontre que très secondairement.

Deux jours après, elle s'en allait à la messe, traversait la grande galerie, conduite par son chevalier d'honneur, avec ses dames et sa maison derrière elle.

Le public entrait dans la galerie ; les sol-



liciteurs y attendaient le roi et les princes pour leur présenter des placets.

Au moment où elle passait devant le groupe de ces quémandeurs, elle vit un jeune homme, fort proprement mis, qui s'avança, mit un genou en terre, et lui montra une grande pancarte, scellée d'une douzaine de cachets comme un brevet de chancellerie.

Elle ne put s'empêcher de rougir en le reconnaissant.

Quant à lui, il ne rougissait pas et la regardait d'une façon assurée.

Elle prit la lettre, mais sans parler. Ordinairement, elle remettait les placets à son secrétaire des commandements ; elle garda soigneusement celui-ci, et, le ployant en deux, elle le mit dans sa poche.

Débarrassée de ses devoirs de représentation, elle rentra chez elle et lut la pancarte. C'était une originalité digne de toutes les autres ; il lui disait qu'elle devait bien voir la vérité de ses promesses, il la connaissait et il lui remettait la lettre à elle-même, afin qu'elle n'en doutât pas.

Maintenant, si elle n'était pas une foi mentie, elle devait venir au rendez-vous.

Il l'aimait, il lui prouverait un dévouement sans bornes; elle pouvait, elle devait compter sur lui plûs que sur les beaux seigneurs ou *les autres galants* qu'il lui plairait de choisir.

Il soulignait *les autres galants*, afin de lui faire comprendre qu'il n'ignorait de rien, et qu'elle ne pouvait pas se renfermer dans les prérogatives de son rang vis-à-vis de lui.

La princesse trouva cela bizarre et fort amusant; elle chargea Dupré, qui ne le voulait point, et qu'elle menaça de mettre à la porte, d'aller lui porter la réponse, car il donnait son adresse, et cette réponse fut un rendez-vous, seulement le rendez-vous était pour souper et au même endroit; on y servait ceux qui payaient bien et qui voulaient des particuliers.

Elle y alla, elle y trouva le jeune garçon, qui se nommait Amiet, et qui avait les qualités dignes d'une autre position que la sienne.

Il est facile de comprendre sa joie, comment il la reçut, comment il l'aima, comment elle n'eût plus rien à lui refuser bientôt.

Cette intrigue dura trois mois. Elle s'en lassa la première ; cependant elle ne le renvoya pas absolument, elle avait un certain faible pour lui, comme une chose peu ordinaire dans sa vie.

Elle ne manqua pas de lui étaler ses beaux principes, ses plaisanteries sur la religion, et se fit enfin parfaitement connaître.

Le pauvre Amiet l'aimait comme un fou ; il était bon, honnête et accoutumé à respecter les choses saintes, tout en s'amusant.

A mesure qu'il lut dans cette vilaine âme ; à mesure qu'il découvrit cette épouvantable immoralité, il lui sembla tomber dans un gouffre, et le chagrin le prit. Il le prit d'autant plus, qu'il l'aimait en dépit de sa conscience et de sa raison, qu'il l'aimait davantage encore à mesure qu'elle s'en montrait plus indigne.

— Vous me rendriez capable de tout, lui disait-il quelquefois, vos abominables maximes s'emparent de mon esprit malgré moi ; je m'en aperçois et je ne puis vous fuir ; je crois bien que vous êtes le diable, et, je continue à vous écouter, vous me pervertirez tout à fait, c'est ce que je ne veux pas.

Une princesse de seize ans !

Le pauvre garçon, tiraillé, torturé, car elle se moquait de ses plaintes et n'en faisait que rire, la quitta un soir, dans un état de désespoir épouvantable, en lui disant qu'il ferait un malheur.

En effet, le lendemain on le trouva mort dans sa chambre, d'un coup de couteau dans le cœur.

Une lettre était tout ouverte sur la table, il n'y avait que ces mots :

« Je meurs pour ne pas devenir un mal-
« honnête homme. »

XXXI

Cette mort ne fit aucune impression sur la malheureuse pervertie ; elle dit seulement à monsieur son père :

— Je le savais niais, mais pas tant que cela.

Et elle n'y pensa plus.

Elle avait d'ailleurs un autre caprice dans la tête, un caprice qui devint une passion, et la plus violente qu'elle ait éprouvée.

Les deux jeunes princes et leurs épouses s'en allèrent dîner un jour à Saint-Cloud, en famille.

Il n'y avait personne que M. le duc d'Orléans et eux, Madame et madame la duchesse d'Orléans n'y étaient même pas.

Madame la duchesse de Berri but tellement qu'elle en fut malade à mourir. Il fallut l'emporter, souillée de toutes sortes d'ordures, et la coucher.

M. le duc de Berri eût la bonté de s'en inquiéter, au point de passer la nuit auprès d'elle.

Ce fut un spectacle donné à la valetaille, qui ne se gêna pas pour la répandre.

Cette même aventure arriva à deux ou trois autres soupers, toute la cour sut bientôt que madame la duchesse de Berri ne pouvait se mettre à table, lorsqu'elle était à son aise, sans s'enivrer.

Elle en fit prendre la triste habitude à monsieur son père.

Dubois et madame la duchesse de Berri ont été les deux mauvais anges de M. le Régent.

Le pauvre Amiet fut oublié plus vite qu'il n'avait été pris.

Quant à M. le duc de Berri, elle ne l'aima jamais et mit souvent sur lui et M. le duc de Bourgogne un propos qui se répéta par toute la France :

— Ne me parlez pas du bonheur du roi, il n'a fait dans toute sa race que des poltrons et des trompés.

Je ne me permettrai jamais de répéter les choses telles qu'elle les a dites ; elle avait une obscénité de termes qui n'a certainement dans toute la cour de France appartenue qu'à elle seule.

Madame en avait bien aussi, mais pas de la même sorte.

Je sais une histoire du duc de Richelieu et d'elle, pendant un souper de la régence, que chacun a répétée et qu'il est impossible de raconter ; c'est bien dommage, elle est curieuse, et peindrait d'un mot cette cynique princesse, qui est tout bonnement devenue ma nièce, ainsi que nous le verrons plus tard. Le roi ne la connut jamais absolument telle qu'elle était, heureusement pour lui.

M. le duc de Berri avait pour écuyer, M. de

La Haye, gentilhomme d'une naissance ordinaire; il avait été envoyé à Constantinople et il avait servi. C'était un homme aussi ordinaire que sa naissance, pas beau, grand et maigre, d'un esprit délié, mais sans portée.

La princesse, je ne sais pourquoi, jeta les yeux sur lui, il lui plut, elle se hâta de le lui faire comprendre, et il ne refusa pas d'y répondre, bien entendu.

Elle lui fit avoir d'abord pour rien la charge de premier veneur, et, ne trouvant pas que ce fut assez, elle lui fit acheter par M. le duc de Berri celle de premier chambellan, qui lui donnait l'entrée dans le carrosse et à la table du prince.

La Haye en prit des airs qui disaient à tout le monde ce qu'il était pour elle et quelles étaient ses fonctions dans cette maison-là.

M. de Lauzun faisait souvent semblant de s'y tromper, il disait :

— M. de La Haye, chambellan de madame... non, c'est de M. le duc de Berri. Après cela, c'est peut-être de tous les deux.

Lorsque le roi apprit que le jeune prince

avait payé cette charge de ses deniers, il entra dans une véritable colère et le lui dit très vertement.

— Mon Dieu ! sire, c'est madame la duchesse de Berri qui l'a voulu.

— Ah ! monsieur, si vous faites ainsi sa volonté, et pour des choses semblables, elle vous conduira loin : tous vos biens et les miens n'y suffiront pas.

Cette préférence pour La Haye, devint une frénésie, comme en ont ces sortes de femmes-là.

Elle en vint à ne plus pouvoir supporter aucune contrainte ; ses devoirs de femme et de princesse lui pesaient. Elle eût voulu s'en débarrasser à tout prix et répétait à ma sœur qu'elle s'en affranchirait un jour ou l'autre.

—Prévenez-moi donc, madame, répondait celle-ci avec son calme habituel, afin que je fasse mes paquets.

Cette pensée germa dans sa tête et y produisit le projet le plus étrange qui soit jamais éclos en une cervelle de princesse. Elle imagina de se faire enlever par La Haye et de s'en aller avec lui en pays étranger. A un de leurs rendez-vous, dans le moment le plus

attendrissant, elle lui découvrit la belle preuve d'amour qu'elle voulait lui donner.

— Je ne puis vivre ainsi séparée de toi, sans cesse obligée de me contraindre et de me cacher. Ce vieux roi despote ; mon père, avec ses faiblesses; mon mari, avec son amour si bête, tout cela m'est odieux. J'ai mes diamants, j'ai mon baguier, j'ai de plus, tiré une bonne somme que je tiens toute prête, du Palais-Royal et du duc de Berri. Tout cela fait plus de deux millions de valeurs, avec quoi nous vivrons très bien en Amérique où tout est bon marché. Nous aurons soin d'éviter les colonies françaises, mais en allant chez les Hollandais, les ennemis du roi, ils nous recevront bien. Mon plan de fuite est tout fait et très facile. Nous serons loin avant qu'on ait seulement le soupçon de notre départ, et le temps qu'ils passeraient à nous chercher, nous mettra hors de leurs atteintes.

La peur prit à La Haye, mais une peur à en être paralysé ; il se voyait déjà dans quelque cul-de-basse-fosse.

Enlever une fille de France, mariée ! à la barbe du roi, de son père et de son mari !

Il put à peine balbutier un remerciement et il ne voulut pas combattre cette idée, dans l'espérance qu'elle lui passerait plus tôt, en ne lui donnant pas de consistance.

Il se trompait, elle revint à la charge, elle y revint tous les jours, ne songeant qu'à cela, en parlant du soir au matin.

Chaque objection qu'il soulevait, elle la mettait à néant, elle avait tout prévu.

Le bâtiment était choisi et préparé comme pour une mission qu'on envoyait aux Indes, et dont elle feignait de s'occuper, ce qui étonnait fort monsieur son père.

La Haye demanderait un congé d'abord, sa démission ensuite ; il annoncerait son mariage dans son pays qui était le Poitou ; elle afficherait une autre préférence pour un homme qu'elle aurait soin d'envoyer à son tour, et mystérieusement, dans quelque coin, les soupçons tomberaient sur lui, quand on apprendrait qu'elle s'était sauvée, mais de La Haye, pas un mot, on les croirait brouillés à mort.

Tout cela était magnifique.

Le pauvre homme en frissonnait jusqu'à la moelle des os.

Il n'y trouva qu'un remède, ce fut de faire prévenir M. le duc d'Orléans.

Le père, à cette nouvelle, quand il apprit combien sa fille l'aimait peu, puisqu'elle avait été prête à l'abandonner pour le premier venu, ce malheureux père eût un accès de douleur épouvantable.

Il m'en écrivit une lettre déchirante et s'en alla trouver madame de Saint-Simon pour en conférer avec elle.

Ma sœur fut fort d'avis qu'il fallait renvoyer La Haye, ou bien prévenir le roi, peut-être tous les deux ; le roi seul pouvait imposer à cette volonté, par la crainte de sa puissance, et de ce qu'il la ferait certainement renfermer à la première sottise éclatante.

M. le duc d'Orléans essaya de prêcher sa fille, qui l'envoya, comme de coutume, par-dessus les ponts.

Il se fâcha et la menaça du roi ; elle lui répondit qu'elle s'en moquait, qu'il aurait trop pour elle et qu'il ne dirait rien.

— C'est ce qui vous trompe, répliqua-t-il, j'ai déjà parlé; madame de Saint-Simon est prévenue, et c'est elle qui se chargera de la commission. Vous la connaissez, elle ne ter-

giverse pas avec son devoir. D'ailleurs, votre La Haye ne consent pas à vous suivre, c'est par lui que j'ai été prévenu. Il n'a aucune envie que je le fasse écarteler, et je n'y manquerais pas, s'il m'emmenait ma fille. Vous vous en irez donc toute seule.

Ce dernier argument, peut-être bien aussi la peur du roi, firent sur elle une impression que la tendresse de son père n'eût jamais produite.

Elle se résigna à rester, pourtant elle lui fit payer cher cette complaisance.

Elle le renvoya et le maltraita de façon à le rendre fou, ainsi que ce pauvre duc de Berri, d'autant plus à plaindre que, sur la fin de sa vie, il finit par être éclairé et par savoir à quelle Messaline, à quelle mégère le ciel l'avait uni.

Il la prit en horreur, et ne voulut pas la voir à son lit de mort.

Comme elle était grosse, on prit le prétexte de son état et du danger qu'elle pouvait courir ; elle n'insista point, elle n'y tenait pas.

Je veux finir de suite ce qui a rapport à cette horrible princesse, pour n'y plus revenir.



Elle continua les déportements de tous genres, avant et après son veuvage, qu'elle corrobora par des entreprises impossibles, afin d'augmenter les prérogatives de son rang.

L'orgueil était encore sa passion dominante et chérie, ou plutôt elle les avait toutes, je ne saurais trop le répéter.

Madame de Pons, dame d'atours de madame la duchesse de Berri, avait fait venir à la cour M. de Biron, son parent, petit-fils d'une sœur de M. de Lauzun. C'était un jeune homme, sans esprit, sans aucune beauté; bien au contraire, il ressemblait à un abcès, selon l'expression de M. de Saint Simon, et Dieu sait quel charme la princesse pouvait y trouver. Enfin elle en trouva, et un grand, à ce qu'il paraît, puisqu'elle l'aima, et d'une passion plus vive encore que celle de La Haye. Ce fut une frénésie pour ce court, gras, joufflu et pâle jeune homme. Elle le fit lieutenant des gardes, qu'elle avait forcé M. le duc d'Orléans à lui donner; elle le logea au Luxembourg, et tout de suite il devint son maître ou plutôt son tyran. Jamais on ne vit rien de pareil. Elle n'osait pas met-

tre un ruban sans sa permission; elle envoyait prendre *ses ordres* pour les moindres choses; il se divertissait à les changer six fois par jour, pour les lui faire changer en même temps.

Elle recevait qui lui plaisait, et chassait ceux qu'il ne voulait pas voir. Il était parfaitement poli, doux, aimable, gracieux, respectueux même envers tout le monde, excepté elle, qu'il traitait en public comme une misérable, et à qui il tenait des propos qu'un valet n'eût pas souffert.

C'était à faire rougir pour le sang royal, et toute cette belle œuvre était l'ouvrage de M. de Lauzun. J'assistai à la leçon qu'il lui donna : elle ne fut pas longue, mais elle fut énergique et elle porta coup.

— Mon garçon, lui dit-il, j'apprends que tu es aimé au Luxembourg et que la princesse se jette à ta tête. Je connais cela, c'est leur manière. Ce que je connais aussi bien, c'est la façon de conserver une pareille place; je l'ai employée trop tard, et j'ai perdu la mienne. Commence de bonne heure, crois-moi. Les princesses veulent être menées le bâton haut, elles veulent qu'on les tour-



mente, qu'on les contrarie, qu'on les traite en servantes : sans cela on ressemble à tout le monde, et elles s'en lassent. Fais-toi obéir, sois son maître, qu'elle tremble devant toi, et elle te restera attachée comme un chien. Tu la conduiras jusqu'au mariage, et tu seras plus heureux que moi ; tu n'auras pas affaire à Louis XIV, mais au régent, le plus débonnaire des hommes ; il te reconnaîtra pour son gendre, il t'accordera et te laissera tous les avantages que sa fille t'aura faits. Ne perds pas de vue ce but unique, le mariage ; si tu t'en écartes, tu es un niais ; il n'y a que cela de solide. Viens me trouver quand tu auras besoin de conseils, et marche là-dessus.

XXXII

Il marcha, en effet, d'après ces beaux principes ; ils étaient bons apparemment pour ces princesses, car ils lui réussirent admirablement. Jamais on n'en vit une plus dominée, plus entraînée que celle-là. Elle si fière et si hautaine avec tous, elle qui ne croyait pas la terre digne de la porter, elle s'humiliait devant cet homme qui, assure-t-on, allait jusqu'à la battre, non pas une fois, comme le fit M. de Lauzun à Mademoiselle, mais quoti-

diennement, pour la moindre chose. Elle le supportait et s'en prenait à ses yeux; on la trouvait sans cesse en larmes. C'était une vie abominable, entre les orgies, les coups; un amour effréné, une représentation de reine, et, ce qui est plus étrange avec un pareil train, des pratiques religieuses.

Elle s'en allait au Carême, à toutes les grandes fêtes, s'enfermer aux Carmélites, où elle jeûnait, priait, macérait son corps. Ces bonnes sœurs n'osaient point la renvoyer, le droit des filles de France étant de faire tomber devant elles les grilles des couvents; mais elles s'aspergeaient d'eau bénite quand elle était là : il semblait que ce fût le diable. Elles s'enhardirent jusqu'à lui faire de la morale, dont elle ne se fâcha pas; elle leur répondit seulement d'adresser ce sermon à monsieur son père, qui en avait plus besoin qu'elle assurément.

Non content de la maltraiter, M. de Biron la trompa, et de façon à ce qu'elle s'en aperçût sans oser rien dire, dans la crainte de le perdre et de perdre aussi une confidente précieuse dont il avait fait sa maîtresse. Madame la duchesse de Berri avait pris chez elle,

avant son mariage, la fille d'un commis aux parties casuelles, nommé Forcadel. Elle l'avait mariée et placée près d'elle, en qualité de dame d'atours. Le comte de Mouchy, homme de qualité de Picardie, sans le sou, voulut bien donner son nom à cette péronnelle, et eut ensuite la bassesse de s'entendre avec elle pour ses infamies. Ils étaient dignes l'un de l'autre. Elle servit la princesse dans toutes ses intrigues, particulièrement avec Biron, mais elle en fit son amant et devint la rivale de sa maîtresse, sa rivale aimée, et se joua d'elle avec Biron, d'une manière tout aussi publique que l'était ce double amour. Jamais il ne se vit ni ne se verra un scandale de cette espèce.

Ils étaient parfaitement d'accord pour pousser au mariage, et exploiter ensemble cette malheureuse créature. Madame de Mouchy comprenait qu'elle serait la chérie, et que l'autre serait sa femme ; elle comprenait aussi que les trésors continueraient à pleuvoir dans son escarcelle et les joyaux dans son coffre. Elle entra en tous les plans de M. de Riom, sans aucune jalousie, en même temps que, pour les avoir à elle avec plus de suite, elle

fournissait à sa maîtresse des distractions subalternes, qui calmaient ses furies de toutes sortes. Madame de Mouchy appelait cela ses traités de paix.

Madame la duchesse de Berri menait ainsi une existence à tuer les plus vigoureuses. Quand on lui en faisait l'observation et qu'on lui représentait qu'elle n'y résisterait pas, elle répondait :

— Courte et bonne ! cela m'est égal.

Ce train dura, sans mariage, jusqu'à une grossesse et une couche très pénible dont elle faillit mourir. Elle eut une fille qui vécut et que l'on fit élever. La princesse fut à l'agonie, il fut question des sacrements. Le curé de la paroisse alla s'établir à sa porte et demanda à les lui administrer ; mais il y mit pour condition qu'on jetterait à la porte le Riom et la Mouchy, ce que la mourante ne voulut pas accepter. Le régent, faible jusqu'au déshonneur, parlementa avec les prêtres et avec madame sa fille. L'archevêque, cardinal de Noailles, vint au Luxembourg, approuva hautement le curé et lui défendit de passer outre, et cela en face de tous ceux qui attendaient dans les salons, sans aucun

ménagement. Madame la duchesse de Berri les envoya promener, envoya promener monsieur son père, et même, si on ose le dire sans blasphême, les sacrements qu'on lui refusait.

M. le duc d'Orléans fut déplorable ; il n'eut pas l'ombre de dignité ni de force. Il se laissa manquer par tout le monde; jamais Cassandre ne fut plus bafoué et plus moqué. J'en fus malade. L'amour était fini entre nous depuis longtemps, nous avions passé les bornes de la jeunesse ; mais il nous restait de part et d'autre un sentiment, le meilleur et le plus solide, l'amitié qui succède à l'amour, et qui est fondée sur l'estime. Je lui conserverai cette affection tant que je vivrai ; je n'ai rien aimé autant que lui.

La princesse rétablie, il lui resta une peur effroyable de Satan, de ses cornes et de sa queue, peur que ces deux bons apôtres ne manquèrent pas d'exploiter, suivant le conseil de M. de Lauzun.

— Elle craint Lucifer, mon garçon, tu as ville gagnée. Crains-le encore plus qu'elle, et fais le cruel. Fais le fâché, annonce que tu n'endureras pas une autre fois un affront

comme celui de ces jours-ci; parle de t'en aller, si on ne régularise pas ta position, et tu verras.

Il vint à bout de ce qu'il voulut en effet; elle l'épousa, et bel et bien, devant la Mouchy et deux ou trois affidées. Ensuite, on tourmenta M. le Régent pour déclarer le mariage et faire jouir les époux des avantages et des honneurs qu'elle lui avait assurés. Madame avait à peu près pris patience jusque-là; mais, lorsqu'elle apprit cette énormité, lorsqu'elle apprit l'intention d'en faire part à tout l'univers, elle éclata.

Elle déclara à M. le duc d'Orléans que, s'il poussait jusque-là l'oubli de lui-même, elle quitterait la France, elle en appellerait à toute l'Europe, et protesterait publiquement contre la honte dont ils se couvriraient. On la savait très capable de tenir parole, aussi le prince eut peur, il résista à madame de Berri. Pour plus de sûreté, il éloigna les occasions de la voir, il la laissa aller à Meudon sans la retenir, et même, d'après le conseil de Madame, il envoya à Riom l'ordre de partir pour l'armée.

Ce fut un coup épouvantable auquel il fal-

lut se soumettre. Pour la première fois M. le Régent montrait du caractère; elle craignit d'avoir trop tendu la corde et de perdre son empire sur lui.

Elle resta donc à Meudon, où elle continua sa vie, sans que monsieur son père la vit autant que de coutume. Elle lui donna un souper sur la terrasse de Meudon, et, comme comme elle n'était pas encore bien remise de la maladie qui l'avait failli tuer, elle retomba plus sérieusement. On la fit transporter à la Muette, où, malgré les plus grands soins, après quelques hauts et bas, elle mourut.

Je n'aurais jamais cru que M. le duc d'Orléans eût pu se consoler si vite. Il eut un moment de grande douleur, pendant lequel, si on eut su le prendre, on l'aurait ramené à Dieu. Il était fort touché; je ne pus le voir, M. de Lauzun était fort malade. Il avait une maladie très dangereuse, dont il revenait par la force de sa constitution, malgré son grand âge.

Son caractère s'y montrait dans toute sa singularité; cette fois, il nous fit deux ou trois scènes, où l'on eût volontiers payé sa place. Il faut d'abord en raconter une qu'il



me fit, et dont nous eûmes un retentissement dans notre vie pendant fort longtemps.

Nous avions marié mademoiselle de Malauze, une de mes cousines, avec M. le comte de Poitevin, dernier héritier de cette illustre maison. Par parenthèse, il est mort de fort bonne heure, et a laissé sa femme grosse d'une fille, que j'ai mariée à mon neveu le duc de Randoin, mon héritier, fils du duc de Lorge.

M. de Lauzun avait une maison à Passy, où nous restions les étés. Madame de Poitevin y vint, nous y avions du monde. M. le duc d'Orléans passait une revue de la maison du roi, près du bois de Boulogne. On désira y aller, madame de Poitevin surtout; elle était en deuil de veuve, on craignit que ce ne fût un peu prompt; enfin, je me décidai à l'y conduire. M. de Lauzun était allé à Paris, il arriva au moment où nous partions, et se mit dans une de ses furies dont ordinairement il me régalait seule, et que, pour cette fois, il laissa voir à tout le monde.

Il ne se peut pas qu'on traite une femme de cette façon, lorsqu'on est gentilhomme, c'était sa manière, je n'étais cependant pas

une princesse. Il m'accabla d'injures, me dit les mots les plus injurieux, à ce point que la compagnie se crut obligée d'intervenir. Je pleurai beaucoup, madame de Poitevin aussi. Ce fut une soirée comme je n'en ai jamais vue ; il entra comme un ours, farouche, méchant, sans dire un mot, ni personne non plus, et s'en alla se coucher sans bruit.

Le lendemain, il en fut au repentir devant les autres, non pas devant moi, car il n'avait cessé de me quereller, et il me querella encore longtemps. Mais il donna à M. de Saint-Simon, à qui il fit des excuses, raison de cette algarade, ou du moins celle qu'il lui plut de supposer. C'était, disait-il, le regret de sa compagnie des gardes, dont il ne pouvait se consoler et ne se consolerait jamais. Il n'avait pu supporter l'idée que j'allais voir ces compagnies, moi, et qu'un autre commandait la sienne. Il s'avoua coupable, honteux, il le supplia de me demander pardon, de me faire les excuses d'un pauvre vieillard, qui se mourait de honte et qui se donnait pour le plus coupable et le plus insensé des hommes. Je savais à quoi m'en tenir sur sa soumission; mais je consentis à faire la paix, devant té-

moins, très sûre qu'en particulier la guerre durait toujours.

Depuis cette scène, il fut de plus en plus souffrant, si bien qu'un jour, il tomba tout à fait, se renferma chez lui et ne voulut voir personne que moi, pour me tourmenter tout à son aise. Le curé de Saint-Sulpice, Languet, le vint ennuyer pour la confession. Il le reçut de son mieux, en le renvoyant toujours, le remettant au lendemain, et lui promettant monts et merveilles. Je savais bien, moi, qu'il n'avait pas l'intention de la tenir. Il se moquait sans cesse.

Le duc de La Force, le chef de sa maison, pour qui il affichait un respect ironique, finit par se glisser dans sa chambre, après avoir en vain essayé plusieurs fois. Le curé était là justement, il l'entretenait, et, après une honnêteté à M. de La Force, il recommença sa conversation. Puis, tout à coup, se tournant vers lui, il lui dit d'un ton de componction à attendrir les pierres, qu'il s'en allait mourir; qu'un homme de son âge était un patriarche, qu'il n'avait rien de plus précieux à lui donner que sa bénédiction, et qu'il la lui donnait.

Puis il tire son bras du lit, prononce ses mots habituels sur la tête du curé, et cela avec des yeux, un air qui, malgré la gravité du moment, faillirent me faire éclater de rire.

Ensuite il regarda M. de La Force, du même air, avec la même physionomie béate et attendrie :

— Monsieur, vous êtes le chef de ma maison, je vous ai toujours aimé et respecté en cette qualité, et, avant de mourir, je vous demande, à votre tour, votre bénédiction.

M. de La Force et le curé crurent qu'il déraisonnait; mais il insista, il insista tellement, qu'il n'y eut plus moyen de refuser, et le voilà rendant à Lauzun, la tête baissée, les mains jointes, la bénédiction que celui-ci avait donnée au curé. Il se sauva ensuite, il riait aux larmes, moi, je n'y tenais plus.

Le curé fut très penaud. Il passait pour vouloir tirer des mourants pour son église; le duc avait bien dit qu'il ne serait pas de ses grâces et le renverrait, voilà comment il s'y prit. Il revint pourtant, mais plus de la même manière.

XXXIII

Après ce tour, il en fit un autre, digne de Crispin et du *Légataire universel*

La fille de madame de Nogent, sœur de M. de Lauzun, était madame de Biron. Il aimait assez son mari, mais il ne pouvait la souffrir, et il répétait du matin au soir qu'il aurait grand plaisir à la déshériter. Son autre neveu était l'abbé de Belzuncè, celui qui fut si héroïque pendant la peste de Marseille, où il était évêque. On ne parla que de lui

dans toute la France, et on le vénérait à l'égal d'un saint. Il n'est pas de général d'armée qui ait montré un pareil courage.

M. de Lauzun en était très fier, et demandait pour lui, à M. le Régent, je ne sais quel archevêché vacant, et auquel la voix publique le portait. M. le Régent le lui refusa pour le donner à un abbé de cour. M. de Lauzun s'inclina et lui fit une belle révérence en disant :

— Monsieur, il tâchera de faire mieux une autre fois.

Ce mot fut entendu, compris et répété. M. le duc d'Orléans, auquel j'avais écrit du reste, lui donna une des belles abbayes de France.

Revenons à monsieur et madame de Biron. On voyait leur oncle au plus bas; il était enveloppé dans ses rideaux, ils crurent n'en pas être aperçus et entrèrent. M. de Lauzun savait sa chère nièce intéressée; il savait qu'elle venait s'assurer par elle-même si l'héritage lui reviendrait bientôt; tout agonisant qu'il fût, sa malice survivait encore. Il se promit de la faire repentir de sa curiosité, il l'avait parfaitement vue dans une glace. Le

voilà faisant des soupirs, joignant ses mains et se mettant à réciter tout haut un acte de contrition de ses fautes passées, comme un homme très persuadé de sa mort.

— Pardonnez-moi, mon Dieu, j'ai bien manqué à vos commandements, j'ai donné de bien mauvais exemples, et malheureusement l'état où je suis m'interdit de faire pénitence. Je me servirai au moins de tous mes biens pour racheter mes péchés et les léguer aux hôpitaux, sans en réserver un seul. Vous m'envoyez cette inspiration, et c'est l'unique ressource qui me reste à laquelle je me donne de toute mon âme.

Il dit cela d'un tel ton qu'il n'y avait pas moyen d'en douter, à moins de le connaître comme je le connaissais.

Il marmota encore quelques prières, puis il ajouta :

— Oui, je ne fais de tort à personne, ce ne sont pas mes biens, ce sont ceux que j'ai acquis par mes péchés, et d'ailleurs mes neveux sont riches, ils n'ont pas le droit de m'en demander compte. Je vous remercie, mon Dieu, encore une fois, c'est pour le salut de mon âme.

Ils se sauvèrent dans le dernier désespoir et vinrent auprès de moi, qui avais tout entendu, en me suppliant de parler pour eux. Je répondis, ce qui était vrai, que je n'avais aucun pouvoir, et que surtout, je n'en userais point envers un homme qui parlait de racheter ses péchés, c'était trop grave.

En même temps nous entendîmes M. de Lauzun crier pour qu'on allât chercher un notaire; il voulut pousser la comédie jusqu'au bout.

Madame de Biron, au désespoir, resta néanmoins pour tout voir par elle-même.

Les notaires arrivèrent : il dicta son testament, et d'une voix assez forte pour être entendu de la pièce à côté, où ses neveux haletaient.

Il laissa tout aux pauvres, excepté mon douaire, avec une façon et des observations qui me donnaient une envie de rire à en être malade, car je me retenais.

Au moment de signer il lui prit une crise, il fallut différer, il différa chaque jour, sous un nouveau prétexte, mais de façon à en faire peur à madame de Biron, et cela dura jusqu'à sa guérison complète.

Il me dit ensuite un jour :

— Eh bien ! madame, j'ai joliment joué mon rôle, n'est-ce pas ?

— Je le savais, monsieur, et je ne vous en ai pas parlé à cause de cela.

Il se guérit, et si bien, qu'après cette panique, à plus de quatre-vingt-dix ans qu'il avait, il dressait encore des chevaux, et il fit l'admiration de toute la cour, par des voltes et des passades qu'il fit devant le roi, dont il s'amusa fort.

J'en vais venir maintenant à une des grandes douleurs de ma vie, à un des grands périls que courut M. le duc d'Orléans, bien qu'il fut innocent et incapable des crimes dont on l'accusait.

Le fond de ceci, je l'ignore ; je sais seulement ce que j'ai vu et entendu, et de combien de chagrins fut abreuvé ce malheureux prince.

Il commit de grandes fautes, cela est vrai, mais quelles punitions, et pour celles qu'il n'a pas commises.

On allait partir pour Neuilly.

Le roi d'Espagne écrivit à M. le duc de Bourgogne pour le prévenir de faire atten-

tion à lui, qu'on le voulait empoisonner et qu'il en avait l'avis. Le jeune prince montra cette lettre au roi, qui la traita de billevesées, et madame la duchesse de Bourgogne me fit l'honneur de m'en parler. Presque en même temps Boudin en raconta autant à la princesse, il le soutint au roi et à tout le monde, sans dire cependant d'où il le tenait.

M. le duc d'Orléans était tout à fait remis avec M. le dauphin et madame la dauphine, depuis le mariage de madame la duchesse de Berri. Sans faire l'hypocrite, il se contraignait devant M. le dauphin, dont la piété sévère s'effarouchait de ses paroles libres. Ils étaient donc au mieux ensemble, causaient beaucoup sur toutes sortes de matières, même sérieuses, dont M. le duc d'Orléans était fort capable quand il le voulait.

Il avait tout intérêt à conserver la vie de ce prince, son seul appui près du roi, qui ne le pouvait souffrir, et dont le règne lui promettait ce qu'il n'avait pu obtenir jusques-là, une situation digne de sa naissance.

Ceci bien établi, voici ce qui se passa.

Le duc de Noailles apporta à madame la duchesse de Bourgogne une boîte de tabac d'Espagne, qu'elle aimait beaucoup. Elle le trouva bon et en prit plusieurs prises, elle se portait à merveille. Après sa toilette elle laissa la boîte dans son cabinet et rejoignit le roi, qui lui fit faire le tour du bassin, par un froid admirable : on était au mois de février; elle en rit avec lui et avec nous, qui avions l'honneur de la suivre. Tout à coup elle se plaignit de frissons, de mal de tête, et voulut rentrer. Elle eut la fièvre toute la nuit, le lendemain elle se trouva un peu mieux, et nous fit venir auprès d'elle. Elle plaisanta, me dit quelques folies, auxquelles je répondis, mais j'étais triste, je la trouvais fort changée. Nous la quittâmes assez tard, la fièvre était moins forte, et le dimanche matin elle se plaignit d'une grande langueur. Nous passâmes encore la journée près d'elle. Madame de Cœuvres, madame de Lorge, madame de Nogent et moi.

Sur les dix heures, nous jouions au reversis, à côté d'elle, pour l'amuser, elle se mit à jeter les hauts cris d'une douleur au-

dessous de la tempe, fixe, dans un endroit et pas plus large qu'une pièce de six liards. Nous la laissâmes, afin de ne la point gêner, et lorsque je rentrai chez moi, comme je dis à M. de Lauzun ce qui arrivait, il me répondit en souriant :

— C'est comme madame Henriette. Elle a eu cette même douleur. Elle est perdue, je vous en réponds.

J'en eus le cœur serré comme dans un étau, et je courus chez la princesse, pour savoir de ses nouvelles. On me répondit qu'elle se trouvait si malade, qu'elle n'avait pu recevoir le roi. La douleur ne cédait pas, elle ne céda à rien, pas même aux saignées. Chacun se demandait d'où venait cette maladie si étrange, les médecins n'y pouvaient assigner aucunes causes. J'étais dans le premier cabinet à m'étonner avec les dames, et l'idée lui vint tout à coup de cette botte donnée par M. de Noailles.

— Ah ! s'écria madame de Nogaret, il faudrait faire examiner ce tabac, où est la boîte ?

On la chercha dans tous les coins ; madame de Lery, envoyée par la princesse,

tourna et retourna tout inutilement. Jamais on ne l'a revue. La princesse prenait du tabac à l'insu du roi et de madame de Maintenon, elle défendit donc qu'on en dît un mot, et surtout qu'on soupçonnât le moins du monde M. de Noailles.

— Cependant, ajouta-t-elle, je souffre depuis que j'ai pris ce malheureux tabac.

Le lendemain, la maladie sembla changer d'aspect, on espéra la rougeole, cette espérance ne dura pas longtemps, et l'inquiétude reprit de plus belle.

M. le dauphin, installé auprès de son lit, ne la quittait pas, et madame de Maintenon presque toujours aussi.

Quant à nous, nous passions notre temps à pleurer dans les salons, la cour tout entière était frappée du même coup.

Le roi, le jeudi, la trouva si mal, qu'il parla des sacrements, et pria madame de Maintenon de l'y préparer. Ce que l'on fit. Elle accepta l'avis avec assez d'étonnement, elle ne se croyait pas à ce point, et tout de suite annonça qu'elle ne voulait pas du père de la Rue, son confesseur ordinaire, ni d'aucuns jésuites.

Elle le lui dit à lui-même, et comme c'était un homme d'esprit, il prit tout sur lui, s'en alla chercher M. Bailly, prêtre de la mission de Versailles, qu'elle désigna, et cela sans en rien dire, car on ne l'aurait pas permis.

Il n'y était point, elle en fit appeler un autre, un récollet, et se confessa à lui.

Ce fut un éclat dont le roi, les jésuites et toute leur cabale eurent beaucoup de peine à revenir.

La confession fut très longue, les sacrements administrés, et elle demanda elle-même les prières des agonisants.

M. le dauphin avait lutté longtemps contre la maladie qui l'envahissait comme elle. On l'emmena pour la confession, et il ne la revit jamais. A peine reprit-elle connaissance, et malgré les saignées, malgré l'émétique et le reste, elle succomba.

Le roi et madame de Maintenon partirent aussitôt pour Marly; j'ai négligé de dire que l'on était revenu à Versailles dès qu'elle fut indisposée.

M. le dauphin entra dans un désespoir où on crut qu'il laisserait sa raison. Il était lui-

même fort malade, on le supplia de s'en aller à Marly, pour lui épargner la douleur de ces affreux préparatifs de l'enterrement. De sa chambre, située au-dessous de celle de sa femme, il eût entendu clouer le cercueil. Il céda et arriva hors d'état de voir personne ; cependant il reçut quelques courtisans et assista à la messe, à côté du roi. On n'entendait que des sanglots dans la chapelle : le prêtre pleurait à l'autel ; jamais princesse ne fut si aimée. M. le dauphin était livide, chacun s'en aperçut ; le roi et les médecins le pressèrent de s'aller coucher: il fut obligé de s'y rendre malgré lui ; il ne se soutenait pas.

Enfin il traîna quelques jours, convaincu qu'il était empoisonné, que madame la dauphine l'avait été comme lui, et qu'il n'en reviendrait pas. Il prit toutes ses précautions, dicta son testament, et s'apprêta comme un honnête homme et un bon chrétien. Il mourut en effet et de la même façon.

Le même jour, le petit duc de Bretagne tomba malade, avec les mêmes symptômes, et fut emporté en peu d'heures, pendant que M. le duc d'Anjou [illegible] la fièvre et resta dans le plus grand danger.

Je ne vous peindrai pas la terreur générale : rien ne peut la rendre; une véritable calamité publique. Le premier mot de tout le monde fut que cela n'était pas naturel, et qu'il y avait un crime épouvantable dans ces morts si subites et si répétées. Ce qui acheva de persuader, ce fut le salut du petit duc d'Anjou et les moyens qu'on employa pour le sauver.

Madame de Ventadour, les sous-gouvernantes, les mies, les médecins, tout ce qui l'entourait, avaient perdu la tête de voir en huit jours de temps le père, la mère, un enfant emportés, et celui-ci qui allait suivre. La duchesse de La Ferté, une des marraines de cet enfant précieux, parla de madame de Verrue (mademoiselle de Luynes), l'ancienne maîtresse du duc de Savoie, qui s'était sauvée pour venir vivre à Paris. Elle avait été empoisonnée à Turin, et un sorcier juif lui avait donné un contre-poison merveilleux qui l'avait guérie. Madame de Ventadour n'hésita pas; elle envoya prier la comtesse de donner ce remède. Celle-ci voulut l'apporter et l'administrer elle-même, et le lendemain le futur Louis XV était hors de danger. Cela confirma

les soupçons, qui ne s'arrêtaient encore sur personne; mais, puisque le contre-poison avait réussi, c'est que le poison existait.

Les corps de M. le dauphin et de madame la dauphine furent ouverts, et l'avis unanime des médecins, excepté de Maréchal, premier chirurgien du roi, fut qu'ils étaient morts empoisonnés; encore Maréchal convint-il, avec ses intimes, qu'il ne voulait pas avouer la vérité, par ménagement pour le roi, qui n'aurait plus un instant de repos.

Hélas! ce n'était pourtant que trop vrai, probablement.



XXXIV

Il semblait donc bien avéré que ces morts épouvantables étaient la suite d'un crime : restait maintenant à trouver le meurtrier. Sans s'inquiéter de chercher celui dont l'intérêt pouvait le conduire à ces horribles empoisonnements, les différentes cabales, si partagées d'ordinaire, se réunirent pour accuser M. le duc d'Orléans. Parce qu'il aimait la science, parce qu'il avait au Palais-Royal un laboratoire, parce qu'il se livrait à la débau-

che en face du monde, au lieu de suivre les errements hypocrites de presque tous les seigneurs de ce temps, il devait être ce coupable. Il avait déjà songé au trône d'Espagne, il avait essayé ses forces par ces bâtons lancés; maintenant il se croyait assez sûr de lui pour viser la couronne de France et briser d'un seul coup les degrés qui l'en séparaient. Pauvre prince! lui que le pouvoir importunait tant! lui qui eût tant voulu vivre pour lui-même, ses amis et ses plaisirs! lui qui ne sut jamais voir couler une larme, ni causer une douleur!

Déjà, lors de la mort de Monseigneur, quelques bruits avaient éclaté, quelques discours injurieux s'étaient répandus; mais ils n'avaient pas été bien loin. La maladie était évidente, la petite-vérole s'était déclarée assez clairement pour qu'on ne cherchât pas d'autres causes; je ne voudrais cependant pas jurer qu'on ne l'eût aidée à marcher plus vite.

Lorsqu'on fit l'ouverture des corps, ainsi que je l'ai dit, les marques de poison y parurent. Fagon et Boudin le dirent au roi; Maréchal défendit l'opinion contraire, M. du

Maine et madame de Maintenon la soutinrent; celle-ci alla jusqu'à ajouter qu'on en connaissait bien l'auteur, et que c'était M. le duc d'Orléans. Le roi jeta un cri d'horreur et ajouta :

— C'est vrai !

Aussitôt, ce bruit épouvantable se répandit comme une traînée de poudre. Jusque dans les endroits les plus éloignés du monde, dans les monastères, dans les cellules des trappistes, on répéta cette effroyable accusation, et, sans en demander davantage, on y ajouta foi. Les vices du prince servirent de prétexte, il fut condamné sans preuves.

M. de Lauzun se fit un malin plaisir de me l'apprendre avec des commentaires de sa façon. Malgré le danger d'exciter sa colère, je ne pus l'entendre de sangfroid, et je lui ripostai de la belle façon.

— Eh bien, vous verrez, me dit-il, les preuves sont assez évidentes pour qu'on le mette en accusation, et on l'y mettra. Tout le royaume crie vengeance, le roi avant les autres; il le fera.

A ces mots, je tremblai de la tête aux pieds. Je connaissais les ennemis du prince et leur

persistance à lui nuire, je savais ce dont ils étaient capables, je le vis perdu. Mon premier mouvement fut de lui écrire par notre voie ordinaire, de lui recommander le courage; en faiblissant, il n'avait plus de ressource. Il fallait porter son innocence tête haute, d'accusé devenir accusateur; il les eût tous fait trembler.

Je sortis ensuite pour aller aux nouvelles, je ne vivais pas. Je trouvai le salon de Marly ameuté contre M. le duc d'Orléans. J'entendis raconter ce qui s'était passé lorsqu'il avait été avec Madame donner de l'eau bénite au corps de madame la dauphine. La populace s'était amassée autour d'eux, sans les insulter précisément. De sourds murmures se firent entendre, on montrait M. le duc d'Orléans au doigt, et on l'accusait à demi-haut. Ce fut bien pis pour M. le dauphin, il y alla seul. Des murmures on passa aux imprécations, aux injures directes. Le mot d'empoisonneur circula partout et lui fut jeté à la face. Il ne se troubla point, il montra son courage ordinaire, et regarda ces insensés en face. L'irritation s'en augmenta.

— Hélas! je les pleure plus que vous, car

je les connaissais mieux, répondit-il à un homme du peuple qui l'interpellait le poing presque sur la gorge.

On n'osa pas se porter aux voies de fait. Il rentra à Saint-Cloud, désolé, mais espérant encore que la vérité se ferait jour. La mort du petit dauphin, la maladie de l'autre, poussèrent l'exaspération à son comble. Lorsque les convois passèrent devant le Palais-Royal, les cris et les furies redoublèrent; il fallut employer la force pour les empêcher de s'y jeter et pour sauver le palais de leur rage, à défaut du maître, qui ne s'y trouvait pas.

En entendant ces récits, je demeurai confondue. M. de Saint-Simon heureusement était présent et défendit son ami avec beaucoup de zèle et de désintéressement. Les quelques mots que j'ajoutai passèrent pour une coalition de famille; on ne les remarqua pas ou milieu de ce conflit.

M. du Maine, que M. le Dauphin détestait, dont l'intérêt bien marqué était qu'il ne régnât pas, car il avait plusieurs fois exprimé la volonté de le dépouiller aussitôt des honneurs inouïs que la partialité du roi lui avait

accordés, M. le duc du Maine, donc, était celui qui répandait le plus ces calomnies. En détrônant M. le duc d'Orléans, il se débarrassait du seul prince du sang en âge et capable de prétendre à la régence, et se trouvait sans compétiteur. C'était donc pour lui tout avantage, il règnerait, et sans aucune contestation ni rivalité. Non content de l'effet produit dans le public, il lui fallut encore pousser directement son malheureux beau-frère à l'abîme. Il lui envoya le marquis d'Effiat, dont j'ai déjà parlé, qui lui donna le plus détestable conseil et l'écarta de la seule route qu'il eût dû suivre, où mon beau-frère l'aurait bien conduit.

D'après donc ce que lui avait dit cet homme, M. le duc d'Orléans alla trouver le roi dans son cabinet et lui demanda quelques moments d'audience. Le roi le reçut avec un froid et une hauteur qui le glacèrent, et lui fit signe de parler.

— Sire, on m'accuse du plus épouvantable forfait. Mes ennemis ont inventé, pour me perdre, des calomnies qu'il ne me sera pas difficile de repousser; on a pris prétexte de mes goûts et de mes habitudes pour cons-

truire une monstrueuse fable, dont je viens demander justice à Votre Majesté.

Le roi ne lui répondit que par un air et un geste de dédain, ce qui faillit déconcerter le prince; il reprit néanmoins, après avoir retrouvé son courage :

— Mon honneur est attaqué d'une si étrange façon que je ne puis hésiter à le défendre. Si Votre Majesté y consent, je me rendrai à la Bastille, j'y ferai entrer en même temps que moi, Humbert, mon chimiste, et ceux de mes gens qu'il importe d'interroger. J'y attendrai mes juges et les ordres de Votre Majesté.

Le mépris se montra plus écrasant encore par un demi-sourire.

— Cela n'est pas nécessaire, monsieur; votre entrée à la Bastille ne changera rien à la vérité.

— La vérité, sire! Mais la vérité est mon innocence, et elle sera reconnue, poursuivit-il avec beaucoup de chaleur.

— Le roi ne répondit pas, et sourit encore de ce même sourire.

— Vous ne me croyez pas, sire?

Il n'eut aucune réponse qu'un jeu muet

d'incrédulité redoublée. Les larmes le gagnèrent; il eut beaucoup de peine à les contenir.

— Sire, voulez-vous déshonorer le fils de votre frère, le premier prince de votre sang?

— Non, monsieur; aussi je vous défends de vous rendre à la Bastille, ni de donner suite à ces déplorables bruits.

— Au moins, sire, laissez-moi y envoyer Humbert, qu'on l'interroge, qu'on le juge.

— Je ne donnerai point l'ordre de l'arrêter, mais s'il se présente, on le recevra. C'est bien, monsieur, vous pouvez vous retirer.

M. le duc d'Orléans, par cette misérable démarche, acheva son abaissement. Il se mit de lui-même hors de son rang de fils de France, injustement accusé, et donna beau jeu à ses ennemis, qui en profitèrent.

Il pouvait les faire trembler en retournant leurs attaques contre lui; il pouvait faire rentrer sous terre le duc du Maine et sa cabale, en montrant leur indignité; il ne le fit point, et cela par cette malheureuse faiblesse, qui gâta toutes les actions de sa vie.

Le lendemain, cependant, il se présenta à Marly, chez le roi, et celui-ci lui dit brusquement qu'il avait changé d'avis par rap-

port à Humbert, et qu'on ne le recevrait point à la Bastille.

— Mais, sire, Votre Majesté ne refuse pas au dernier de ses sujets le droit de défendre son honneur attaqué, et moi, votre neveu...

— Oui, monsieur, répliqua le roi avec une brutalité insultante, je vous le refuse, car si on vous trouvait coupable, je ne pourrais pas vous faire couper la tête, parce que vous êtes mon neveu, le mari de ma fille et le père de mon petit-fils; et si on trouve que vous ne l'êtes point, le monde dira qu'on n'a rien voulu trouver. L'accusation n'est aujourd'hui que sur vous, elle serait sur moi, alors; je ne veux pas passer pour votre complice.

— Sire, je vous en conjure...

Le roi haussa les épaules, lui tourna le dos et entra dans sa garde-robe. Depuis lors, il ne lui adressa plus un mot et ne souffrit point qu'il lui parlât, si ce n'est aux nécessités de représentation.

Depuis lors aussi, le prince se trouva plus isolé dans les salons de Marly que dans un désert. On le fuyait littéralement. A mesure qu'il s'approchait les groupes se dispersaient pour aller se reformer ailleurs. Jamais on ne

vit chose semblable. M. de Saint-Simon, seul, osa lui continuer les mêmes témoignages et la même amitié. Ce fut assurément un bel acte de courage, que le roi ne lui pardonna pas.

Quant à moi, je ne pouvais assister de sangfroid à cette infamie. Un jour, à Marly, je traversais le salon comme une de ces pirouettes ordinaires s'accomplissait. Je vis M. le duc d'Orléans, pâle, défait, et prêt à succomber à cette douleur. Mon cœur se brisa. Sans rien calculer davantage, j'allai droit à lui ; je lui fis une profonde révérence et je l'entretins plus d'un bon quart d'heure, de choses particulières et qui nous touchaient tous les deux, trop sûre hélas ! de n'être ni dérangée, ni entendue. Je lui rendis le courage en lui répétant que je l'aimais bien plus depuis son malheur, et que je voudrais lui en donner toutes les marques possibles. J'étais tellement exaltée en cet instant que je ne sais de quoi j'aurais été capable.

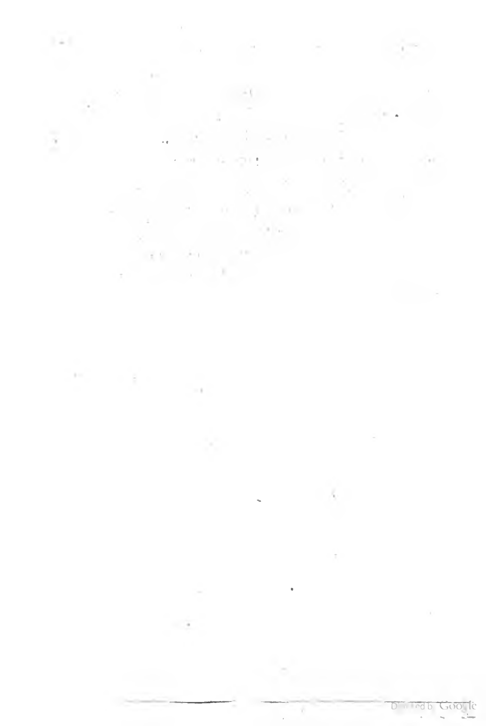
Il me remercia avec toute l'effusion de son bon cœur, ne s'occupant que de mon danger, me représentant que cette action hardie me perdait et que ni le roi, ni M. de Lauzun ne me le pardonneraient.

— Je le sais bien, monsieur, mais je ne m'en repents pas, et je le refusai encore.

— Ah! madame, pourquoi n'avez-vous pas accepté mon amour il y a dix ans, je ne serais pas à présent le misérable que je suis.

— Monsieur, je suis bien près de m'en repentir, et si je pouvais retourner en arrière, sachant ce que je sais, voyant ce que je vois, je crois que je n'aurais pas tant de courage.

Je levai les yeux en ce moment, et j'aperçus M. de Lauzun, qui venait d'entrer, l'étonnement et la colère le dominaient à la porte.



XXXV

Je crus voir la tête de Méduse; M. le duc d'Orléans l'avait aperçu comme moi, nous ne voulûmes pas avoir l'air de nous séparer à son aspect, et nous demeurâmes quelques instants encore. Ensuite le prince me salua et me dit assez haut :

— Je suis attendu chez Madame, madame la duchesse, mais soyez assurée que je n'oublierai pas votre recommandation et que je la transmettrai aujourd'hui même, à ma-

dame la duchesse d'Orléans. Votre protégé Roussel aura la place qu'il désire.

C'était s'en tirer aussi adroitement que possible, mais c'était brûler nos vaisseaux. Roussel devenait dès-lors suspecte et l'entrée de l'hôtel lui serait interdite, dès que M. de Lauzun savait qu'elle avait un neveu au Palais-Royal et que je m'occupais de sa fortune. Je me sentais en grand péril, pourtant je n'aurais jamais pu soupçonner ce qui arriva. Dès que M. le duc d'Orléans m'eut quittée je continuai mon chemin, il me fallait passer devant M. de Lauzun et les courtisans tous réunis près de cette porte. Ils parlaient bas et l'on juge si j'étais sur le tapis! Cette foule s'écarta pour moi comme pour le prince, et M. de Lauzun avec elle, les plus polis firent semblant d'être trop occupés pour me voir, nul ne me salua.

J'allai chez madame de Lorge, je fus assez maîtresse de moi-même pour me contenir, j'y restai peu et je rentrai chez moi, où M. de Lauzun était déjà venu me chercher, et où il arriva peu après. Je m'attendais à tout et je m'étais préparée à le braver. Il s'avança vers moi d'un air furieux.

— Madame, non contente de me déshonorer, vous voulez encore me perdre, s'écria-t-il furieux, vous vous êtes montrée à tous l'alliée, l'amie, la maîtresse de cet empoisonneur, de ce dénaturé, vous ne pouvez espérer que je vous pardonne cette fois.

— Je ne vous demande pas de pardon, monsieur, car je n'ai point commis de faute. Je ne suis la maîtresse de personne, je suis votre femme, et j'ai tenu fidèlement les serments prononcés devant Dieu.

— Tant d'audace après tant d'infamie! Vous mériteriez...

Il s'avança vers moi pour me frapper, je me reculai sans paraître effrayée.

— Je ne suis pas la maîtresse de Bourbon, monsieur, repris-je avec beaucoup de calme.

Sa colère augmenta, mais il n'osa pas me toucher.

— Je ne puis accepter aux yeux du roi votre conduite de ce matin. Tous les témoins ont vu que je ne vous approuvais pas, votre punition doit le prouver davantage encore. Ordonnez que l'on fasse vos coffres, vous partirez ce soir pour Raudan et vous n'en sortirez plus.

— Est-il bien possible, monsieur!

— Je n'attendrai pas que le roi nous chasse tous les deux, à cause de vous ; je vous chasserai moi, et je vous tiendrai en un lieu où je ne craindrai pas que l'on vous découvre. Il y a loin d'ici à Raudan : c'est un château perdu dans les montagnes d'Auvergne ; nul ne saura où vous êtes et nul n'entendra parler de vous.

— Et ma mère, monsieur ?

— Ni votre mère, ni votre sœur, ni personne de votre famille ne saura même où vous êtes. Jusqu'ici vous avez trompé ma surveillance, avec leur aide ; on vous a arrachée à mes volontés ; en ignorant votre séjour on ne viendra plus vous chercher. Préparez-vous : je vous donne deux heures.

Il n'y avait plus à répliquer, je le savais. J'espérais, pendant ces deux heures, pouvoir envoyer un mot à ma mère, il l'avait prévu et ne me quitta pas.

Il se fit apporter chez moi son habit pour le voyage ; les chevaux étaient demandés ; nous ne passions pas par Paris ; j'étais désespérée. Je vis dans les yeux d'une de mes filles de garde-robe une grande pitié et un

vrai désir de m'être utile. Je trouvai le moyen de lui glisser à l'oreille d'aller à l'hôtel de Lorge et de prévenir ma mère qu'on m'emmenait à Raudan, ce fut un éclair.

M. de Lauzun était derrière mes talons avant que j'en pusse dire davantage. Il ne s'aperçut de rien néanmoins.

Lorsque tout fut prêt, nous montâmes en carrosse. Il me fit mettre une mante à coqueluchon et cacher mon visage, pour traverser les corridors, bien que nous eussions pris les petits degrés. Je fondais en larmes. Il n'était pas fâché qu'on le soupçonnât, mais il ne voulait pas qu'on le vît.

Je me jetai dans le carrosse et je ne prononçai pas une parole. Nous y étions seuls. Ceux de nos gens qu'il avait choisis pour me garder, suivaient dans deux autres. Il continua de m'injurier, et se mit dans une nouvelle furie parce que je ne lui répondais pas.

— Vous ne me laissez qu'une liberté, monsieur, celle de me taire, permettez-moi d'en user.

Il lui fallut bien se contenter de cela, car, tant que dura le voyage, excepté pour les

choses indispensables, je ne lui répondis pas un mot.

Nous arrivâmes, après huit mortels jours. Il faisait noir, au mois d'avril, par un temps froid et une petite pluie. Ce grand château de Raudan m'apparut comme un spectre, avec ses clochetons et ses tours.

Nous fîmes lever le concierge, qui ne nous attendait pas, et nous ne trouvâmes rien de préparé pour nous recevoir. La maison n'avait pas été habitée depuis bien des années, tout y manquait : meubles et linge étaient moisis; une humidité affreuse tombait de ces vieilles murailles comme un manteau glacé.

Je grelottais. Un grand feu, allumé dans la cheminée de ma chambre, ne nous réchauffa pas. Nous soupâmes d'un poulet étique et sentant la fumée. Je crus être entrée dans mon tombeau.

Je me couchai. Soret nous avait suivis. Sa dévotion et sa nullité la mettaient au-dessus des soupçons. J'en bénis le ciel; pour moi c'était encore une figure amie, dans le cachot où j'allais vivre. Je ne dormis pas de la nuit, et, dès que j'y pus voir, je m'en allai

à la croisée, examiner les alentours de ma prison.

C'était un magnifique paysage, un pays admirable, le château lui-même présentait une noble façade, son architecture ancienne, ses vastes dépendances, en faisaient le roi de la contrée. Son illustration date de loin : la dame de Raudan était la mie du chevalier Bayard. Il s'introduisait chez elle par la fenêtre même où j'étais en ce moment, et il avait une belle muraille à gravir, il lui fallait une grande échelle de soie.

On avait dépouillé tous les environs pendant la nuit, nous eûmes un déjeûner supportable. M. de Lauzun était très grave ; il avait mandé son bailli et tous les gens de sa sénéchaussée, et devait les recevoir en sortant de table.

Il me fit quelques questions indifférentes, auxquelles je répondis de la même façon, et me quitta en me disant de faire demander ce dont j'aurais besoin pour un établissement *définitif*, qu'on me le donnerait. Il appuya sur le mot définitif. Il ne me restait qu'une espérance, c'est qu'il ne s'accoutumerait pas à vivre loin de la cour, qu'il me

laisserait seule et que je viendrais à bout de m'échapper.

Je ne me trompais pas, dans une de mes prévisions du moins. M. de Lauzun ne passa que trois jours avec moi. Il me vit fort peu pendant ce temps, mais il prodigua l'or et tout changea de face. On meubla un appartement d'une façon, sinon splendide, du moins convenable. Un garde-meuble, situé dans les combles, me fournit des bahuts et des fauteuils du temps du chevalier Bayard, parfaitement assortis au reste de la maison, et, cela est si vrai, que, depuis ma liberté, je n'en ai pas mis d'autres.

Il m'organisa une garde, sous prétexte de me faire honneur, mais en réalité pour ne pas me perdre de vue. Il fit à son bailli et à son intendant une superbe histoire sur la nécessité de me tenir enfermée et de ne me laisser communiquer avec personne, tout en ne me refusant rien de ce qui me serait agréable dans ma chambre, et seule avec Soret. Il leur persuada qu'il s'agissait d'une intrigue politique, dans laquelle ma famille était mêlée. C'était pour m'y soustraire qu'il m'avait cachée, et par l'ordre du roi, qui s'in-

téressait puissamment à lui et à moi.

— Madame de Lauzun ne veut pas croire ce qui est la vérité, elle conserve pour sa famille les mêmes sentiments et se perdrait sans retour si je la laissais faire, par trop de bonté et d'affection pour ses proches. Ainsi, surveillez-la bien, n'écoutez ni ses prières ni ses ordres, c'est lui rendre le plus signalé service que de la tenir enfermée; plus tard elle le sentira et vous remerciera elle-même. Quant à moi je retournerai à la cour pour tout surveiller, mais d'un instant à l'autre vous me verrez revenir, vous pouvez toujours m'attendre. D'ailleurs je vous laisserai mon écuyer, et c'est lui qui vous dirigera.

Il ne daigna pas m'en apprendre si long, j'ai su tout cela depuis. Nous eûmes pourtant une dernière conversation.

— Madame, je pars. Je ne prétends pas m'enterrer vivant, parce qu'il vous a convenu de vous méconnaître. Je vous laisse Jodile, il vous gardera aussi bien que moi; mes ordres sont ses lois, et il les exécute à la lettre. Vous ne verrez absolument personne, *qui que ce soit*; vous ne recevrez aucune lettre, vous ne saurez rien du monde que ce

qu'il me plaira de vous apprendre. Vous expierez ainsi votre faute. Je viendrai vous voir quand il me plaira, et je prétends être bien reçu. Vous apprendrez au moins qu'on ne se moque pas de moi, si vous n'apprenez que cela.

Je ne lui répondis que par le silence, je ne sais ce que je lui aurais fait, j'étais furieuse et désespérée, mais le supplier, jamais !

Il partit, me laissant une armée, laissant ma maison organisée comme une prison, avec ses geôliers, ses sous-geôliers et ses bourreaux. J'avais au moins vingt hommes armés autour de moi, chaque fois que je sortais en carrosse pour prendre l'air. Le bruit se répandit dans le pays que j'étais folle. Je le serais volontiers devenue.

XXXVI

Je me promenais quelquefois à pied dans les jardins en terrasse, pas un paysan même ne m'approchait. Soret et deux autres femmes ne me quittaient pas, puis M. Jodile, vêtu en gentilhomme, m'accablant de respects ironiques, marchait près de moi, le chapeau sous le bras, se tenant à distance, ne me parlant pas, car je l'aurais malmené de la bonne façon, en comptant mes regards, mes gestes, pour les noter à son maître.

On m'avait suffisamment pourvue de livres

de piété, de livres d'histoire. Je demandai des romans ou de la poésie, on me les refusa, sous prétexte que c'étaient de détestables lectures dans ma position. Je m'étais fait la loi de n'insister pour rien, je me tins encore sur cela.

Ainsi se passait mon temps; je mangeais seule, servie par un peuple de valets, mon chapelain me faisait la lecture, le silence le plus absolu régnait autour de moi. Jamais couvent ne fut soumis à des règles plus sévères.

Ce chapelain était un bon et saint prêtre, assez borné, mais plein de zèle, et d'une conduite exemplaire. Il me prêchait la soumission envers mon mari, et m'interdisait le murmure. Il venait quelquefois le soir causer avec moi; ses visites étaient un long sermon, je n'en pouvais tirer la moindre nouvelle. Il n'était, pour ainsi dire, jamais sorti du château, il y occupait sa place depuis qu'il avait été ordonné prêtre, et ne savait même pas qu'il y eût au monde d'autres lieux et d'autres gens.

Je m'ennuyais tellement que je demandai un chien pour société, on m'en donna un, qui me consola et que j'ai gardé bien des

années. Je m'en occupais sans cesse, et ce fut ma consolation. Je compris l'araignée de Pélisson à la Bastille.

Ni ma mère, ni personne de ma famille ne me donna signe de vie. M. de Lauzun vint me voir deux ou trois fois par an. Il restait huit jours avec moi, et affectait de me parler de tout, excepté du prince. Je savais des nouvelles de tous les miens par lui, je savais que mon départ avait été généralement approuvé, à cause du scandale que j'avais donné, disait-il. On ne me croyait pas à Raudan. Il avait désigné une autre de ses terres dans le Béarn, et j'ai appris depuis qu'en effet on me supposait dans ce pays encore plus perdu que l'Auvergne; ma fille de garde-robe s'était blousée, elle avait oublié le nom de Raudan, et dit à l'hôtel de Lorge que l'on m'emmenait bien loin, bien loin dans un vieux château.

Je demeurai cinq ans ainsi !

La quatrième il vint un colporteur. Je l'aperçus du haut de la terrasse, et je priai qu'on le laissât monter. Jodile refusa, les ordres de monseigneur étaient formels: je ne communiquerais avec personne.

— Eh bien! qu'on m'apporte sa balle, je ferai des emplettes, il y a si longtemps que je n'ai rien acheté!

Après des pourparlers et des difficultés de tous genres, ils vinrent à composition, on m'apporta la balle, je la bouleversai en tous sens et j'achetai mille futilités. Je trouvai dans un coin un paquet d'imprimés, et je m'en emparai bien vite. Avant que mon geôlier eut pu me l'interdire, j'avais déjà lu: Mort de M. le duc de Berri.

— Comment! m'écriai-je, M. le duc de Berri est donc mort?

Et tout de suite, malgré Jodile, auquel, pour cette seule fois, j'imposai silence, je me mis à lire cette espèce de complainte, qui se répandait par milliers dans les campagnes. C'était le récit de la mort du jeune prince, mort empoisonné comme son frère, sa belle-sœur et son neveu, et de la même main, ajoutait le pamphlet. M. le duc d'Orléans n'était pas nommé, mais désigné de façon à ce qu'on ne pût pas le méconnaître. Le rouge me monta au visage, je laissai tomber la feuille; je sentis la nouvelle douleur dont ce malheureux homme était frappé, et je maudis mon

sort qui m'empêchait de le lui dire, de le lui prouver. Il était bien seul!

Je m'emparai de tout ce paquet de calomnies, je le jetai au feu et le vis brûler jusqu'au dernier. Jodile s'en alla marronnant. Je lui ordonnai de payer le colporteur et de se taire. Le grand âge de M. de Lauzun le contenait un peu. Il craignait toujours de le voir mourir et que je le renvoyasse sans lui rien payer.

Ce séjour en Auvergne me parut un siècle. J'étais bien jeune cependant lorsque j'y entrai. J'avais encore bien des idées qui s'effacèrent et que je ne retrouvai plus jamais. On vieillit si vite dans une solitude absolue! Ces vastes paysages étalés devant mes yeux, ces forêts, ces montagnes, ces orages qui s'y formaient et qui éclataient terribles, ces histoires de revenants, que me contaient mes femmes dans les longues soirées d'hiver, tout cela donna à mon esprit une direction nouvelle, je devins d'une tristesse dont je ne me suis jamais guérie. Ma vie a été manquée, et je sens bien que j'étais née pour autre chose.

Pendant mon absence et les dernières années du roi, la cour prit l'aspect d'un tombeau après ces pertes successives. Il en ré-

sulta une hypocrisie universelle. A Versailles, hommes et femmes affichaient des mœurs sévères; on se cachait pour les choses les plus simples. La cagoterie était souveraine, et les discussions sur la bulle semblaient occuper tous les esprits.

A Paris, les hommes faisaient des débauches qu'ils dissimulaient d'autant plus qu'ils y tenaient davantage. Excepté la coterie du Palais-Royal, qui ne se gênait en rien, les autres s'en allaient le matin à la messe du roi, les mains jointes, et le soir dans le boudoir de quelque fille d'Opéra, les portes closes.

Quant aux femmes, elles mettaient leurs amants en poche, le roi et madame de Maintenon faisaient des mines et des mercuriales à celles qui ne se conformaient pas à leurs vues. Madame de Caylus, la nièce de la favorite, en fut un exemple frappant. Elle avait pour mari le plus sot et le plus vilain magot du monde, que l'on tenait aux frontières pour s'en débarrasser. Elle s'attacha au duc de Villeroi, et leur commerce devint public. La tante en fut prévenue par les bonnes âmes; aussitôt elle ordonna à la comtesse de quitter son amant ou de quitter la cour.

Celle-ci n'hésita pas, elle accepta l'exil, et vécut à Paris, selon son goût, pendant deux ou trois ans. Le hasard la mit en relations avec le Père de Latour, oratorien, à qui il prit envie de la convertir. Il faisait des miracles en ce genre, et il en vint à bout. Elle quitta la galanterie, se donna toute à Dieu, fut à la tête de toutes les bonnes œuvres, et cela sans rien afficher, en honnête chrétienne.

Madame de Maintenon apprit que sa nièce se donnait aux oratoriens, soupçonnés de jansénisme, ce qui, pour elle, était un bien autre péché que M. de Villeroi. Elle lui ordonna de ne plus voir le Père de Latour, menaçant celui-ci d'un exil à la Trappe, si elle insistait. Elle céda, par intérêt pour son directeur, et depuis ce moment la dévotion ne battit que d'une aile.

Elle alla s'en écartant de plus en plus. Au bout de six mois, elle avait jeté le froc aux orties, et cherché les amours, qui durèrent toute sa vie, sans qu'il lui revînt l'envie de la dévotion. Madame de Maintenon, que son charmant esprit amusait, la rappela, car elle s'ennuyait fort.

Elle se mit des parties de madame la duchesse, dont elle était la grande amie ; elles s'enfermèrent pour souper et boire à leur aise. Elles aimaient toutes le vice, et ce vice, qui se développa avec les autres à la Régence, couvait sous les airs innocents et les yeux baissés de ces dames, jusqu'à la mort du roi.

Au total, les déportements et les abominations qui suivirent étaient le fruit nécessaire de cette compression et de cette dissimulation imposées par des gens dont la jeunesse avait été si différente, et que la peur du diable dominait.

XXXVII

Le roi mourut le 5 septembre 1715. M. le duc d'Orléans fut déclaré régent. Le lendemain de ce jour, comme il passait dans la galerie de Versailles, il aperçut M. de Lauzun, entouré de plusieurs courtisans :

— Monsieur, lui dit-il, venez, je vous prie, dans mon cabinet, j'ai à vous parler incontinent.

M. de Lauzun le suivit d'assez mauvaise grâce ; il se doutait que l'entretien ne lui plairait pas. Dès qu'ils furent seuls, M. le

régent prit cet air imposant qu'il savait bien trouver à l'occasion.

— Monsieur, j'ai reçu un placet de madame la maréchale de Lorge; elle se plaint que vous séquestrez madame sa fille, et que depuis cinq ans aucun de ses amis n'en a entendu parler. Ceci est très grave, entendez-vous? Que d'ici à quinze jours, au plus, madame la duchesse de Lauzun soit revenue à la cour, qu'elle soit rendue à sa famille et à la liberté, ou je vous prouverai qu'on retrouve le chemin de Pignerol à quatre-vingts ans. Allez, et souvenez-vous que je veux être obéi.

Il n'y avait pas à répliquer, il fallait en passer par là. Je le vis donc arriver à Raudan, lorsque je ne l'attendais plus et que j'avais presque pris mon parti de ma solitude. Ma santé s'altérait et j'espérais mourir. Cette nouvelle de mon départ me tomba subitement, je la reçus avec une joie qui faillit me devenir funeste, je gardai deux jours le lit. Enfin nous partîmes!

Je revis mes parents, mes amis; M. de Lauzun, toujours par la même bizarrerie de son caractère, ne se gêna pas. Je ne portai pas la moindre plainte; il me savait appuyée

maintenant et me ménageait, en public du moins. Je revis M. le duc d'Orléans pendant les premiers temps de sa régence; ensuite il se rejeta plus que jamais dans ses débauches, s'entoura de femmes perdues, se vautra dans la fange, où madame la duchesse de Berri l'entraîna avec elle. J'en fus touchée et blessée jusqu'au fond de l'âme. Je lui écrivis seulement ces mots :

« Le prince que j'ai tant aimé n'est plus. « Celui qui reste trouvera son amie aux jours « du malheur ou de la souffrance. Puisse- « t-il ne jamais venir ! Jusque-là, je n'ai pas « besoin de vous dire pourquoi vous n'en- « tendrez plus parler de moi ! »

Il me répondit :

« Vous avez raison, je ne suis plus digne « de vous. Ne m'abandonnez pas pourtant, « car mon chemin est semé d'épreuves, et « je ne compte plus que sur vous. »

Ce billet fut soigneusement conservé et souvent relu. On sait ce qui arriva et comment se passa cette époque désastreuse. Je ne pus que gémir et prier. A la mort de sa fille, je le revis, comme il a été dit en son temps. La vie recommença et ma retraite aussi.

Vers les premiers jours de 1723, M. de Lauzun se plaignit de douleurs de tête. Il fut particulièrement insupportable, pendant quelque temps, après la scène dont j'ai parlé; puis, tout à coup il se calma. Nous étions à Paris, je le vis sortir assez souvent, le matin. J'appris qu'il allait au couvent des Petits-Augustins, où l'on entrait de notre maison. Un beau matin je le rencontrai sur le degré, il était pâle, je lui demandai s'il était malade.

—Un peu, me répondit-il avec un sourire. Chirac sort d'ici, j'ai un cancer dans la bouche.

— Ah ! monsiour ! m'écriai-je, il faut vous gisenro.

— Ainsi ferai-je, madame, et de corps et d'âme.

Il avait un air de bonne humeur et d'amabilité que je ne lui avais jamais vu, et depuis ce moment jusqu'à sa mort, arrivée le 19 novembre 1723, c'est-à-dire quatre mois après, il n'eut plus un instant d'impatience, plus un moment désagréable pour moi, au contraire. Il me demandait sans cesse pardon de ses mauvais traitements et de m'avoir méconnue. Jamais on ne vit un changement

plus complet, ni une mort plus chrétienne.

Il avait loué un petit appartement dans l'intérieur du couvent, où il passa ses derniers moments, c'est-à-dire plus de deux mois. Aucune femme n'y entrait que Soret et moi, encore des instants à peine. Il recevait ses beaux-frères et ses neveux, leur parlait d'édification, sans cagoterie, et le reste de son temps se passait à causer avec les religieux, avec son confesseur, à de saintes lectures. Il voyait venir sa fin et s'y préparait. Il se confessait et communiait très souvent, mais du reste, le plus charmant malade du monde, gai, ne voulant point qu'on s'afflige, disant qu'à quatre-vingt-six ans et six mois, il était temps de s'en aller. Jamais rien de dégoûtant avec une telle maladie, on ne s'en apercevait pas. Ses souffrances étaient horribles, et pas une plainte. Il pâlissait de temps en temps, se taisait, et, quand on s'alarmait, un geste ou un sourire pour vous rassurer.

Il renvoya au roi d'Angleterre son collier de la Jarretière et un Georges en onyx, entouré de beaux et gros diamants. Lorsqu'il fut question de son testament, il me fit appe-

ler et me voulut tout donner, en dédommagement, me dit-il, de ce qu'il m'avait fait souffrir. Je n'y consentis point et n'acceptai que ce qui m'était déjà accordé, sauf Raudan, ma prison, je l'avais bien gagné. Je le laisserai à mon neveu. M. de Biron eut le reste, et M. de Lauzun eut grand soin de lui dire qu'il me devait tout, et qu'il ne devait jamais l'oublier. Il mourut donc comme un saint, et je le regrettai fort.

Je reçus le lendemain de sa mort M. le régent en personne, qui vint le soir en carrosse de ville. Il demeura trois heures avec moi. Nous convînmes de nous voir souvent, maintenant que rien ne m'en empêchait. Hélas ! le 21 décembre suivant, il tombait en apoplexie dans les bras de madame de Phalari, une de ses maîtresses, et ne s'en releva pas, deux heures après il était mort.

Je me trouvai donc veuve et libre, au moment où je n'avais plus que faire de ma liberté. Dieu me punissait d'avoir donné mon cœur à un homme qui n'était pas mon mari, et de n'avoir pas souffert patiemment ces épreuves qu'il m'avait imposées. Je n'essaierai pas de peindre ma douleur à la mort

du prince, et de cette manière! Mort sans avoir eu le temps de se reconnaître, mort en en impénitence finale!

Depuis longtemps ses médecins lui conseillaient le repos. Je l'avais trouvé fort changé, et je le lui avais dit.

— Quand je mourrais, me répliqua-t-il, j'ai bien assez de la vie, à quarante-neuf ans, il ne me reste plus rien à connaître ici-bas.

— Si, monsieur, le repos, la vertu et l'amitié; si vous en vouliez essayer, vous vous en trouveriez bien.

Il me l'avait presque promis, la dernière fois que je le vis, qui était la veille de sa mort; il vint à Paris exprès.

Le lendemain, je partis pour Raudan, ce lieu convenait à ma douleur. J'emmenai M. de Biron. j'emmenai mon neveu et mon frère, qui voulurent me suivre, en les prévenant que je les verrais peu, et que j'allais à Raudan pour être seule.

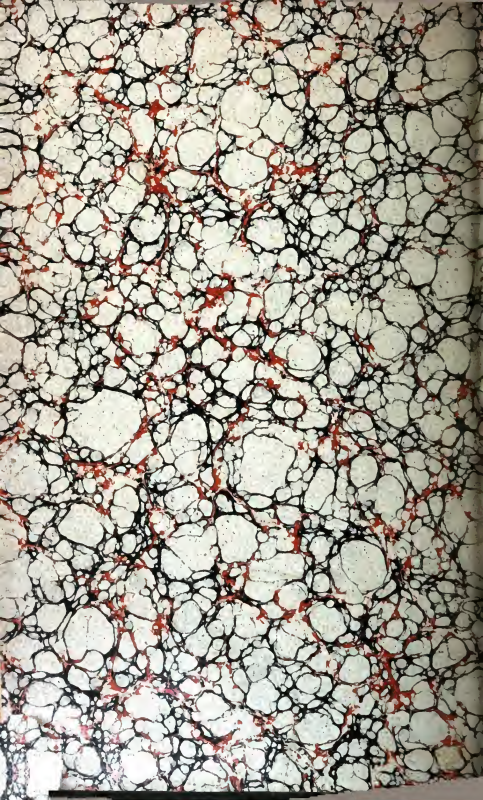
Depuis ce temps, je ne me suis plus intéressée à rien. J'ai continué ces mémoires, commencés dans mon premier exil; j'ai vu mes amis, mes parents; j'ai presque cessé de paraître à la cour, et je ne sais rien de ce qui

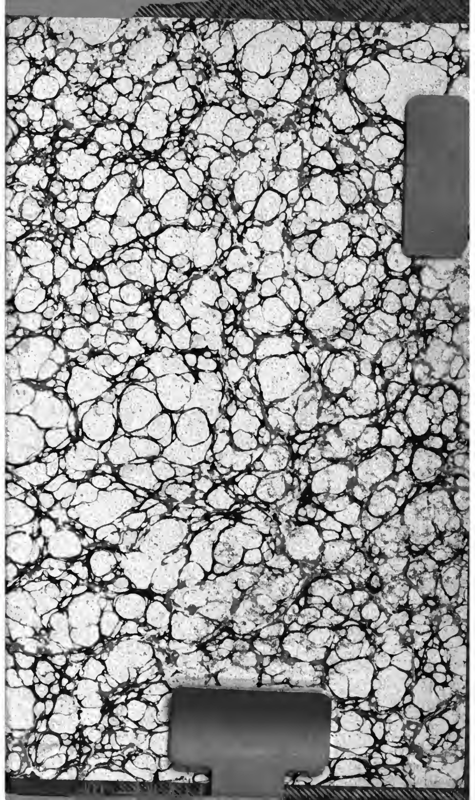
s'y passe. Je n'irai donc pas plus loin dans mon récit. Que dirais-je? ce temps est bien différent de celui où j'ai vécu. Lorsque je vois et entends parler ces gens, il me semble que je rêve, en me rappelant le feu roi, le Versailles d'alors et ses habitudes.

Je ne sais où va la monarchie, elle me paraît suivre une triste pente, et je crains bien qu'elle y succombe. Que Dieu la conserve! que Dieu conserve et dirige ce roi, si beau, si charmant, cet enfant de la plus adorable princesse qui fût jamais et que j'ai aimée comme ma sœur. Quant à moi, je n'ai plus rien en ce monde. Ah! si Dieu m'avait donné des enfants! Mais les unions où le cœur n'est pas de moitie sont stériles.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER VOLUME.

Fontainebleau. — Imp. de E. Jacquin.






BIB